Ulrich Middeldorf

ŒUVRES
DIVERSES
DE M. COCHIN,

SECRETAIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE PEINTURE ET SCULPTURE.

O U

RECUEIL
DE QUELQUES PIECES
CONCERNANT
LES ARTS.

TOME SECOND.

A PARIS,
Chez CH. ANT. JOMBERT pere, rue Dauphine, à l'Image Notre-Dame.

M. DCC. LXXI.
Avec Approbation, & Privilege du Roi.

Digitized by the Internet Archive
in 2015

https://archive.org/details/uvresdiversesdem02coch

AVIS DU LIBRAIRE.

M. Cochin m'ayant donné à imprimer les trois dissertations qui sont à la fin du troisieme volume de ce Recueil, & l'éloge historique de M. Massé *qui le termine, j'ai cru qu'il seroit agréable au public d'avoir en même tems toutes les diverses pieces fugitives attribuées au même auteur, ou qu'il a avouées. Quoique la plupart soient des écrits polémiques, & que les ouvrages qui y ont donné lieu soient avec justice tombés dans l'oubli, ce qui ôte en partie l'intérêt des réponses, néanmoins elles contiennent des réflexions relatives aux arts, qui m'ont semblé mériter d'être conservées. Par le même motif, j'y ai joint des ouvrages qui ne sont point de lui, tels que la dissertation sur les peintres Grecs, & la lettre de* Raphaël. *A l'égard du premier, les notes qu'il y a ajoutées m'ont paru dignes*

d'attention. Quant au ſecond, non-ſeulement cette critique, plus agréable qu'offenſante, a été jugée digne de n'être point enſevelie dans l'oubli, mais de plus, ſans elle, la réponſe de Jérôme n'auroit pas été intelligible. Ce ſont ces différentes pieces qui forment ce ſecond volume des Œuvres diverſes de M. Cochin.

RECUEIL

RECUEIL

DE QUELQUES PIECES

CONCERNANT

LES ARTS.

LETTRE à un amateur, en réponſe aux critiques qui ont paru ſur l'expoſition des tableaux.

Septembre 1753.

MONSIEUR, l'expoſition des tableaux dans le ſallon du Louvre vient de donner lieu à pluſieurs écrits ; vous voulez abſolument que je vous rende compte des jugemens qui y ſont portés, & de ce que vous devez en penſer vous-même : j'obéis.

La premiere brochure, intitulée: *Lettre sur l'exposition des tableaux au Louvre*, est l'ouvrage de quelqu'un qui aime les arts & les artistes. Il s'est plu à accorder à chacun la portion de louanges dont il l'a cru digne, & on doit lui tenir compte d'un soin si obligeant : il me paroît seulement qu'il a fait les parts un peu trop égales ; car enfin il y a une certaine nuance délicate, &, je l'avoue, difficile à observer, qui laisse entrevoir au lecteur pénétrant les différens degrés de mérite de chacun.

La seconde est intitulée: *le sallon*. Elle part encore d'un sentiment obligeant pour les artistes; l'auteur paroît même assez affecté de ce qu'il y a de beau dans les ouvrages qui y sont exposés. C'est une connoissance qui se trouve rarement dans ceux qui se sont mêlés depuis quelque tems d'écrire sur la peinture; cependant je ne saurois lui passer quelques omissions

qu'il a faites. Il en eſt une, entr'autres, qui eſt abſolument impardonnable ; c'eſt d'avoir totalement oublié M. Tocqué, qui a néanmoins paru cette année au ſallon avec tant d'éclat, qu'on peut dire que s'il y a rencontré des rivaux, il n'y a certainement point trouvé de ſupérieur. Au reſte, il paroît que ces auteurs ont participé à la ſatisfaction que le public a témoigné cette année de l'expoſition des tableaux : il n'y a eu qu'une voix là-deſſus. Les plus ſavans connoiſſeurs, qui jugent en conſéquence des principes de l'art, & ceux qui n'eſtiment les choſes que par l'impreſſion du plaiſir qu'ils reſſentent en les voyant, tous ſe ſont réunis, & conviennent qu'ils n'avoient point encore vu une expoſition ſi abondante & ſi égale en chefs-d'œuvres dans tous les genres.

Ce cri public n'a pu attendrir un

troiſieme auteur [1] qui a voulu auſſi ſe mettre de la fête, & donner des leçons aux plus habiles artiſtes; mais malheureuſement il ne paroît pas docte en ces matieres : c'eſt pourtant dommage, car il a beaucoup de zele, & il ſemble qu'il prend grand plaiſir à donner des avis. Quoi qu'il en ſoit, il eſt bon de vous prévenir que vous ne trouverez dans ſa brochure aucune des qualités que l'on deſire dans les critiques, qui doivent être polies, judicieuſes & inſtructives.

Comme il faut toujours, pour attirer l'attention de la multitude, attaquer les noms les plus illuſtres, notre auteur commence par M. Boucher. Cet excellent peintre a expoſé cette année, entr'autres choſes, deux grands tableaux, dont l'un repréſente le coucher du ſoleil, ſous l'emblême d'A-

[1] Lettre à un ami ſur l'expoſition des tableaux, faite dans le grand ſallon du Louvre le 25 août 1753.

pollon qui vient se reposer dans le sein de Thetis ; & l'autre son lever, c'est-à-dire, ce même dieu qui sort de la couche de cette divinité des eaux. Je ne crois pas que vous ayiez jamais vu de ce maître, ni d'aucun autre, deux tableaux remplis de plus de graces & d'agrémens. C'est une richesse de génie admirable, soit pour la composition poëtique, soit pour l'agencement pittoresque. Joignez à cela une magnificence & un brillant de couleur dans les draperies, qui charme les yeux, sans détruire en aucune maniere l'harmonie générale de ces tableaux. L'accord en est merveilleux, dans un ton plein de douceur, sans affectation d'opposer des couleurs dures, qui auroient peut-être le pouvoir d'étonner, mais qui ne satisferoient pas ceux qui connoissent tout l'enchantement de l'harmonie.

Remarquez, je vous prie, combien notre critique est adroit dans ses

attaques : c'eſt préciſément par cet endroit qu'il a prétendu le forcer. Croiriez-vous qu'il lui fait un crime des graces & de la légéreté charmante de ſa couleur ? Il dit que les *actions vives* ne peuvent être rendues qu'*avec de la force*. Or examinez, Monſieur, de quelles *actions vives* il eſt queſtion dans ces deux tableaux. Dans l'un, la déeſſe reçoit avec tendreſſe un amant chéri ; dans l'autre, elle eſt agitée d'un ſentiment également tendre, mêlé du déplaiſir de le voir s'éloigner, avec la certitude cependant de le revoir dans peu. Vous paroît-il que ces ſujets doivent inſpirer au ſpectateur autre choſe que des ſentimens de plaiſir ? S'ils ont manqué de produire le même effet ſur une perſonne qui ſe croit auſſi éclairée, ne pourroit-on pas aſſurer que c'eſt ſa faute, & qu'il n'y a guere que lui qui ait ce degré d'inſenſibilité ? *Il faut de la force*, dit-il ; je crois qu'il ſe

trouveroit bien embarraſſé, ſi en le tenant devant ces tableaux, nous l'obligions de nous indiquer où il en faut mettre. Seroit-ce dans les chairs de l'Apollon, ou dans celles des femmes, dont la plus grande beauté conſiſte dans cette tendreſſe & cette délicateſſe que M. Boucher ſait ſi bien rendre ? La voudroit-il dans les nuages, dont le caractere eſt la légéreté ? ou bien dans les eaux, dont la tranſparence n'admet point de noir, ſi ce n'eſt lorſqu'elles ſont vues de loin, & lorſqu'elles réfléchiſſent des objets obſcurs ? Où veut-il trouver *des ombres fortes* dans des ſujets dont le pere de la lumiere eſt le principal héros ? Il n'y a pas d'apparence qu'il deſire cette force dans la couleur particuliere des objets, car les teintes les plus vives y ſont employées avec la plus grande hardieſſe. Peut-être voudroit-il de la force dans les attitudes ; il ſe peut qu'il aime les contorſions. Nous

ne pourrons pas à la vérité lui en trouver, mais en revanche nous lui ferons voir des attitudes compoſées de la maniere la plus élégante & la plus gracieuſe, des figures bien deſſinées, & ſi ingénieuſement variées, que l'abondance & les graces du génie de ce peintre paroiſſent toujours nouvelles, malgré la quantité de tableaux que nous avons vus de lui dans les expoſitions précédentes. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que l'auteur trouve cette force qu'il demande, dans deux têtes de chevaux qui ſont fort tendres de couleur & d'ombre, & qui étant bien d'accord avec le reſte du tableau, n'ont pu frapper que lui d'une façon ſi particuliere. Il faut qu'il ait une certaine étendue de connoiſſances dans les beautés des chevaux, qu'il n'a point dans celles des figures humaines.

Vous pouvez m'en croire, Monſieur, car je m'y connois mieux que

lui (& il n'y a pas grande vanité dans ce petit éloge que je me donne en paſſant), je ferois une lettre plus longue que la ſienne du ſeul article de M. Boucher, ſi j'entreprenois de détailler toutes les beautés qui ſe trouvent dans ſes tableaux. Notre critique ſe tire d'affaire bien plus facilement; il tâche d'y découvrir des défauts, & il y en a fort peu, encore ne ſont-ce pas ceux qu'il lui reproche.

Il lui cherche querelle, par exemple, ſur ce que *quelques femmes*, à ce qu'il croit, *ne prennent pas aſſez d'intérêt à l'arrivée d'Apollon.* Peut-être n'eſt-il pas d'une grande importance qu'elles paroiſſent ſi fort occupées de quelqu'un qui ne vient pas pour elles; mais quand ce ſeroit un défaut, nous devrions y faire d'autant moins d'attention, qu'il ne diminueroit rien des talens du peintre dans ce qui eſt véritablement l'objet de la peinture, je

veux dire, dans l'art de rendre la nature selon telle supposition qu'il lui plaît de faire, sans s'écarter de la possibilité. Il seroit même bien fâcheux que M. Boucher voulût rien changer dans sa composition ; nous y perdrions un grouppe charmant & une tête de femme, vue de face, qui est une des plus belles & des plus agréables qui aient jamais été faites en peinture. Avant que de terminer ce qui regarde M. Boucher, je ne puis m'empêcher de vous faire remarquer, dans le coucher du soleil, le grouppe de la nuit, qui est une des plus excellentes parties de ce tableau, aussi bien qu'une figure de femme qui soutient Thetis. Entre toutes les beautés qui se trouvent réunies dans cette figure, l'effet de lumiere en est des plus piquans; elle ne reçoit qu'une lumiere échappée sur le visage, ce qui y produit de la vigueur dans les ombres, tandis que le reste de la

figure dans l'ombre reflétée eſt peinte ſans noir avec une intelligence & une fraîcheur de couleur qui eſt admirable. En général il faut convenir que M. Boucher excelle dans l'art de traiter les chairs dans les ombres douces.

Je m'apperçois que j'ai été un peu long ſur l'article de cet excellent artiſte, mais en vérité je ne puis voir ſans impatience l'obſtination avec laquelle ces faiſeurs de brochures s'acharnent contre un des plus grands peintres qu'ait produit l'école Françoiſe, faute d'avoir aſſez de lumieres pour en connoître tout le mérite. Beaucoup de tableaux de ce maître paſſeront à la poſtérité avec la plus haute eſtime; on peut dire à ſa louange, qu'il n'eſt l'imitateur de perſonne; peintre des graces, il en a ſaiſi dans la nature qu'aucun autre n'y avoit apperçu. Les beautés qu'on admire dans ſes tableaux ſont neuves; il ne les doit qu'à lui-même, & à cet heu-

reux génie qui forme des hommes capables de voler de leurs propres ailes.

Je passerai sous silence deux pastorales de M. Boucher, quoiqu'elles soient admirables : les faiseurs de brochures n'ont jamais osé l'attaquer sur cet article. C'est un artifice dont ils ont cru devoir user, pour ne point s'attirer le cri public, s'ils lui refusoient tout talent. Peut-être se sont-ils imaginé qu'ils réussiroient mieux en lui contestant celui de peindre l'histoire ; mais cette ruse est éventée, & toute leur éloquence n'empêchera pas qu'on ne soit persuadé qu'il est un très-grand peintre dans ce genre. Il est vrai que sa maniere de la traiter est différente de celle des autres, elle lui est même particuliere, mais elle est charmante, pleine de graces & de goût. Il est aisé de s'appercevoir que les sujets d'histoire, auxquels son inclination le porte, sont ceux

qui ſe trouvent ſuſceptibles d'agrémens, & il y réuſſit parfaitement.

Notre auteur, après avoir conſeillé amicalement à M. Boucher d'imiter la nature, paſſée à M. Chardin, comme à un de ſes plus exacts imitateurs, & il lui donne des éloges juſtement mérités. Ici, je vous l'avoue, je me trouve embarraſſé : je cherche où il a pris tout le bien qu'il en dit, car je ſens bien qu'il n'a pas pu le deviner de lui-même : il aura ſans doute entendu quelques artiſtes qui parloient par effuſion de cœur. J'en veux à ces indiſcrets ; que ne le laiſſoient-ils faire tout ſeul ? Qu'arrive-t-il de-là ? Il releve ſa compoſition, qui eſt toujours d'une ſimplicité & d'un naturel admirables, la connoiſſance parfaite qu'il a des effets & de la dégradation de la lumiere, la force & la vérité de ſon coloris, jointes à une harmonie totale du tableau, dans laquelle il excelle ; & me

voilà forcé de convenir qu'il a raison. Rassurez-vous, Monsieur, l'auteur va reparoître : il faut bien qu'il fasse quelque nouvelle bévue. Il n'a pu se résoudre à finir l'article de M. Chardin, sans lui faire une mauvaise chicane. Il est question du tableau où sont représentés deux éleves, dont un dessine d'après le Mercure de M. Pigalle. Il lui reproche d'*avoir placé la scene dans un mauvais grenier : les deux figures*, dit-il, *ont les jambes très-longues, des physionomies communes & un air dégoûtant ; enfin, c'est une nature informe & peu agréable.* Sur cette belle description, ne vous imaginez-vous pas un galetas traversé de poutres & de chevrons, des murailles à demi ruinées, enfin toutes les saletés qui se trouvent dans *un mauvais grenier?* Ne vous représentez-vous pas aussi des caracteres de tête bas & dans le genre d'*Ostade*, un coloris livide? Autrement, sur quoi tomberoit le terme

de *dégoûtant ?* Enfin des éleves vêtus d'habits mal-propres & déchirés ? Eh bien, Monſieur, il n'y a rien de tout cela; le lieu de la ſcene n'eſt pas même *un grenier*, c'eſt une ſalle ou une antichambre propre & dans l'état de ſimplicité qui convient à un lieu conſacré à l'étude. Les têtes n'ont rien de bas ni de déſagréable, elles ont même de la fineſſe; le coloris de leur viſage eſt vif & frais, comme il l'eſt ordinairement à l'âge de ſeize ou dix-huit ans. Si ces éleves ont les jambes longues & menues, c'eſt un des caracteres diſtinctifs de l'adoleſcence. Enfin ils ſont vêtus proprement, & comme le doivent être des enfans de bourgeois dans l'état de médiocrité qui laiſſe aſſez d'aiſance pour étudier les arts tout le tems que cette étude demande, ſans procurer aſſez de ſuperflu pour y cauſer du relâchement: c'eſt l'état le plus favorable pour former d'excellens ar-

tiſtes. Au reſte, tous les acceſſoires de ce tableau ſont également convenables au ſujet, ſans aucun objet bas, ni rien qui ſente la miſere ou qui aviliſſe l'art qu'ils étudient. Ceux qui prennent tout cela pour une nature informe, ignorent apparemment que chaque âge a ſes graces particulieres. Que peut-on trouver dans ce tableau, qu'on doive accuſer de mauvais choix? & pourquoi M. Chardin n'auroit-il pas dû traiter ce ſujet auſſi bien que tout autre? Je ſoupçonne que ce critique n'eſt pas dans l'habitude de penſer avant que d'écrire.

J'ignore pour quelle raiſon il ne trouve point, dans le chymiſte peint en grand, *l'illuſion de la couleur;* car c'eſt préciſément cette partie de l'art, & l'harmonie générale, qui font le mérite le plus frappant de cet excellent morceau. Il lui a plu auſſi de paſſer ſous ſilence deux tableaux d'animaux du même artiſte, dont l'un repréſente

repréſente un ſinge, un chien & un chat; l'autre, un lievre mort. Ces deux morceaux ſont cependant très-beaux, non-ſeulement pour la vérité de l'effet, mais encore pour la largeur & la hardieſſe du pinceau; ils ſont touchés en grand maître. Mais ne le querellons pas de ce qu'il n'a pas dit tout ce qu'il devoit dire, nous n'en trouverons que trop de ſujet dans ce qu'il a hazardé mal à propos.

Paſſons avec notre connoiſſeur aux ouvrages de M. Vien. Il parle d'abord d'une figure d'hermite, qu'il gratifie du titre de *ſaint homme*, & qu'il croit *en extaſe*, bien que le peintre n'ait prétendu le repréſenter que dormant. Notre critique a l'imagination vive; il voit dans ce tableau *des attributs effrayans*, *des horreurs* qu'aucun autre n'y a pu appercevoir: heureuſement il n'en dit point de mal. Cependant, comme il eſt bon quelquefois de faire un peu l'entendu, il n'a pas voulu

le quitter ſans hazarder une petite comparaiſon de ce tableau avec la maniere de quelque grand maître. Ce qui eſt de fâcheux, c'eſt qu'il s'eſt trompé ſur le choix du nom; car ſi ce tableau a quelque goût d'imitation, il tient plutôt de la maniere *du Guerchin*, que de celle *du Guide*. On ſent bien que cette comparaiſon ne vient que d'une petite oſtentation, pour paroître connoiſſeur en tableaux des grands maîtres; mais dans ce cas il faut tâcher de frapper juſte, autrement on court riſque de montrer le bout des oreilles.

En ſuivant la même comparaiſon, l'auteur veut auſſi que le tableau de l'embarquement de pluſieurs ſaints & ſaintes, ſoit encore tout-à-fait dans le goût *du Guide*. Il prétend même qu'il l'égale, puiſqu'il témoigne à ce ſujet une ſorte d'incertitude. Je vous ai déja fait remarquer le peu de juſteſſe de ce parallele; convenez pour-

tant, Monſieur, que c'eſt dommage que notre obſervateur ne ſe ſoit pas jetté par-tout dans les éloges ; il n'auroit pas manqué de leur donner beaucoup de force, tout le monde auroit eu lieu d'être content ; & dans la quantité de maîtres qui ſe ſont rendu célebres en Italie, chacun auroit eu ſon modele de comparaiſon. Que lui en auroit-il coûté de plus ? Il les auroit pris les uns comme les autres, au hazard.

Je ſuis bien trompé ſi M. Vien du caractere dont je le connois, eſt fort content d'un éloge ſi outré. Il eſt, ainſi que tous les habiles artiſtes, ſi pénétré de reſpect pour ces grands maîtres, qu'il regarderoit ces ſortes de paralleles comme une eſpece de profanation. Il peut cependant accepter une partie de ces éloges, car ce tableau eſt très-bien exécuté ; & quoique ce ne ſoit point *au Guide* qu'il reſſemble le plus, néamoins les beau-

tés qu'on y remarque tiennent du caractere de l'école de Lombardie. J'ajouterai que M. Vien eſt encore très-louable de ſon exactitude à imiter la nature avec toutes les vérités de détail & la ſimplicité qu'elle lui préſente. Ses attitudes ſont extrêmement naturelles, ſes têtes, pieds & mains ſont d'un deſſein correct, qui porte par-tout le caractere de la vérité. Une des plus belles choſes de ce tableau, par exemple, eſt le grouppe de l'évêque debout, qu'un ſoldat tire par ſa chape. Il eſt bien compoſé, drapé de très-grande maniere, & du plus grand effet. On en peut dire autant en général de tout le tableau, qui eſt bien d'accord & rempli de beautés de détail. Cependant notre juge n'a pu ſe diſpenſer d'y trouver quelque choſe à reprendre ; mais, à dire vrai, je ne ſais quel guignon le ſuit, il ne peut rencontrer le point juſte dans ſes critiques, non plus que

dans ſes éloges. En effet, vous regarderiez long-tems ce tableau, ſans appercevoir que *la tête de l'homme en caſque ne ſignifie rien, & que l'action de ſon corps n'eſt point caractériſée.* Vous verriez un ſoldat qui, traitant ces ſaints comme des coupables, avec la hampe de ſa hallebarde, les preſſe de s'embarquer. Cette action eſt fort naturelle, & paroît bien dans ſa place.

Notre auteur attaque le tableau du Centenier avec plus de force; mais s'il y voyoit bien clair, il y appercevroit les mêmes beautés que dans l'autre, la même exécution, la même correction de deſſein, les mêmes vérités de nature. Il trouve que *la figure du Centenier eſt trop négligée.* Voilà la grande reſſource de nos faiſeurs de brochures. Croient-ils entrevoir quelque inégalité dans les ouvrages d'un artiſte? il s'eſt négligé. Il ne leur tombe pas ſous les ſens qu'on puiſſe avoir dans un tems une idée plus

heureuſe que dans un autre, ni qu'il y ait des ſujets plus favorables à traiter les uns que les autres. Ils s'imaginent apparemment que les peintres ſont des eſpeces de machines qui doivent être toujours également montées.

Cependant notre auteur lui-même, dans la ſuppoſition qu'il y ait quelques idées heureuſes dans ſa lettre, croit-il que celle de choiſir la plus belle figure du tableau pour en faire l'objet de ſa critique, ſoit bien imaginée? Il la trouve *trop négligée*, & elle eſt du plus grand fini; la tête, les mains, les pieds, les draperies, tout en eſt fait avec le plus grand ſoin. Vous allez m'accuſer de lui prêter des idées; mais ſi je pouvois penſer que ſes lumieres allaſſent juſques-là, je ſoupçonnerois que ce n'eſt que la ſimplicité de l'attitude qui lui paroît une négligence. En effet, il a fallu beaucoup de courage au peintre, &

une connoiſſance ſolide du vrai beau, pour l'affermir dans l'idée de faire poſer ſa figure ſur les deux genoux, ſans en lever un, ſuivant l'habitude la plus ordinaire, qui, pour dire le vrai (quoique poſſible & par conſéquent exempte de ridicule), eſt priſe dans l'uſage du théatre plus que dans la nature. M. Vien, par cette attitude ſimple, a produit une figure qui paroît nouvelle; elle eſt belle & naturelle, & il a évité par-là tous ces contraſtes forcés, dont pluſieurs ont prétendu faire une loi dans la peinture; loi inutile & même dangereuſe, qui a donné lieu à beaucoup de perſonnes de croire que la peinture de l'hiſtoire avoit d'autres regles que celle des talens particuliers, & qu'elle n'étoit pas ſuſceptible du même degré de vérité.

Le grouppe de diſciples qui eſt derriere Jeſus-Chriſt eſt rempli de beautés: il y a de très-belles têtes de ca-

racteres variés, vrais, & qui ne ſont point une ſervile imitation de celles qui ont déja été employées par d'autres dans de ſemblables ſujets. Je m'imagine aiſément que l'auteur de la brochure n'a pas pris garde à la plus grande partie de ces beautés de détail : c'eſt une attention qu'on ne doit pas exiger de quelqu'un qui eſt preſſé d'écrire.

Il faut pourtant convenir que ce tableau a quelque choſe d'inférieur à l'autre, & je pourrois bien vous en expoſer les cauſes ; mais je penſe que ces ſortes d'avis ne ſe doivent donner qu'à l'artiſte même, ou ſi l'on s'en entretient avec un ami, ce ne doit être que de vive voix. Il eſt dangereux que ces critiques paſſent juſqu'aux auteurs des brochures, de crainte qu'ils ne fatiguent enſuite le public, à toutes les expoſitions, de la répétition de ces mêmes conſeils, ſans conſidérer ſi l'auteur eſt encore

dans

dans le cas de s'attirer de semblables reproches. Ce n'est que d'après les sentimens des connoisseurs, que ces Messieurs mettent le peu de bon qui se trouve dans leurs écrits, & cela fait passer le reste. Quoi qu'il en soit, la connoissance que j'ai de la douceur & de la modestie de M. Vien, me fait présumer que, quand même je releverois dans cette lettre ce qu'on peut trouver d'inférieur dans ce tableau, il n'en seroit point offensé: je suis même persuadé qu'il m'en sauroit quelque gré; car ce ne seroit point une mauvaise chicane, comme celle que lui fait l'auteur critique, en lui prêtant une idée allégorique si extravagante, qu'elle ne pouvoit venir à personne qu'à ce judicieux écrivain. Que l'envie de mettre de l'esprit dans tout, fait dire de choses futiles!

M. Vien a aussi exposé un petit tableau d'une Vierge servie par les Anges, qui méritoit bien de n'être point

paſſé ſous ſilence. Outre la beauté des têtes & la grande maniere avec laquelle il eſt traité, on pouvoit lui faire compliment ſur ſa couleur, qui s'éloigne de ce ton rouge que quelques-uns de nos derniers maîtres avoient trop mis à la mode dans notre école Françoiſe. On s'apperçoit qu'il a vu l'Italie avec le plus grand fruit.

Diſpenſez-moi, Monſieur, de rapporter ici ce que notre auteur dit de M. Reſtout ; il en parle ſi durement & avec tant d'impoliteſſe, que vous ne pourriez l'entendre ſans émotion. Comment un homme qui a ſi peu de connoiſſance dans la peinture, oſe-t-il traiter ainſi un peintre dont il voit que tous les artiſtes reſpectent les grands talens ? Tout le monde eſt tellement convaincu que M. Reſtout poſſede éminemment les plus éclatantes parties de la peinture, je veux dire, la compoſition des grandes ma-

chines, auſſi bien que la couleur & l'intelligence de lumiere qui leur donne le plus grand effet, qu'on eſt toujours demeuré d'accord que ſes tableaux étoient de dangereux voiſins.

C'eſt à tous les noms célebres que notre critique a déclaré la guerre. M. Oudry, ſi recommandable dans le genre qu'il a entrepris, n'a pu lui échapper. Comme il ne ſait pas trop qu'y trouver à redire, devinez de quel expédient il s'eſt aviſé; l'idée eſt ſinguliere: il lui fait un reproche de la quantité d'ouvrages qu'il a expoſés cette année. Nous autres bonnes gens, nous nous imaginons au contraire n'avoir que des remerciemens à faire à M. Oudry des ſoins qu'il ſe donne pour contribuer à la ſatisfaction du public. Il eſt vrai que de voir tant de belles choſes où il y a ſi peu à mordre, cela eſt déſolant pour un auteur poſſédé de la démangeaiſon

de faire une brochure d'une certaine étendue : auſſi eſt-ce en faveur de cette raiſon que je vous demande graces pour notre écrivain. Il a fait une pauvre lettre, j'en conviens; mais le ſallon étoit trop beau : il ne ſavoit que dire. Vouliez-vous que l'auteur s'amusât à prodiguer des louanges ? Il craignoit de vous ennuyer. Ne ſeroit-il point parvenu, ſans s'en douter, au même but par un autre chemin ? C'eſt pourtant cette abondance qui eſt le principe de la ſatisfaction que la cour & la ville ont témoignée de cette derniere expoſition. Nos meilleurs maîtres ſe ſont trouvés ſi riches en tableaux, qu'il n'eſt point reſté de place pour la médiocrité; en ſorte qu'on pourroit dire à plus juſte titre, *de quelque côté qu'on ſe tourne dans le ſallon, ce ſont toujours* de belles choſes *qu'on apperçoit.*

Voici du nouveau. Me croirez-

vous, Monſieur, ſi je vous ſoutiens que l'auteur critique les tableaux de M. Oudry ſans les avoir regardés ? Vous penſez que je veux dire par-là qu'il ne les a point vus avec des yeux éclairés, ce qui eſt aſſez évident par tout ce que je vous ai expoſé juſqu'ici. Point du tout, j'entends qu'il ne les a regardés en aucune façon : vous en allez juger. Il dit, en parlant du grand tableau de la Chaſſe du Loup ; *ce grouppe eſt compoſé d'un loup qui cache entiérement le corps d'un chien qui le pourſuit : le chien ne laiſſe voir que ſa tête, qui paroît tenir au corps du loup, & former un monſtre à deux têtes.* A la maniere affirmative dont cette ſuppoſition eſt débitée, qui ne la prendroit pour une vérité ? Cependant on voit diſtinctement dans le tableau la tête, le col, la poitrine & les deux pattes de devant du chien ; il n'y a pas la moindre équivoque. Il devoit du

moins prendre des lunettes, ne fût-ce que pour distinguer que le fond est un payſage; car il n'y a que lui qui puiſſe le révoquer en doute : mais il lui faudroit quelque choſe de plus que des lunettes, pour ſentir l'intelligence du clair-obſcur qui regne dans tous les tableaux de M. Oudry. Un autre que ce critique l'auroit apperçu dans les payſages de ce grand maître, qu'il ne lui plaît pas d'approuver, particuliérement dans un où l'on voit des vaches ſur le devant. Un coup de lumiere brillant ſe trouve dans le fond, & tous les jours du devant qui lui ſont ſubordonnés ſont néanmoins fort lumineux. Ce grand art paroît dans tout ſon éclat dans le tableau de la chienne auprès de ſes petits. C'eſt un des plus piquans que M. Oudry ait jamais fait, & un des plus beaux qui aient paru en ce genre. L'illuſion y eſt portée au plus haut point où la peinture puiſſe atteindre;

l'effet en eſt étonnant & d'une force ſinguliere, ſans qu'on y voie rien de noir, ni qui ſoit totalement privé de lumiere, par la ſcience avec laquelle les reflets y ſont traités. En vérité, la critique ne peut pas tenir contre de ſi grands talens & une réputation ſi bien méritée; mais quand on a la manie de s'ériger en cenſeur, on s'en prend à tous: témoin notre auteur, qui a étendu ſa critique juſqu'à l'illuſtre M. Vernet.

Vous ſeriez-vous attendu à voir ce grand payſagiſte en butte aux traits de notre cenſeur? Et ne vous ſemble-t-il pas que de pareilles attaques devroient entiérement décréditer un écrivain? Mais rien ne l'étonne; il eſt perſuadé que toute critique, quelle qu'elle ſoit, eſt toujours bien reçue du public. Cependant, pour ne pas ſe brouiller entiérement avec tout le monde, l'auteur commence par faire l'éloge de cet artiſte; il le com-

pare même à *Claude le Lorrain*. Je ſouſcris de bon cœur à la comparaiſon, qui ſe trouve juſte, peut-être parce que notre critique ne connoît en payſagiſtes que ce maître là. S'il avoit eu à choiſir entre pluſieurs, il y a toute apparence qu'il ſe ſeroit encore trompé. J'ajouterai que le peintre moderne connoît encore mieux les variétés de la nature, & qu'il produit des tableaux plus différens dans leurs beautés ; qu'il y a de plus une exécution pleine d'eſprit dans tous les détails, & qu'il les orne de figures bien deſſinées, & peintes d'une maniere grande & large. Ne vous imaginez pas cependant que tant de talens réunis puiſſent contenter notre cenſeur ; non, Monſieur, il faut qu'il y trouve à redire. Qu'il ait raiſon ou non, il n'importe ; il l'écrira, il le fera même imprimer. Ecoutons ce juge éclairé.

Il prétend que *le tableau du ſoleil*

couchant n'eſt qu'une ébauche, quoiqu'en effet ce tableau ſoit auſſi fini qu'aucun des autres : il faut que ce critique n'ait pas la vue bien nette, pour s'y tromper ſi lourdement. M. Vernet s'eſt propoſé de repréſenter un certain effet de ſoirée, que notre auteur apparemment ne connoît pas, lorſqu'une vapeur qui s'éleve au coucher du ſoleil rend tous les objets indécis, & il a rendu cet effet avec un art inexprimable. On devroit, ce me ſemble, réfléchir avec attention ſur la nature, & la bien remarquer, avant que d'entreprendre d'en donner des leçons à quelqu'un qui la connoît ſi parfaitement. Ce que je vais vous dire eſt bien oppoſé aux ſentimens de notre critique, c'eſt que j'ai vu pluſieurs artiſtes, cherchant auquel de ces tableaux ils donneroient la préférence, ſe déterminer enfin en faveur de celui-là. Je dis cherchant, car la déciſion eſt aſſez embarraſ-

ſante, & c'eſt toujours celui qu'on regarde qui paroît le plus excellent.

Le tableau de la tempête, par exemple, attire d'abord les ſuffrages, parce que l'horreur d'un naufrage ſi parfaitement repréſenté affecte le cœur; mais les autres ne renferment pas moins de beautés. Quelle vérité dans celui du marin, où regne un brouillard léger! Que celui où l'on voit des rochers avec quelques petites caſcades, eſt d'une couleur & d'une exécution admirable! Un autre où l'on voit quelques fabriques couronnées de cyprès, eſt-il moins digne d'attention? On eſt étonné de l'effet de ſa perſpective; ſans découvrir beaucoup de plan, & en conſervant de la vigueur dans ces fabriques, le peintre a ſu les faire paroître à une diſtance fort éloignée. Le tableau du ſoleil qui ſe couche derriere des arbres, eſt d'un piquant d'effet qui étonne: la lumiere dorée

qui éclaire les bâtimens, y eſt conduite avec une intelligence merveilleuſe. Celui *du clair de lune* même, qu'il plaît à l'auteur de critiquer, & qui lui paroît *entiérement couvert d'une fumée noire & épaiſſe*, eſt une des plus belles choſes de ce maître, & peut-être une des plus difficiles à rendre dans ce degré de perfection. En effet, tous les tons de couleur dont on a coutume de ſe ſervir dans les ſujets éclairés de la lumiere du jour, ne ſervent plus ici de rien; la lune éclaire les objets ſans preſque les colorer; toutes les ombres ſont ſemblables & d'une couleur ſinguliere, ou pour mieux dire, elles n'en ont point du tout. C'eſt en cela que M. Vernet a parfaitement réuſſi, auſſi bien qu'à rendre le brillant de la lune & ſa réflexion dans la mer, ſans trop obſcurcir ſon tableau. Mais où notre auteur auroit-il appris à connoître toutes ces choſes? Vous me répon-

drez peut-être, pourquoi donc veut-il en écrire ?

Il prétend (dans un tableau de M. Colin de Vermont), que *la table empêche le jeu des figures*, tandis que c'eſt cette même table qui par ſon fuyant fait juger de la diſtance qui eſt entr'elles, & de la poſſibilité qu'elles s'y trouvent toutes. Je ne finirois pas, ſi j'entreprenois de vous détailler toutes les abſurdités qui ſont échappées à cet écrivain, pour avoir voulu traiter d'un art qu'il n'entend pas, tandis qu'il auroit peut-être pu dire d'excellentes choſes ſur d'autres matieres qui ſeroient plus à ſa portée.

Il trouve une grande différence de maniere entre le portrait de M. Bachaumont, peint par M. de la Tour, & les autres portraits de ce même maître. Cette différence n'exiſte que dans ſon imagination; car ces portraits ſont tous également faits d'une

maniere ferme & hardie, qui caractériſe ſenſiblement les diverſes formes de la nature. Dans ces formes, ainſi que dans les couleurs, il ſe trouve des différences plus ou moins grandes : voilà pourquoi M. de la Tour, imitateur ſcrupuleux de la nature, met tant de variété dans ſes portraits. La force de la couleur, l'effet & la reſſemblance font une ſi parfaite illuſion, qu'on croit voir les perſonnes qu'ils repréſentent.

L'auteur paſſe M. Tocqué ſans en dire autre choſe, ſinon qu'*il y a un portrait* de ſa façon. Je n'en ſuis point ſurpris ; il lui échappe tant de beautés, qu'il peut bien ne pas avoir apperçu celles qui frappent tout le monde dans les tableaux de ce grand maître ; mais je ne ſaurois lui pardonner de nous *donner* ſon propre ſentiment comme *le jugement qu'en ont porté nos artiſtes.* Où en auroit-il pu trouver un ſeul qui ne lui eût

pas fait remarquer le tableau de Madame Danger & celui de M. de Kaunitz-Rittberg, comme deux des plus beaux morceaux que non-seulement M. Tocqué, mais même qu'aucun autre, ait jusqu'ici exposés en public ? Que ne s'en informoit-il ? Le plus jeune des éleves de l'académie le lui auroit dit : & même sans se donner la peine de s'instruire, la foule des spectateurs, attachée à ces portraits, les lui auroit fait remarquer. L'effet prodigieux que fait surtout celui de Madame Danger, par la force & la beauté de sa couleur, attiroit généralement tout le monde. Je lui pardonnerois plus volontiers de n'avoir point apperçu l'art avec lequel ces têtes sont peintes, & la belle facilité du pinceau qui semble produire les plus grands détails de la nature, sans peine & comme par hazard. Il ne fait aussi que citer le portrait d'une demoiselle en laitiere,

fait par M. Aved (dont il a déguiſé le nom , ainſi que celui de quelques autres artiſtes , avec leſquels ſans doute il n'eſt pas bien familier), quoique ce portrait ait attiré les regards de tous les connoiſſeurs , par la vérité & la force de ſa couleur.

Notre critique s'eſt pourtant laiſſé entraîner enfin par la foule des connoiſſeurs , & il a dit du bien de M. Hallé. On doit lui en avoir obligation , il ne lui arrive pas ſouvent de rencontrer juſte. Cependant,en admirant le ton de couleur de cet artiſte , il devoit en même tems faire remarquer ſon intelligence de lumiere , & la nouveauté ingénieuſe de ſes ajuſtemens. Mais ne pouvoit-il pas auſſi rendre juſtice à M. Jeaurat, ſans inſulter M. Chardin mal - à - propos comme il le fait ? Qu'entend-il par ſes reproches ? Il y a dans les tableaux de M. Chardin tout l'eſprit qu'il eſt poſſible & qu'il convenoit

d'y mettre, ſelon la diverſité des ſujets. Faut-il (par exemple) qu'*une jeune fille qui récite ſon évangile*, mette autant de malice dans une action ſi ſimple, & qui ne demande que de l'embarras & de la timidité, qu'*un enfant qui vole un œuf rouge* ? Je ne veux relever que ce trait de ſatyre déplacée, pour prouver à l'auteur combien l'eſprit hors de propos eſt ridicule. Mais laiſſons là ſes jugemens haſardés, & venons-en à l'article de M. Carle Vanloo.

Vous allez entendre des merveilles ; c'eſt ici que l'auteur entreprend de louer à outrance : il s'étoit ménagé de loin pour cauſer plus de ſurpriſe. Mais, ſoit mal-adreſſe ou mauvaiſe volonté, ſes éloges ſont ſi démeſurés, qu'on ſeroit tenté de croire qu'il a voulu déſobliger non-ſeulement tous les habiles gens de l'académie, mais encore M. Vanloo lui-même. En effet, ce grand peintre

ſent

ſent tout le mérite de ſes rivaux : ils ſont d'ailleurs ſes amis, & il ſe trouve plus offenſé qu'eux-mêmes d'une louange ſi exagérée. Que ſignifient ces expreſſions hyperboliques, que *ſa couleur écraſe tout ;* qu'*on devroit ordonner qu'à l'avenir M. Vanloo fît ſon expoſition ſeul ; que ſes tableaux ne peuvent ſouffrir de voiſin ;* enfin, *que ſes dix tableaux ſuffiroient à meubler un ſallon?* Un véritable connoiſſeur, qui verroit diſtinctement le mérite différent qui caractériſe chacun de ces maîtres, auroit peut-être bien de la peine à ſe décider. Lorſqu'on examine leurs ouvrages avec attention, on voit que les coups que ces athletes ſe portent mutuellement ſont repouſſés avec la même vigueur : ſi l'un découvre le foible de l'autre, celui-ci lui rend auſſi-tôt la pareille. Ce ſont même ces différentes manieres de voir & de rendre la nature, qui, en renfermant chacune de grandes beautés,

rendent l'expoſition des tableaux ſi amuſante par l'agréable variété qu'elles produiſent.

Tout le monde convient que la couleur de M. Vanloo eſt belle, vive & fraîche : deſſinateur sûr, ſes contours ſont grands, élégans, d'un beau choix de nature ; ſa compoſition eſt noble & majeſtueuſe ; ſes draperies bien jettées forment de beaux plis ; le maniement de ſon pinceau eſt admirable. Cependant, pour vous faire ſentir combien il eſt difficile de donner la préférence à un artiſte quand on veut être impartial, examinons ſeulement quelques parties de l'art entre M. Vanloo, M. Boucher & M. Pierre ; car je ne veux point laiſſer celui-ci en arriere, quoiqu'il n'ait rien expoſé cette année au ſallon. Si M. Vanloo eſt fier, hardi coloriſte, regardez la fraîcheur & la variété des tons de M. Boucher : le lumineux & la beauté des tons ne ſont-

ils pas auſſi la partie favorite de M. Pierre ? Ces trois maîtres ne ſe reſſemblent en aucune maniere ; ils vous charment pourtant par les mêmes endroits. Examinons-les préſentement par la beauté du pinceau, qui eſt une des plus aimables parties de la peinture : qui peint mieux que M. Vanloo ? Mais M. Boucher ne poſſet-il pas cette même partie dans une autre maniere, à tel degré qu'il n'eſt pas poſſible de le ſurpaſſer ? D'un autre côté, M. Pierre brille également par la beauté & la netteté de ſon pinceau. Pour le génie de l'invention, perſonne ne le diſpute à aucun d'eux. Concluons de ce parallele, que tout connoiſſeur intelligent, qui voudra faire abſtraction de ſon goût particulier, goût qui varie autant que les différens caracteres, ſe trouvera fort embarraſſé du choix ; content d'être ſpectateur, il admirera, ſans vouloir s'ériger en juge dans une

cauſe où les parties ſont ſi capables de ſéduire, étant conſultées chacune ſéparément.

Voici encore une comparaiſon de notre auteur : vous ſavez combien il y réuſſit, vous en allez décider. M. Vanloo eſt tout *Rubens* ou tout *Vandick*, à votre choix; car ces deux peintres ſont pour lui la même choſe. Ce qu'il y a de fâcheux pour le critique, c'eſt que M. Vanloo ne tient en aucune façon de ces deux maîtres Flamands : au contraire ſa maniere & ſa couleur ſont plutôt dans le goût Italien. La mépriſe eſt un peu groſſiere; qui peut donc l'avoir occaſionnée ? J'en ſoupçonne la cauſe, mais je vous le dirai à l'oreille. Je gagerois qu'ayant apperçu une fraiſe dans le portrait de M. Vanloo, peint par lui-même, il aura cru que c'étoit une marque infaillible de reſſemblance avec Rubens & Vandick. Muni d'une connoiſſance ſi délicate, ne penſez-

vous pas que notre écrivain ne risque rien d'acheter des tableaux de ces maîtres sur son propre jugement? Au reste, si M. Vanloo en reçoit ensuite quelques petits traits de critique, il a bien sujet de se consoler: il se trouve en bonne compagnie. Il a cela de commun, non-seulement avec les meilleurs peintres de l'académie, qui ne sont point épargnés dans cette brochure, mais même avec le célebre *Rubens*, qui, selon notre auteur, *en embellissant la nature, la fait oublier*. Rubens! ce grand imitateur de la nature, qui a souvent préféré de la représenter d'un choix peu agréable, plutôt que de la faire perdre de vue! Notre savant est plus heureux dans la comparaison qu'il fait ensuite du tableau d'Antiope avec les ouvrages du *Correge*: mais vous vous doutez bien que s'il approche du but, ce n'est que par hazard.

Je finis par un trait qui va vous

faire connoître jusqu'où s'étendent les lumieres de notre observateur, & combien il connoît le fin de la peinture: en deux mots il va vous en dévoiler tout le mystere. *Il faut*, dit-il, *que M. Vanloo connoisse bien toute la force de son art, pour avoir placé sur le devant du tableau une chaise de bois, qui pouvoit être difficile à accorder avec les autres objets.* J'avouerai que, quoique je fusse assez au fait de ce qui concerne la peinture, je ne me serois jamais douté qu'une chaise de bois fût si difficile à accorder, & que ce fût un si grand effort de l'art; du moins n'y avois-je point apperçu de couleurs discordantes. Pour le coup, je me vois obligé de confesser mon ignorance, & d'avouer qu'il en sait plus que moi. Cependant cela ne m'empêchera pas de conclure, en suivant mon peu de lumieres, qu'il est fâcheux pour M. Vanloo, qui est digne des plus grands éloges, de se voir

loué d'une maniere ſi ridicule. Les chicanes qu'il lui fait ſur *la reſſemblance & le peu de nobleſſe* de quelques têtes, ne valent pas mieux que ſes louanges. Parce qu'on y voit deux têtes d'hommes gras, il s'imagine que ce ſont les mêmes, & que cet embonpoint donne l'air *d'un magiſter de village*. Que diroit-il donc de tant de belles têtes antiques qui ſont dans le même genre ? Enfin, il ne parle qu'en paſſant de la ſculpture, & il ne s'eſt point apperçu que le Chriſt de M. Pigalle eſt un chef-d'œuvre de vérité & d'exécution ; que l'Amour de M. Saly eſt rempli de beautés de détail ; ſans compter une infinité de belles choſes qu'il a paſſées ſous ſilence. Je ne ſaurois deviner ce qui peut engager à écrire ſur les arts, quand on ne s'y entend pas mieux. Quelques jugemens mal peſés, & ramaſſés au haſard, ſuffiſent-ils pour prendre un ton déciſif vis-à-vis du public ? Peut-être eſpere-t-on qu'on profitera d'un

certain fond de malignité qui ſe trouve dans la plupart des hommes ; & qu'en tâchant de découvrir le foible des perſonnes qui ſe diſtinguent dans quelque genre que ce ſoit, on les ramenera, pour ainſi dire, à ſon niveau. Il eſt vrai que cela réuſſit aſſez ordinairement ; car enfin qui pourroit s'imaginer qu'on entreprend d'écrire ſur ce qu'on ne connoît point ? A-t-on deſſein de ſe faire une réputation ? On n'oſe pas attaquer dans les belles-lettres ceux qui ſont en poſſeſſion du premier rang, il n'y feroit pas bon ; ceux-ci mettroient trop facilement les rieurs de leur côté. Il eſt bien plus ſimple d'attaquer les artiſtes ; ce ſont de bonnes gens ; ils ſe contentent d'exécuter de belles choſes avec tout le ſoin dont ils ſont capables, & laiſſent gronder la critique, ſans s'embarraſſer d'y répondre.

Je m'apperçois que j'ai paſſé de beaucoup les bornes d'une lettre, quoique

quoique j'aie abrégé quantité de choſes ſur leſquelles je pourrois m'étendre davantage : c'eſt pourquoi je terminerai celle-ci, en vous aſſurant que perſonne n'eſt plus véritablement que moi, Monſieur, votre très-humble, &c.

P. S. Je viens de recevoir deux nouvelles brochures ; l'une : *Sentimens d'un amateur ſur l'expoſition, &c.* l'autre : *La peinture, ode.* Ce dernier ouvrage m'a paru écrit avec toute la chaleur & l'enthouſiaſme que peut inſpirer la poéſie. Elles feront le ſujet d'une ſeconde lettre, ſi celle-ci a le bonheur de vous intéreſſer ; & je profiterai de cette occaſion, pour vous entretenir des gravures de *la gallerie de Verſailles*, dont l'illuſtre M. *Macé* vient d'orner le ſallon.

*RÉFLEXIONS sur la critique des ouvrages exposés au sallon du Louvre, qui a paru sous le titre d'*Extrait des observations sur la physique & les arts.

Octobre 1757.

QUOIQU'ON soit en droit de reprocher à tout auteur qui insere un écrit satyrique dans ses ouvrages, l'injustice de l'avoir adopté, néanmoins on n'examinera que celle du véritable auteur. C'est un artiste inconsidéré, partial & rempli d'animosité. Il seroit à souhaiter pour lui, qu'il fût plus éclairé, ou qu'il le fût moins. Plus instruit, il sentiroit mieux les divers mérites qui composent l'académie; plus ignorant, il présumeroit moins de lui-même, & ne hasarderoit pas ses décisions comme des oracles. Comment n'a-t-il pas douté de la justesse de son sentiment, en consi-

dérant combien il eſt oppoſé aux idées le plus univerſellement reçues ? Le jugement du public ſera-t-il moins ſolide que celui d'un particulier ; & l'approbation générale, obtenue pendant long-tems, n'eſt-elle pas inconteſtablement le ſceau du vrai mérite ? La fureur qui porte cet anonyme à déprimer un des plus excellens peintres de la France, peut-elle altérer une réputation que de longs travaux, toujours couronnés des ſuccès les plus éclatans, ont ſi ſolidement établie ? Non, cette critique ne peut nuire qu'à ſon auteur.

Il dit que ces principes ſeront *avoués des artiſtes dont la réputation eſt méritée.* Ce principe général, que le vrai eſt le ſeul but, ſera ſans doute univerſellement reçu ; mais l'indignation qu'a excité cet écrit, dans ceux qu'on peut regarder comme déſignés par ce titre, lui doit faire connoître combien ils rejettent les conſéquences

qu'il en a voulu tirer. Ces hommes vraiment connoiſſeurs, eſtiment les grands talens de M. Vanloo plus encore que le public, s'il eſt poſſible, & d'autant mieux qu'ils ſentent davantage la difficulté d'arriver à ce haut degré. Tout ce que l'auteur en devoit inférer, c'eſt qu'ils ne s'en affectent pas au point de ne plus voir les divers degrés de mérite équivalens ou inférieurs que poſſedent ceux qui courent la même carriere. La nature peut être enviſagée ſous diverſes faces; les uns la voient du côté de ſa régularité, les autres ſont émus des graces qu'elle préſente: elle expoſe toute la vivacité de ſes couleurs à ceux qui aiment en elle cet agrément; quelques-uns s'occupent de ſes fineſſes de detail; d'autres ſont frappés de ſon coup d'œil général. C'eſt ce qui a produit tant de grands maîtres qui ſe reſſemblent ſi peu, & dont les manieres ſont ſi variées.

L'auteur passionné pour une maniere qu'il a raison de priser, mais qu'il ne devroit pas estimer seule, n'apperçoit point le mérite des autres façons de faire. C'est ce qui arrive à ceux dont le jugement n'est pas encore fondé sur des réflexions assez solides, qui n'ont vu que peu de maîtres, & en ont adopté un exclusivement; c'est aussi ce qui produit toute l'injustice des demi-connoisseurs, & les rend si pernicieux aux progrès des arts. Il en est de même des artistes dont les yeux ne sont pas dessillés. Mais ce n'est pas ici simplement cette prévention; il y a de plus une fureur qui sembleroit l'effet de l'envie, si l'auteur artiste pouvoit prétendre à quelque comparaison avec le peintre célebre qu'il attaque d'une maniere si peu mesurée. Cet écrit n'est point une critique, mais un libelle contre les talens de M. Vanloo, à qui l'auteur revient à tout propos, & avec

tant d'acharnement, qu'il s'en eſt rendu odieux aux lecteurs même qui ſe plaiſent le plus à la ſatyre ; non-ſeulement M. Vanloo, mais toute ſa famille & même ſes éleves ſont enveloppés dans cette proſcription générale.

Si quelqu'un a avancé que M. Vanloo poſſede toutes les parties de l'art dans le degré le plus éminent qui ſoit connu, c'eſt une abſurdité ; & il ſeroit facile de démontrer qu'il y a des parties eſſentielles qui s'excluent néceſſairement l'une l'autre, & qui demandent des génies directement oppoſés, pour être portées à leur plus haute perfection ; ſi l'on a dit ſimplement qu'il les a réunies, ce n'eſt qu'une exagération qui ne peut ſignifier autre choſe, ſinon qu'aucune ne lui manque au point de déparer ſes tableaux, & qu'il a porté au plus haut degré celles qui lui ſont particulieres. D'ailleurs, ſi l'auteur de l'éloge a

été fortement affecté des beautés de ce tableau, comme il y a bien lieu de l'être, n'a-t-il pas autant de droit de se livrer à son goût, & de faire l'éloge des circonstances qui le touchent, que celui-ci en a pris d'en faire la satyre ? Quand il seroit vrai que le panégyriste n'auroit pas toujours touché également juste, quel inconvénient s'ensuivroit-il ? Le public juge par sentiment, & non pas par insinuation. Le tableau de M. Vanloo a été trouvé très beau, comme il l'est en effet, indépendamment de toutes les critiques ou de tous les éloges qu'on en pourra faire. Autant il a de droit de mépriser les critiques, autant il peut se passer des éloges que l'affection particuliere porteroit à l'excès. Il suffit de l'approbation générale.

Tout ce que le critique dit contre la composition poétique se réduit à ceci, qu'il auroit voulu qu'on eût suivi la tragédie de Racine. Mais qui

ne voit que le peintre eſt également le maître de ſa fable, relativement à ſon art (pourvu qu'elle ne choque point la raiſon), comme le poëte peut l'être de l'aſſujettir aux regles du drame? La queſtion n'eſt point d'examiner ſi l'on peut faire une ſuppoſition différente de celle qu'a faite le peintre, mais ſeulement s'il a bien rendu la maniere dont il a conçu ſon ſujet. Si cela n'étoit pas ainſi, rien ne pourroit réunir les ſuffrages du public; car autant d'artiſtes ou de perſonnes réfléchiſſantes pour ſe former l'idée d'un ſujet, autant de compoſitions différentes & de manieres de l'enviſager. C'eſt un défaut dans lequel les critiques de tout genre tombent preſque toujours, que de ſubſtituer leur façon d'imaginer à la place de celle de l'auteur, ſans avoir prouvé que celle qu'ils attaquent ſoit fauſſe ou déraiſonnable. C'eſt auſſi le cas de ce critique : il auroit fait, dit-il,

Clytemneſtre forcenée, au lieu que M. Vanloo l'a repréſentée abattue par l'excès de ſa douleur. Qui a tort ou raiſon? Comment ne voit-il pas que ces deux ſuppoſitions ſont également dans la raiſon, que Clytemneſtre a pu paſſer ſucceſſivement par ces deux états, & que M. Vanloo a été le maître de choiſir l'expreſſion qui convient le mieux au ſentiment qu'il excite dans ſon tableau, qui eſt l'attendriſſement? Ce ſeul exemple ſuffit pour prouver le peu de ſolidité de la plupart des raiſonnemens de l'auteur. On n'entrera dans aucun détail ſur les critiques qu'il fait, quoiqu'il y ait beaucoup d'endroits où il juge mal; ce ſeroit tomber dans la même faute que lui, & faire une critique, parce qu'on paroîtroit lui accorder ce qu'on ne lui conteſteroit pas, & conſtater ce qu'on négligeroit de réfuter. D'ailleurs il y a quelques vérités, & même des choſes vues avec

assez de sagacité, sur-tout lorsqu'il n'est pas question du maître contre lequel il s'est déchaîné. Il y faudroit acquiescer, & peut-être désobliger quelqu'un. Or, avec un peu de réflexion on sentira combien la critique personnelle des artistes vivans est odieuse. Il paroît reçu comme un principe, parce qu'on ne l'a pas bien examiné, que les belles-lettres ne sont point un état à la rigueur, & que la critique en peut être permise. Il n'en est pas de même des arts, de tous autres motifs que la vanité peuvent engager à peindre. La médiocrité dans ces talens est privée d'éloges, mais elle n'est point assujettie au mépris; & du consentement de tout le monde, non-seulement on peut honorablement tirer avantage de la portion des talens qu'on a acquis pour s'assurer un état, mais même au plus bas degré, c'est une profession reçue dans la société comme utile. On ne peut par consé-

quent attaquer la réputation d'un artiſte, ſans riſquer de nuire à ſa fortune, ce qu'on ne peut ſe permettre ſans inhumanité.

A la vérité, il n'en eſt pas abſolument de même de ces artiſtes du premier ordre : les avantages qui s'enſuivent de leur diſtinction en découlent ſi naturellement, qu'ils ne les ont point pour objet, & que l'honneur de bien faire les occupe uniquement. Leur primauté demeurant toujours certaine, quelque diminution qu'on prétende faire à leur gloire, il ſemble que les atteintes qu'on leur porte ne peuvent influer de même ſur leur fortune, ſi ce n'eſt dans quelques cas particuliers; mais en premier lieu, ces circonſtances qui exigeroient du critique plus de retenue, peuvent ne lui être pas connues, & il riſque de commettre cette injuſtice ſans le ſavoir. Secondement, en faiſant abſtraction de ces cas, les artiſtes ne pourroient

dans cette ſuppoſition être expoſés à la critique, qu'autant qu'ils auroient acquis par l'approbation publique la prééminence dans leurs talens; mais comme ils auroient droit à l'eſtime du public & à jouir de leur tranquillité, même dans la médiocrité, à plus forte raiſon leur ſont-elles dues, lorſqu'à force d'étude ils ont acquis des talens ſupérieurs.

Les critiques ſont d'autant plus odieuſes ſur ces matieres, qu'elles ne peuvent jetter que le découragement: elles ſont toujours faites, ou par des auteurs peu inſtruits dans ces matieres, & par conſéquent incapables d'inſtruire, qui la plupart ne ſavent qu'injurier par de froides railleries; ou, comme dans le cas préſent, par un artiſte partial & irrité, & par conſéquent injuſte: & alors elles rebutent ſans éclairer. Elles ſont inutiles, parce que les lumieres de ceux qui les font, ne ſont point ſuffiſantes pour

déterminer un artiſte ſenſé à s'y livrer. De plus, il y a des défauts qui tiennent de ſi près à des beautés, n'en étant que l'exagération, qu'il ſeroit dangereux de vouloir les éviter avec trop de ſoin. Il en eſt qui ſont inſéparables du caractere du génie de l'artiſte : il pourroit, en s'efforçant de s'en éloigner, ſans acquérir des qualités qui ne lui ſeroient point naturelles, perdre celles qui font ſa diſtinction. Le deſſinateur voulant devenir coloriſte ſera moins exact à ſon deſſein, & n'acquerra jamais la couleur que dans un degré médiocre : de même le coloriſte s'aſſujettiſſant à la correction du trait, perdra de cette facilité de pinceau & de cette pureté de tons, qui font le plus grand charme de ſa couleur. L'un eſt l'effet d'un génie plein de feu, & l'autre d'un génie attentif & exact. Si l'on vouloit ſuppoſer que des critiques publiques puſſent être utiles aux arts, du moins

conviendra-t-on qu'il faudroit qu'elles fussent faites par un artiste très-éclairé & nullement partial. Mais il est certain que quiconque aura ces qualités, se refusera toujours à ce travail. Plus il connoîtra les difficultés de ces arts, plus il sera sensible aux beautés. Elles éclipseront toujours à ses yeux de légers défauts inévitables dans toutes les productions des hommes. Une critique, pour être recevable, devroit être faite à l'imitation de celle du Cid par l'académie Françoise. Avec quelle attention n'y a-t-on pas relevé les moindres beautés, pesé les difficultés qui avoient pu forcer l'auteur à commettre certaines fautes, & avec quelle modération ne sont-elles pas exposées ! Mais cet exemple a été bien peu suivi.

Toutes celles faites sur les arts n'ont fait qu'importuner les artistes & les dégoûter d'exposer leurs ouvrages, non pas au public qui leur

accorde toujours l'eſtime qui leur eſt due, mais à cet eſſaim de prétendus connoiſſeurs, dont toute l'intelligence ſe borne à la découverte de quelques défauts dans les plus beaux ouvrages : triſte avantage qui ne les dédommage pas du plaiſir dont ils ſe privent en ne ſe livrant pas au ſentiment. Il y a quelques années qu'un ignorant dans ces matieres donna le ſignal de cette guerre que l'on fait aux arts & aux artiſtes les plus diſtingués. Il fut bientôt ſuivi d'une troupe d'auteurs plus ignorans encore à cet égard : maintenant l'animoſité s'en mêle, C'en eſt trop.

Par les raiſons que l'on a dit ci-deſſus, on ne relevera point tous les jugemens portés avec injuſtice : cependant pour faire voir combien cela ſeroit facile, on rapportera un ſeul exemple. L'auteur dit que *M. Hallé doit ſe tenir en garde contre le ton crud & la molleſſe des formes.* Cet avis qu'on

peut donner en général à tous les peintres, ne convient point d'une maniere particuliere à M. Hallé. Tout le monde eſt demeuré d'accord que le tableau de la reconnoiſſance d'Io eſt remarquable ſur-tout par une belle harmonie & par l'accord des couleurs. Comment cette propriété peut-elle ſubſiſter avec cette prétendue crudité de tons ? N'eſt-il pas viſible que cela eſt antipathique [1]. On ne conçoit pas mieux en quoi on peut lui reprocher la molleſſe des formes : mais un artiſte judicieux & impartial n'auroit-il trouvé que cela à dire ſur M. Hallé ; & cette ſcene agréable & touchante, ſi bien rendue, ne lui auroit-elle pas paru mériter un autre

[1] Dans une critique ſur l'expoſition des tableaux faite à Marſeille en cette même année, on qualifie un peintre de génie, *fougueux & indécis*, & l'on ajoute que c'eſt *ce qui rend ſes compoſitions timides & monotones*. Quelle foi peut-on ajouter à un auteur qui tombe dans des contradictions ſi groſſieres ?

éloge ?

éloge ? Croit-il avoir rendu juſtice à M. *Pierre*, en diſant qu'*on y découvre plus le germe de la bonne couleur* ? & le haut degré de vérité & d'agrément, que cet artiſte a acquis dans cette brillante partie de la peinture, peut-il n'être regardé que comme un germe ? Mais il falloit que M. Vien fût en poſſeſſion de la belle couleur à l'excluſion de tout autre. L'auteur ſe montre ſi viſiblement partial pour cet artiſte, qu'il détruit toute la valeur de ſon éloge.

Ce n'eſt pas que M. Vien n'ait en effet le mérite qu'il lui accorde ; il ne faut, pour le prouver, que remarquer l'eſtime & la conſidération que les artiſtes & l'académie lui témoignent dans toutes les occaſions : mais par la même raiſon qu'aucun ne poſſede toutes les parties de l'art dans le degré le plus éminent, il eſt certain qu'on pourroit prendre ſes ouvrages par leur côté foible. Que ſeroit-

ce, ſi quelque artiſte, touché des grands talens de M. Vanloo, & de l'injuſtice qu'on lui fait, entreprenoit de le venger, & perſécutoit M. Vien avec la même obſtination? L'auteur qui s'eſt ſi fort irrité des éloges que l'on a accordés à M. Vanloo, ſelon lui, peu meſurés, n'auroit-il pas à ſe reprocher de lui avoir attiré cette repréſaille? Mais qu'il ne le craigne pas, il n'y a point d'artiſte connoiſſant l'étendue & la difficulté des arts, & ſachant combien M. Vien mérite d'eſtime, qui veuille ſe charger d'un procédé dont il ſentiroit toute l'injuſtice.

Quels avantages peuvent ſe propoſer ceux qui, ſous le voile de l'anonyme, haſardent ces écrits? Quelle gloire en attendent-ils? S'ils étoient connus, ne ſeroient-ils pas expoſés à l'animadverſion des perſonnes en place, qui par état protegent ces expoſitions pour la gloire de la nation,

l'émulation des arts, & la ſatisfaction du public ? Pourroient-ils ſoutenir les reproches de tous ceux qui par goût aiment les arts & les artiſtes ? Ils ne voient qu'avec indignation les efforts que l'on fait pour rebuter ceux qui en font principalement l'honneur. Il n'eſt que trop vrai que pluſieurs artiſtes, laſſés de ces importunités, & dont la réputation ſolidement établie n'a pas beſoin de ce ſecours, n'apportent plus la même ardeur à expoſer leurs ouvrages. De-là s'enſuivra la privation de cet agrément pour le public, & de l'avantage qui en réſulte pour la gloire des arts en France. Oſerons-nous eſpérer que par une expoſition volontaire, & qui n'eſt point néceſſairement attachée à l'emploi de leurs talens, des artiſtes diſtingués veuillent riſquer des déſagrémens qu'ils peuvent éviter ? Il ne le ſemble pas. Cependant, comme la voix du public s'éleve contre les contempteurs

de leur mérite, ce dédommagement flatteur doit guérir toutes les bleſſures que ces vaines attaques ont pu faire [1].

Ces critiques ont pris & fait prendre le change à beaucoup de perſonnes ſur le motif des expoſitions; ils les ont fait regarder comme un combat dans lequel des rivaux ennemis tâchent de ſe nuire, & d'attirer la riſée ſur ceux qui paroiſſent vaincus. Bien loin de cela, ce ſont des artiſtes liés d'eſtime & d'amitié de telle maniere, que les injuſtices faites à ceux dont ils reſpectent les talens, les affligent autant que ſi c'étoit à eux-mêmes. Avec des talens tout différens, quoique dans les mêmes gen-

[1] Il paroîtra ſingulier, ſi l'on y fait attention, que depuis que la peinture eſt à Rome un des objets importans de l'attention publique, & que l'on y fait pluſieurs fois l'année de ces expoſitions, on n'y connoiſſe point encore ce pernicieux uſage des critiques. Ils aiment les arts davantage & mieux que nous.

res, ils n'expoſent leurs ouvrages que pour les faire connoître & en tirer le tribut de gloire qu'ils peuvent mériter : ils n'en deſirent point au-delà de celle que les divers degrés de l'approbation publique leur accordera ; ils ſe jugent eux-mêmes avec plus de juſteſſe & de ſévérité, que ne le peuvent faire les faiſeurs de brochures, & ne reconnoiſſent point d'autres juges que le public, dont le cri ſe fait entendre plus haut & plus au loin que tous les imprimés pour & contre. C'eſt en effet le ſeul jugement qui ſoit judicieux & impartial ; il n'a pas beſoin de truchemens infidelles pour être entendu.

Extrait du Mercure de France, ſecond volume du mois d'octobre 1757.

DE la diverſité des jugemens ſur la reſſemblance des portraits.

Mercure, juillet 1759.

Si le jugement que portent les artiſtes ſemble quelquefois différer de celui du public, c'eſt ſur-tout à l'égard de l'eſtime due aux divers degrés de perfection dans l'art de peindre le portrait. Le public paroît regarder le talent de ſaiſir la reſſemblance comme le principal & preſque l'unique mérite qui l'intéreſſe, au lieu que les artiſtes, par la foibleſſe des éloges qu'ils accordent aux ouvrages qui n'ont que ce ſeul avantage, donnent lieu de croire qu'à peine le placent-ils au ſecond rang. Ils paroiſſent même excuſer plus facilement le défaut de cet agrément, que les fautes qu'on peut commettre dans les autres parties de l'art: tel

s'eſt fait une réputation par ſes ſuccès à cet égard, qui néanmoins n'obtient pas leur ſuffrage, tandis qu'ils le conſervent avec fermeté à des talens rares à la vérité, mais qui ne produiſent pas toujours cette premiere impreſſion de reſſemblance frappante. Cette différence d'opinion doit être appuyée ſur quelque fondement ſolide; & il n'eſt pas vraiſemblable que les perſonnes inſtruites dans l'art en jugent avec moins de juſteſſe que les autres: d'ailleurs l'oppoſition qui paroît entre ces deux ſentimens peut n'être qu'apparente.

Les artiſtes conſiderent un portrait, non-ſeulement comme l'imitation d'une telle perſonne, mais encore comme un tableau fait pour paſſer à la poſtérité, & prononcent d'avance le jugement qu'elle portera. Quiconque veut obtenir leur eſtime, doit ſe préparer à être examiné en conſéquence de cette regle. Les admirables

portraits qui nous ſont reſtés du Titien, du Tintoret, de Wandick, de Reimbrant, de Champagne, de Rigaud & de pluſieurs autres, font encore notre admiration, quoique nous ignorions s'ils ont été d'une reſſemblance frappante. C'eſt le grand art de la peinture qui les a conſacrés, & non le mérite indifférent pour nous, d'avoir plus ou moins flatté l'amour propre de ceux qui les ont fait faire; c'eſt la beauté & le précieux du coloris qui donne aux portraits le plus ou le moins de valeur, & qui les fait admettre dans les cabinets célebres. Auſſi eſt-ce un des talens que les artiſtes regardent comme indiſpenſables dans ce genre, ſur lequel cependant le public paroît d'autant plus indulgent, qu'on peut plus facilement lui en impoſer par des tons de couleur également faux. Dans la quantité de têtes qu'on voit de ces anciens maîtres, on ne peut pas ſuppoſer qu'elles aient

aient toutes été également reſſemblantes ; il eſt même plus croyable que beaucoup d'entr'elles ont été expoſées à des reproches ſur ce point, ſans que l'art inſéparable du grand peintre en ait ſouffert : d'autre part, combien de portraits ſont tombés dans l'oubli & dans le mépris, qui avoient eu la vogue qu'entraîne après ſoi la réputation de réuſſir dans la reſſemblance ! Ce mérite n'eſt donc point l'eſſentiel pour la poſtérité ; & ne conſidérant qu'elle, on pourroit même avancer que c'eſt le moins important.

Cependant les artiſtes ne jugent point avec cette rigueur ; ils tiennent leur ſiecle en même tems qu'ils enviſagent ceux qui le ſuivront, comme des juges vraiment incorruptibles. Ils exigent la reſſemblance ; & s'ils paroiſſent la ſubordonner à d'autres talens moins communs & plus difficiles, c'eſt que ces talens ne l'excluent

point, & même doivent contribuer à ſa plus grande perfection. Ce que le vulgaire appelle frappant, ne l'eſt pas à leurs yeux ſcrutateurs, & ne leur paroît ſouvent que la charge ou la parodie, ſoit des défauts, ſoit de la phyſionomie des perſonnes repréſentées. Rien n'eſt plus facile que de ſaiſir cette groſſiere reſſemblance; on y réuſſit même d'autant plus aiſément, qu'on eſt plus ignorant & moins diſtrait par la recherche des autres beautés eſſentielles de l'art. C'en eſt aſſez cependant pour le commun des hommes; mais l'artiſte demande une reſſemblance correcte, qui ſoit l'effet de la sûreté du deſſein, de l'obéiſſance exacte à toutes les vérités de la nature, & où les imperfections qu'elle peut préſenter, loin d'être exagérées, ſoient plutôt adoucies; enfin, une imitation vraie qui puiſſe ſoutenir l'examen de l'homme inſtruit, & exciter ſon admiration. Ce n'eſt

pas cependant que le but de l'artiſte doive être de corriger les défauts de la nature : s'ils ne doivent pas être augmentés, la vérité exige qu'ils ſoient rendus ſans affectation. L'art eſt dans la maniere de le faire avec plus ou moins de fineſſe & de grace.

On ne met point au rang des belles choſes les portraits où, à force de ſupprimer tout ce qui caractériſe les perſonnes & de vouloir les embellir, on en fait des figures imaginaires ; la poſtérité même, quoiqu'ayant perdu les preuves de ce défaut de conformité exacte, rejetteroit ces ouvrages, parce qu'elle veut appercevoir l'apparence de vérité & les détails qui ont dû en rendre compte. Les connoiſſeurs jugent très-bien ſi un portrait a reſſemblé ſavamment, par la juſteſſe, la variété & la fineſſe qu'on apperçoit dans ſon exécution ; &c'eſt en même tems la preuve d'une profonde connoiſſance de la nature.

La reſſemblance eſt donc une partie eſſentielle de l'art du portrait, au ſentiment des artiſtes, lorſqu'elle eſt l'effet de la ſcience du deſſein, & une belle imitation de la nature à tous égards. Mais ce n'eſt pas ainſi qu'on entend communément le mot de reſſemblance; & en général il n'exprime que cette apparence qui, au premier coup, d'œil fait dire: c'eſt telle perſonne. Ce mérite, ſi c'en eſt un réel, ſe rencontre facilement uni avec la plus grande ignorance de l'art.

Quelquefois des portraits admirables, même par une reſſemblance fine, n'ont pas ce premier attrait, ſurtout pour ceux qui les jugent ſuperficiellement: nous remarquerons ici que ce défaut naît de l'amour du mieux, & qu'il n'eſt preſque point d'artiſte habile qui dans ſon ébauche ne ſaiſiſſe vivement cette apparence générale. C'eſt le deſir d'une exécu-

tion plus parfaite, qui, en faisant acquérir la justesse & de la finesse, oblige à affoiblir les traits outrés, mais frappans, pour parvenir à la ressemblance savante qui caractérise les ouvrages achevés. Quelquefois ce premier coup-d'œil s'y conserve, alors les sentimens se réunissent; quelquefois il s'altere, les voix se partagent : mais le vrai mérite de l'art acquiert toujours à l'artiste le suffrage de tous les connoisseurs & celui de la postérité. On pourroit conclure de ceci en faveur du préjugé adopté sans réflexion par beaucoup de personnes, qui cherchent à se persuader que les habiles artistes réussissent plus rarement à faire ressembler que les médiocres. Il est certain que, s'imposant des loix plus séveres, ils ont plus d'obstacles à surmonter; mais leur savoir leur en fait franchir la plus grande partie avec facilité. S'ils ne faisissent pas égale-

ment la reſſemblance de tous les portraits, on peut néanmoins aſſurer qu'ils ne la manquent jamais entiérement, & qu'ils ne s'en éloignent pas ridiculement comme les ignorans: mais l'oubli couvre les fautes de ces derniers; l'avarice les excuſe & ſaiſit ce prétexte pour déguiſer les motifs ſecrets qui la portent à s'élever contre les belles choſes.

S'il eſt dans l'art de la peinture un talent ſurchargé de déſagrémens, c'eſt celui du portrait; ce que l'on y pardonne le moins, c'eſt de marquer les traits d'une maniere ſenſible, & qui ſemble donner plus d'âge qu'on n'en a ou qu'on ne veut paroître en avoir; défaut cependant preſque inévitable à tout excellent deſſinateur accoutumé à rechercher dans la nature ces details qui font la richeſſe de l'art. Il a peine à ſe refuſer au plaiſir d'en rendre un compte exact: le comble de la perfection eſt d'exprimer les

détails avec cette tendreſſe que préſente la nature ; elle ſemble les dérober au premier regard, & ne les laiſſer appercevoir qu'à l'examen : les grands artiſtes tendent à ce but ; mais c'eſt le comble de la difficulté ; s'ils n'y parviennent pas toujours, du moins ils en approchent beaucoup plus que les médiocres. Le public veut une imitation agréable ; mais il ſe contente ſouvent de l'apparence ; l'artiſte l'exige auſſi, mais il la regarde comme le réſultat des plus rares talens réunis, qui tous contribuent eſſentiellement à la produire. Il deſire cette reſſemblance vraie, qui, ſans flatter, ſans ſupprimer, & en expoſant tout aux yeux, le fait néanmoins de la maniere la moins déſobligante. Comme il connoît à quel point l'art peut atteindre, ou du moins juſqu'où il a été porté, il ne ſe relâche point ſur ce qu'il a droit d'en attendre.

L'art ne peut égaler la nature ; il peut la rectifier, quand elle eſt défectueuſe ; mais lorſqu'il approche de la perfection, il eſt forcé de reſter au-deſſous. D'ailleurs, ce que la vie donne d'agrémens, & cette variété fine de mouvemens qui produiſent continuellement de nouvelles graces, ne ſe peuvent rendre qu'en partie ; l'artiſte n'en peut dérober qu'un ſeul inſtant qui ne ſatisfera pas ceux qui ſe ſont formé une idée de pluſieurs momens réunis. C'eſt pourquoi les belles perſonnes ſont toujours plus belles que les portraits qu'on en peut faire ; & c'eſt auſſi la raiſon du peu d'unanimité des jugemens qu'on porte ſur les reſſemblances. Tel portrait reſſemble à étonner au gré des uns, qui eſt totalement manqué au ſentiment des autres : ce n'eſt pas le moment des graces dont ils ont été affectés. De plus, il en faut extraire les déciſions dictées par la flatterie : l'on

croiroit commettre une impoliteſſe, ſi l'on ne témoignoit que l'on trouve les perſonnes fort ſupérieures à leurs portraits. Mais laiſſons les difficultés attachées à la repréſentation d'un ſexe qui a le droit inconteſtable de prétendre à la beauté; c'eſt ſur les portraits des hommes qu'on peut juger l'artiſte avec rigueur; & il eſt à ſuppoſer qu'ils n'exigent que l'exacte vérité.

Il peut arriver aux plus habiles maîtres de manquer la reſſemblance à quelques égards, même au jugement des gens d'arts. Il ſuffit pour cela d'avoir erré dans quelqu'une des proportions qui ſont particulieres à un viſage. Les détails les plus admirables qui conſtitueront à jamais la beauté du tableau, ne réparent point ce défaut; & la reſſemblance ne peut arriver au point de perfection qu'on deſire, qu'il ne ſoit rectifié. Mais les fautes qui échappent aux habiles gens ne ſont

pas faciles à découvrir, & ſouvent elles reſtent, parce que ni eux ni leurs amis les plus éclairés ne peuvent trouver en quoi conſiſte cette petite différence. L'artiſte blâme auſſi cette défectuoſité qu'il ſent mieux que les autres, quoiqu'il ne puiſſe pas toujours indiquer le remede, mais elle ne diminue point l'eſtime qu'obtiennent de lui toutes les autres beautés; au lieu que beaucoup de perſonnes, d'ailleurs incapables de juger de la beauté du tableau, pour cette ſeule erreur, rejettent avec mépris ce qu'ils ne ſavent pas juger, & ne balancent point à préférer des ouvrages de la plus baſſe médiocrité, qui fourmillent de défauts groſſiers, mais qui leur préſentent ce premier coup-d'œil qui eſt à leur portée.

Ce n'eſt pas aſſez, pour réuſſir dans le monde, que de bien rendre la reſſemblance; on veut encore que la phyſionomie ſoit gaie; c'eſt-à-dire,

qu'il faut saisir le moment où la personne que l'on peint a l'air le plus gracieux qu'elle soit capable de prendre : qu'en se tenant elle soit triste ou ennuyée, comme cela est assez naturel, il faut néanmoins deviner ce qu'elle seroit dans sa gaieté. Comment rendre avec vérité ce que l'on ne voit pas ? On ne le peut qu'en retenant des instans par un effort de mémoire ; mais c'est une des entraves qui arrêtent le talent & nuisent à la vérité ; & l'on ne doit pas être surpris si cette difficulté n'est pas toujours surmontée avec succès.

Les artistes ne s'éleveront point contre l'air sérieux d'un portrait, & se prêteront facilement à supposer que le modele s'est présenté ainsi ; mais ils verront avec déplaisir les moyens forcés qu'on a employés pour le changer, qui ordinairement se bornent à faire rire la bouche, pendant que le reste du visage est

tranquille. Toutes ces graces que l'on donne d'imagination, leur paroîtront grimacées & peu naturelles. Dans quelque état de gaieté ou de sérieux que soit représenté un portrait, ils voudront que toutes les circonstances en soient relatives, chose bien plus difficile que le sourire.

On croit donc pouvoir avancer que, de tous les portraits faits par des ignorans, sur la ressemblance desquels on s'écrie, il n'y en a pas un qui ressemble en effet, la vraie ressemblance étant le fruit d'un profond savoir; que si les portraits faits par les excellens artistes ne ressemblent pas toujours avec la justesse la plus exacte, il y a du moins un fond de ressemblance fine; & qu'au reste, l'absence de ce mérite si rare (qu'on croit cependant si commun) n'est que le défaut d'une des perfections de l'art, qui ne détruit point la vénération qu'on doit aux autres.

De plus, loin que le jugement qui attribue à la seule ressemblance le mérite des portraits, soit celui du public, on voit par les expositions de tableaux où le plus grand nombre est de personnes peu connues, que le public sait très-bien apercevoir le mérite de l'artiste, & rendre justice à ses talens, indépendamment de celui-ci qui cesse de l'intéresser, & dont il fait abstraction. On ne peut nier que toute personne qui se fait peindre n'ait droit d'exiger la ressemblance pour premier mérite; ceux qui la connoissent, participent à cet intérêt personnel; mais ceux qu'il n'affectera point, jugeront le tableau relativement à leurs divers degrés de connoissance dans les parties de l'art; & s'il ne les réunit point, ou médiocrement, il n'attirera, que leur népris. C'est là le véritable jugement du public.

C'est cependant l'erreur que nous

attaquons, qui eſt cauſe que les maiſons de la plupart des grands ſont remplies de mauvais tableaux qui devroient être rejettés. On veut bien croire, ſur la foi des noms qui y ſont inſcrits, qu'ils ont reſſemblé ; & pour ſuivre un ſi bel exemple, on ſe fait peindre par des ignorans, qui, dit-on, attrappent parfaitement la reſſemblance. Mais ſans parler de ces portraits, qu'on ne doit regarder que comme des pieces de blaſon, ſi l'on ſe fait peindre dans le deſſein de conſerver ſa mémoire, eſt-elle ſolidement fondée ſur des ouvrages qui ne méritant point d'être conſervés, ſe perdent enfin, & ne participent pas même à l'immortalité des perſonnages qu'ils repréſentent ? Lorſqu'il eſt queſtion de quelqu'un d'illuſtre par un mérite qui engage à garder chérement ſon ſouvenir, quel tort ne fait-on pas à la poſtérité, avide de s'en former une idée, lorſqu'on ne lui

laiſſe, pour la fixer, que des repréſentations informes, objets de ſon mépris, ſur leſquelles elle ne peut aſſeoir aucun jugement ? Leur défectuoſité dans toutes les parties de l'art donnera toujours lieu de douter qu'ils aient eu même ce foible mérite de la reſſemblance groſſiere. L'économie, qui eſt la ſource cachée de ces faux jugemens, eſt mal entendue. Quelque peu que ces mauvais ouvrages aient coûté, c'eſt en pure perte, & il n'en reſte rien; au lieu que les chefs-d'œuvres des grands artiſtes conſervent toujours par leur propre mérite une valeur réelle, & leur gloire contribue à perpétuer celle de l'objet repréſenté, s'il en eſt digne, ou du moins à retarder l'oubli qui doit être ſon partage.

*RÉPONSE de M. C**, à des observations d'amateurs, insérées dans l'Observateur Littéraire, année 1759, cahier 24, page 243.*

Mercure, mai 1760.

L'AFFECTATION avec laquelle l'observateur littéraire rappelle dans ses feuilles des remarques d'amateurs, insérées dans la 24e de l'année derniere; la persuasion où il paroît être, & qu'il veut inspirer à ses lecteurs, que je suis accablé par la force des argumens; & enfin la nécessité de tirer d'erreur ceux d'entr'eux qui, faute d'examen, pourroient croire que je n'ai pu répondre solidement, me forcent de rompre le silence que je m'étois imposé.

Je commence par déclarer à messieurs les amateurs, que je ne fais aucune attention à ce qu'il y a d'offen-

sant

ſant dans leurs obſervations : je veux même croire que le bien qu'ils diſent de moi à quelques égards, eſt une compenſation ſuffiſante. Mon ſeul but eſt de démontrer que les endroits où l'on a voulu me trouver en défaut, n'étoient pas auſſi ſuſceptibles d'être repris qu'on voudroit le faire croire.

La premiere critique ſérieuſe & raiſonnée de ces meſſieurs, tombe ſur ce que j'ai écrit au commencement de la lettre inſérée dans le Mercure de juillet 1759, *ſur la diverſité des ſentimens à l'égard des portraits.* J'ai dit, & je le répete, que ſi le jugement du public *ſemble* quelquefois différer de celui des artiſtes, c'eſt ſur-tout à l'égard des portraits ; que le public *paroît* regarder la reſſemblance comme le principal & preſque l'unique mérite qui l'intéreſſe : au lieu que les artiſtes, par la foibleſſe des éloges qu'ils accordent aux ouvrages qui n'ont que ce ſeul avantage, *donnent*

lieu de croire qu'à peine le placent-ils *au ſecond rang :* qu'ils *paroiſſent* même excuſer plus facilement le défaut de cet agrément, que les fautes que l'on peut commettre dans les autres parties de l'art : & je finis ce préambule, en diſant que l'oppoſition qui paroît entre ces deux ſentimens, *peut n'être qu'apparente.*

Juſques-là il n'y a rien d'affirmé ; je ne fais qu'expoſer ce qu'on pourroit penſer en jugeant ſur les premieres apparences, & j'en remets l'examen à la ſuite du diſcours. En effet je fais voir que les artiſtes exigent la reſſemblance avec encore plus de ſévérité que le public ; & que, lorſqu'elle eſt produite par un vrai ſavoir, ils la conſiderent comme un mérite eſſentiel ; mais que ces prétendues reſſemblances frappantes, qui ſont plutôt la parodie des traits du viſage, ne les ſatisfont point, quoiqu'elles ſuffiſent pour contenter beaucoup de per-

ſonnes. Je n'ai donc attaqué que le préjugé qui qualifie de reſſemblance des ſimulacres groſſiers (comme les nomment meſſieurs les amateurs), & qui leur prodigue des éloges ſouvent refuſés à de beaux ouvrages, dont le mérite eſt moins à la portée de tout le monde. Bien loin d'accorder qu'il y ait une différence réelle entre le jugement du public & celui des artiſtes, j'ai ſoin de faire remarquer, que lorſque le public juge en faiſant abſtraction de l'intérêt perſonnel qui fait deſirer la reſſemblance, il n'accorde ſon eſtime (non plus que les artiſtes) qu'aux ouvrages les plus parfaits dans toutes les parties de l'art. C'eſt ce que l'on obſervera toujours, lorſqu'on écoutera le cri du public en général, & non celui de quelque ſociété particuliere.

C'eſt ainſi que s'expliquent naturellement *ces opinions oppoſées*, & que ſe concilient *ces contradictions*, que meſ-

ſieurs les amateurs n'euſſent point trouvées, s'ils euſſent voulu bien entendre, ou qu'ils n'euſſent point eu d'intérêt à détourner le ſens : il paroît même qu'ils n'ont pu ſe défendre de quelque ſcrupule, puiſqu'ils ont préſumé que je pourrois réclamer contre celui qu'ils y donnent.

J'avoue que le terme d'*agrément* eſt trop foible, dans le cas où je m'en ſuis ſervi : il peut pourtant trouver ſon excuſe dans le ſens même de tout cet avant-propos, où il eſt évident que je ne prétends pas encore décider ſur la maniere de juger des uns ou des autres, mais ſeulement expoſer ce que l'on en pourroit penſer, en ne s'arrêtant qu'aux apparences. Je devois d'autant moins craindre que cela pût faire équivoque, que je développe enſuite aſſez au long les idées que j'adopte à cet égard.

Si je leur diſois qu'ils n'ont pas ſu

me lire, ſans doute ils trouveroient cette ſuppoſition injurieuſe, quoiqu'ils ſe la ſoient permiſe à mon égard. Peut-être ne me ſuis-je pas aſſez bien expliqué ; peut-être que ce qui m'a paru clair, ne l'étoit pas pour eux ; peut-être auſſi ces meſſieurs doivent-ils ſe défier de l'envie qu'ils ont de me critiquer. A quelle autre cauſe, en effet, puis-je attribuer ces qualifications de *diſtinctions captieuſes*, qu'ils donnent à la différence que j'établis entre *une reſſemblance fine*, c'eſt-à-dire, finement exprimée, & une *reſſemblance groſſiere*, c'eſt-à-dire, groſſiérement rendue ? Dois-je croire que des perſonnes qui écrivent ſur les arts, n'entendent pas ces expreſſions ? Il en faudroit conclure qu'elles manquent des lumieres les plus communes ſur ces matieres.

Au reſte, ils voudront bien remarquer que, contre leur intention, ils appuient eux-mêmes le faux prin-

cipe, *que la reſſemblance n'eſt pas eſſentielle dans les portraits*, par la maniere dont ils me peignent, en me ſuppoſant de grandes prétentions ſur le talent d'écrire, & fort rempli d'amour-propre. J'oſe dire, que ceux qui me connoiſſent, ne m'y retrouvent point.

Il faut croire que ces meſſieurs n'ont pas lu ce que j'avois dit longtems avant eux ſur les chaires, ſur l'inutilité de l'abat-voix, & ſur l'avantage d'un adoſſement moins étroit. Ce fut à peu près dans le même tems que M. *Slodtz* compoſa le projet d'une chaire pour S. Sulpice. L'idée que je propoſois y a cependant peu de rapport, puiſque M. *Slodtz* a fait uſage de l'abat-voix à la hauteur uſitée, & qu'il n'a mis d'autres fonds derriere le prédicateur qu'un ſiege de la largeur ordinaire. Il pourra néanmoins paroître ſingulier, que nos amateurs ſe ſoient rapportés ſi juſte

avec moi : voici du moins un cas où nous ſommes d'accord ! Je les prie ſeulement de remarquer que la ſuppreſſion des cavités, dans l'abat-voix, ne ſerviroit à rien, vu que lui-même ſert à peu de choſe, à cauſe de ſa petiteſſe relativement à l'eſpace vuide qui reſte devant & aux côtés de l'orateur ; & ſur-tout, que l'effet de l'adoſſement ne ſeroit point, comme ils le diſent, de répercuter horiſontalement la voix, mais d'empêcher la déperdition des ondulations du fluide qui la tranſmet, & de laiſſer toute la force à ſon impulſion directe, qui produit toujours le ſon le plus plein & le plus diſtinct. D'ailleurs, des répercuſſions horiſontales (ſi elles avoient lieu) ſeroient en pure perte, puiſque les auditeurs ne ſont point élevés à la hauteur néceſſaire pour être rencontrés par des lignes horiſontales partant du deſſus de l'appui de la chaire. Les principes d'acouſ-

tique qu'ils posent, & qu'ils veulent regarder comme plus particuliérement de leur ressort que du nôtre, manquent de justesse ; & je ne crois point excéder les bornes des connoissances qui me sont permises, en osant les révoquer en doute.

Lorsqu'à l'occasion du tableau de M. *Deshais*, je soutiens que mal-à-propos on veut nous faire prendre le dessein & le coloris, à quelque degré d'excellence qu'ils puissent être portés, pour le méchanisme de la peinture, & qu'il n'y a que des personnes peu versées dans cet art qui puissent le penser ; je ne dis rien dont ceux qui en ont quelque intelligence ne conviennent ; & je n'avancerois rien qui ne leur parût également évident, quand j'ajouterois que c'est le degré d'excellence de ces deux talens, lorsqu'il est porté à une perfection capable de faire une sorte d'illusion, & de présenter aux yeux la vie, le mouvement

vement & l'expreſſion, qui fait le ſublime de la peinture ; ce qui n'empêche pas que le ſublime des idées poétiques n'en augmente l'intérêt, lorſque le ſujet en eſt ſuſceptible. Mais ce ſont deux choſes de différente nature. Cette diſtinction paroîtra ſans doute captieuſe à nos amateurs, faute de l'entendre, & d'avoir aſſez de connoiſſance de ce qui fait l'eſſence de cet art. Ce ſujet eſt aſſez important pour mériter d'être traité à part ; & c'eſt ce que je me propoſe de faire dans peu.

Nos amateurs ſe trompent encore, lorſqu'ils veulent qu'un tableau ſoit toujours un poëme, ou doive toujours l'être. Il n'eſt quelquefois qu'une ſimple hiſtoire, & ſouvent moins encore ; ſans que pour cela le peintre ſoit diſpenſé d'atteindre au ſublime de ſon art. Mais ce qui paroîtra toujours certain, quelques efforts qu'ils faſſent pour ſoutenir une

assertion hasardée, c'est que ce sublime ne peut point consister dans l'exactitude pédantesque à s'asservir aux recherches trop détaillées du costume ; à moins qu'on ne veuille aussi qu'un auteur dramatique manque le sublime d'une piece lorsqu'il ose y changer quelques circonstances historiques.

Revenons au tableau du cadavre d'*Hector*, préservé de la corruption par *Venus*. Si l'on ignore que ce héros est le seul pour qui *Vénus* ait daigné prendre ce soin, on devinera difficilement ce sujet : mais il est quantité de semblables faits peu connus, ou rarement représentés, qui néanmoins ne doivent point être interdits à la peinture, sur-tout lorsqu'il n'est question que de faire preuve de son talent, par l'exécution des choses reconnues pour les plus difficiles. Le casque d'*Achille* ne seroit pas d'un grand secours pour faire connoître le

ſujet : il ne lui eſt point particulier ; & *Homere* donne ce panaché de crins de cheval à pluſieurs de ſes héros. L'épée, ornée de cloux d'argent, & la cuiraſſe de diverſes couleurs, ne ſeroient pas un moyen plus sûr : car on ne peut raiſonnablement ſuppoſer que le ſpectateur ait préſent à l'eſprit juſqu'aux moindres détails du poëme d'*Homere*. On pourroit plutôt l'eſpérer, s'il étoit queſtion des armes qui lui furent enſuite données par *Vulcain* : le ſouvenir de celles-ci, qui ſont ſi magnifiquement décrites, efface celui des autres. La bleſſure du col ſeroit plus importante, & ne devroit point être négligée ; cependant elle ne diſpenſeroit point d'être averti du ſujet : *Hector* n'eſt pas le ſeul héros qui ait perdu la vie par une bleſſure à la gorge. Ce qui peut donc le caractériſer plus particuliérement, c'eſt le ſoin qu'une déeſſe daigne prendre d'un cadavre ; ce qui déſigne

que ce n'eſt pas celui d'un homme du commun, mais d'un héros chéri des dieux. La beauté & le caractere nerveux de ce guerrier, doivent contribuer à en donner une haute idée. L'intérêt qu'y prend le Fleuve, peut donner à connoître que c'eſt le défenſeur de cette contrée. Ce qui ſeroit encore plus clair, ſi le *Scamandre* pouvoit être reconnu à quelque attribut qui lui fût auſſi particulier que le ſont au *Tibre* & au *Nil* ceux qu'on leur donne. Au défaut de ce ſecours, les talons percés doivent faire connoître à tout ſpectateur inſtruit, que c'eſt *Hector*. Mais il y a plus, ces armes d'*Achille*, auxquelles nos amateurs veulent attribuer tant de part au ſublime dont ce ſujet peut être ſuſceptible, n'y devroient point du tout paroître. Auſſitôt qu'*Achille* eut tué *Hector*, il l'en dépouilla; & aſſurément il ne traînoit point ſes propres armes avec lo

corps d'*Hector*. Il eſt fâcheux que des choſes qui leur ont paru ſi importantes dans ce tableau, s'y trouvent déplacées & contre toute raiſon. Voilà une diſſertation faſtueuſe, & bien de l'érudition perdue !

Je prie meſſieurs les amateurs de vouloir bien ſuſpendre leur jugement ſur ce que j'ai à dire, pour déterminer juſqu'où l'on doit s'aſſujettir ſans aſſerviſſement au coſtume, & de ne pas imaginer les abſurdités du piſtolet entre les mains d'Abraham, & des fuſils ſur l'épaule aux licteurs de Céſar : on ne doit ſuppoſer à perſonne ſi peu d'inſtruction, quand on n'en a pas de preuves. Je ne dirai pour le préſent autre choſe ſur ce ſujet, ſinon que l'artiſte doit avoir à cet égard la même liberté que le poëte ; & que, comme le ſublime de la poéſie ne dépend pas de cette exactitude, de même le ſublime de la peinture n'eſt point

l'effet de ces connoiſſances faciles à acquérir, & qui n'exigent point de génie.

Je finis, en les priant auſſi, lorſqu'ils voudront me faire un compliment, de ne point déprimer d'excellens artiſtes, tels que pluſieurs de nos graveurs, en ne leur attribuant que *les parties méchaniques de leur art*, parce qu'ils ne compoſent pas; c'eſt-à-dire, qu'un excellent traducteur n'a que les parties méchaniques de la littérature. Ce trait ſuffiroit pour faire voir combien fauſſement ils qualifient de méchaniſme les opérations de l'eſprit & du goût.

LETTRE à M. FRERON.

1760.

MONSIEUR, une ſociété d'*amateurs* prétendus s'eſt érigée en cour ſouveraine, où l'on juge ſans appel de toutes les productions des arts; elle publie ſes arrêts dans un ouvrage périodique, intitulé : *L'Obſervateur Littéraire.*

Eſt-ce moi qu'ils ont en vue dans les petits traits de ſatyre dont ils croient aiguiſer leurs longues diſſertations ? J'ai peine à le croire, quoique pluſieurs de mes amis veuillent me le perſuader. J'ai parcouru ces feuilles, & ce que j'y ai vu me laiſſe dans l'incertitude : y ſeroit-il queſtion des petites diſſertations que j'ai inſérées dans quelques Mercures ?

On lit dans l'*Obſervateur Littéraire* (année 1759, feuille 6, page 22) : « Je conviens que quelques artiſtes,

» auxquels une lumiere intérieure » reproche quelque choſe, récuſent » le miniſtere des gens de lettres, » ordinairement trop éclairés & trop » pénétrans pour certaines petites » charlataneries, &c. ». Je ne vois point ce qu'une lumiere intérieure me reprocheroit, ni en quoi je me ſerois rendu ſuſpect de charlatanerie. Je n'ai point récuſé le jugement des gens de lettres dans ce qui eſt de leur compétence, je n'ai fait que diſtinguer les choſes dans leſquelles ils peuvent errer, faute des connoiſſances qu'ils n'ont point acquiſes ni dû acquérir, ce qui ne peut raiſonnablement avoir offenſé perſonne: j'en ai pour garant pluſieurs auteurs célebres qui, avec plus de droit de décider que ceux qui s'en mêlent dans l'*Obſervateur*, ont cependant trouvé ces diſtinctions judicieuſes.

Ce qui ſuit paroît ſe rapprocher

davantage de moi, en ce qu'il y a très-peu d'artiſtes qui aient écrit. « On ne peut ſe diſſimuler que quel-» ques-uns d'entre ces artiſtes, ſéduits » par une perfide facilité d'écrire, » ſont devenus vos rivaux ; que trom-» pés par leur propre expérience, ils » ont non-ſeulement penſé, mais » avancé publiquement, qu'*une éduca-» tion commune ſuffiſoit pour avoir quel-» ques ſuccès dans les lettres*; *au lieu* » *que les études les plus réfléchies, les* » *lumieres de l'eſprit les plus accumulées* » *ſuffiſoient à peine pour former ſeule-» ment un connoiſſeur dans les arts* ». Comme je n'ai jamais dit ni penſé une pareille ſottiſe, ce ne peut être de ce que j'ai écrit ſur la connoiſſance des arts dans le Mercure du mois de mars 1759, qu'on ait prétendu tirer une pareille citation, imprimée exprès en caracteres italiques, pour faire voir que c'eſt le texte de l'auteur.

Voici ce que j'ai dit pour prouver

que la connoiſſance des arts eſt beaucoup moins répandue que celle des belles-lettres : *On n'admet dans la claſſe des juges, à l'égard des lettres, que les perſonnes qui ont reçu quelque éducation... Or, l'éducation la plus commune* (c'eſt-à-dire celle qu'on reçoit dans les colleges) *enſeigne les élémens des lettres ; pluſieurs années employées à l'étude des bons auteurs, en donnent les premieres ouvertures, que la lecture entretient & perfectionne : ainſi un très-grand nombre de perſonnes ont des lumieres acquiſes en ce genre. Il n'en eſt pas de même des arts ; peu cherchent à en acquérir les connoiſſances..... Si l'on ſuppoſe que quelqu'un ait employé à l'étude de la nature, relativement aux arts, le quart du tems que l'on donne à s'inſtruire dans les lettres, ait vu avec examen autant de beaux ouvrages de l'art que communément on lit d'excellens livres ; on ne peut ſe refuſer à l'accepter pour auſſi bon juge dans les*

arts, que l'on en trouve ordinairement à l'égard des lettres dans le monde instruit. Entrevoit-on ici quoi que ce soit qui donne à penser qu'*une éducation commune suffise pour avoir quelque succès dans les lettres?* Y est-il question d'autre chose, que des secours que donne l'éducation pour en sentir plus ou moins les beautés à proportion des degrés de lumieres & de goût que l'on a? Y voit-on *que les lumieres de l'esprit, les plus accumulées, suffisent à peine pour former un connoisseur?* Il est évident que ce que j'ai dit n'a pas le moindre rapport avec l'impertinence que l'on cite. Il faut donc qu'elle soit supposée, ou tirée de quelque auteur inconnu, que l'on auroit dû indiquer.

Seroit-ce encore une prétendue citation ou un contre-sens, que la note suivante (lettre 14, pag. 323)? « Dans une lettre imprimée, on a » cherché même à insinuer qu'il y a

» bien du ridicule à exiger de la reſ-
» ſemblance dans les portraits ». Feroit-on alluſion à ce que j'ai écrit ſur les portraits ? Cette fauſſeté ne ſeroit pas moindre que la premiere. J'ai dit que les artiſtes exigent la reſſemblance, & même avec bien plus de ſévérité que le public, mais qu'une reſſemblance groſſiere, ſeule, & deſtituée des autres parties de l'art, ne peut obtenir leur eſtime : ce que l'on peut voir clairement en liſant la piece entiere, dans le Mercure de juillet 1759, page 171. Si c'eſt moi qu'on veut attaquer, on s'y prend d'une façon bien miſérabble, en me prêtant des abſurdités hors de toute vraiſemblance.

On ne voit pas plus clairement ſur quoi eſt fondée la mauvaiſe humeur que l'on fait paroître contre les artiſtes & contre les amateurs. « A me-
» ſure (dit-on des artiſtes) qu'ils
» avancent dans le méchaniſme de

» leur art, ils ſemblent braver plus » hardiment les grandes regles du » goût » [1]. Quoi qu'ils en diſent, les » gens de lettres ſont les ſeuls qui peu- » vent leur donner des lumieres cer- » taines ». J'en demeure d'accord, en ce qui eſt de leur reſſort ; mais apparemment auſſi les artiſtes doivent ſavoir à cet égard des choſes que les gens de lettres peuvent ignorer ſans honte, & dans ce cas on pourra les croire, & profiter de leurs lumieres. Suivons nos auteurs. Voici pour les amateurs (lettre 8, page 169) : « *Quelque décrié que ſoit aujourd'hui le titre d'amateur, ceux-ci ne prétendent être ni de l'eſpece de ces protecteurs tyranniques, qui ne connoiſſent ni ne gâtent les talens que pour les dominer avec plus d'empire, ni de ces petits courtiers de ré-*

[1] On verra plus loin que ces grandes regles ne ſont, ſelon nos auteurs, que l'aſſujettiſſement au coſtume ; & ce méchaniſme, ſeulement l'art de deſſiner & de peindre.

putation, attachés exclusivement à quelques artistes, à peu près comme ces chiens d'écurie, qui vont toujours aboyant à la tête des chevaux, dont ils croient diriger ou accélérer la course. Nous ne voyons pas que le titre d'amateur soit si décrié, lorsque tant de personnes respectables par les lumieres de l'esprit & les connoissances prétendues méchaniques de l'art, veulent bien s'en parer; & j'avoue que je ne sais où chercher les originaux du portrait de ces protecteurs tyranniques, ni de ces courtiers de réputations. J'avois toujours cru que tout amateur avoit le droit, en estimant tout ce qui est estimable, d'accorder une affection particuliere à ce qui se trouveroit avoir plus de rapport à son goût naturel. Au reste, les portraits que l'on veut faire ici, n'étant pas plus ressemblans que les idées qu'on paroît vouloir donner de moi ne sont justes, personne ne pourra s'y reconnoître.

Malheur aux artiſtes qui ont été aſſez hardis pour oſer écrire ſur des arts qu'ils ont étudiés toute leur vie, ſans en avoir auparavant obtenu la permiſſion de ces auteurs anonymes, & peut-être en effet ſans noms. Cette témérité va être puiſſament réprimée (même lettre, page 170). « Des ar-» tiſtes, écrivains par haſard, ont pris » la plume pour ſoutenir le métier, » & pour encourager par là, ſans y » penſer, leurs confreres à ne deve-» nir, s'ils pouvoient, que de bons » ouvriers, en ne reconnoiſſant pour » juges compétens que ceux qui ſau-» roient bien le jargon & les petites » conventions des atteliers». Je pourrois bien, en effet, être un de ces écrivains qui s'en ſont aviſés par haſard, & ſur le ſimple encouragement donné par des perſonnes ſenſées, & par des gens de lettres vraiment reconnus tels. Ils ont bien voulu promettre l'indulgence néceſſaire à tout

homme qui ne prétend point au talent de bien écrire, mais seulement à raisonner avec justesse sur son art, & toujours en ne traitant que des sujets qui y ont rapport. Quant aux louables motifs qu'on prête à ces écrivains, je n'ai pas besoin d'avertir que ce n'étoient pas les miens : nos auteurs, à la vérité, disent que c'est sans y penser; mais on a déja suffisamment vu qu'ils ne sont pas bien dignes de foi. Ne seroit-ce point des visions qu'ils réalisent, pour donner lieu à ces vaines déclamations dont ils usent fréquemment?

Je dois croire d'autant moins que ces messieurs donnent dans des contresens aussi ridicules que ceux que nous venons de voir, que je ne pourrois les attribuer à la paresse de lire. On voit aux pages 184 & 187, qu'ils lisent quelquefois avec attention, & même qu'ils m'ont fait cet honneur. Ils y contestent la nécessité des abat-

voix aux chaires, & propoſent une tribune entre deux piliers avec deux rampes douces. Quoiqu'ils ne me citent pas, peut-être par le beſoin de s'accréditer en s'établiſſant d'abord donneurs d'idées, néanmoins, vu l'attention qu'ils paroiſſent apporter aux moindres bagatelles qui ſortent de ma plume, il eſt difficile de croire qu'ils aient ignoré que je ſuis le premier [1] qui ſe ſoit élevé contre ce préjugé, & qui ait indiqué le projet en queſtion quelques années avant qu'il eût plu à ces meſſieurs de ſe revêtir de la charge de juge des arts.

Mais nous allons recevoir des leçons bien inſtructives (lettre 14, page 321). « Trop excuſable par » l'exemple des plus grands peintres, » M. Deshayes, content d'avoir » rempli les conditions rigoureuſes de

[1] Recueil de quelques pieces concernant les arts, chez *C. A. Jombert.*

» ſon art quant aux regles méchani-
» ques, &c. ». Peut-être découvrirons-nous quelles ſont ces conditions rigoureuſes & ces regles méchaniques dont on parle ſi ſouvent & toujours ſans les expliquer. J'avertirai, en paſſant, ces meſſieurs, qu'ils pourroient bien s'y tromper ; que nous ne connoiſſons de regles que celles du bon ſens & celles qui conduiſent à rendre la nature avec choix & vérité. Voudroient-ils nous en diſpenſer ? Nos auteurs continuent ainſi : « M. Deshays
» brave le coſtume dès en paroiſſant
» ſur la ſcene : eſt-ce pour complaire
» à un artiſte ſoi-diſant écrivain, qui
» de tems en tems *faiſant d'une plume*
» *l'outil des faux principes, grave*
» dans l'eſprit des jeunes éleves le
» mépris du jugement du public, prê-
» chant ſans miſſion aux peintres, que
» pourvu qu'ils ſoient exacts deſſina-
» teurs & ſavans coloriſtes, ils ont
» atteint le ſublime de leur art ».

Où ſeroit donc le ridicule d'attacher quelque ſublimité à l'art de deſſiner, non-ſeulement avec exactitude, mais encore ſavamment, à colorier avec vérité & avec force, à compoſer avec génie, ſoit quant à la compoſition poétique, ſoit quant à la compoſition pittoreſque : partie eſſentielle de l'art que ces meſſieurs paroiſſent oublier à deſſein, pour donner à penſer que quelqu'un ait voulu retrancher de l'art de la peinture cette premiere opération du génie ? ruſe pitoyable !

Mais il y a ici bien des explications à demander à nos auteurs, toujours vagues & inintelligibles. Quel eſt l'artiſte qui a prêché aux éleves le mépris des jugemens du public, & en quel endroit [1] ? Quels ſont ces faux prin-

[1] Celui qui ſe riroit des jugemens d'une ſociété de ſoi-diſans amateurs qui s'attribueroient ſans miſſion l'interprétation de ceux du public, ne ſeroit pas ſi difficile à rencontrer.

cipes si pernicieux ? Enfin quel rapport tout cela peut-il avoir avec la négligence qu'a apportée M. Deshays, à consulter le poëte grand peintre, dont il tiroit son sujet ? Il a sans doute fait une faute en ne recueillant pas tout ce qui pouvoit le caractériser. On ne sait même à quoi l'attribuer ; lui en auroit-il plus coûté de peindre un panache de crins de cheval que de plumes, une garde d'épée ornée de cloux d'argent qu'une autre ? Lui auroit-il été difficile d'ajouter une plaie à la gorge ? Mais quoi ! ces petites circonstances seroient-elles capables d'ôter la sublimité de son tableau, si elle y est, ou de la lui donner si d'ailleurs elle n'y est pas ? Comme il est aisé de les suppléer, quelles obligations ne leur aura-t-il pas de lui avoir enseigné à si peu de frais les moyens de faire un morceau sublime ?

Je conçois qu'il seroit bien agréa-

ble de pouvoir persuader que le sublime de la peinture consiste à avoir suivi avec exactitude jusqu'aux moindres circonstances qu'exige le costume. Ces messieurs ayant acquis les connoissances nécessaires pour relever jusqu'aux plus petites fautes de cette espece, il leur seroit aisé de prouver en conséquence qu'on doit les regarder comme les meilleurs juges du sublime en peinture. La difficulté est de le faire croire. Qui est-ce qui ne sentira pas qu'un tableau peut remplir toutes ces demandes, souvent peu intéressantes, avec la plus scrupuleuse exactitude, & néanmoins être très-médiocre & même mauvais, s'il n'est soutenu des véritables talens de la peinture ?

Il reste autre chose à inférer de ce qui est dit dans cet endroit. Enfin on entrevoit ce que nos auteurs nomment le méchanisme de la peinture. C'est l'art de dessiner exactement &

de colorier ſavamment. En effet, je conſeille à nos jeunes éleves de négliger ces bagatelles, ce méchaniſme, auquel ils s'attachent, contre le conſeil des doctes amateurs qui nous inſtruiſent aujourd'hui d'une maniere ſi utile. Je ſerai charmé de voir des tableaux ſublimes ſe paſſer de ces talens ſi difficiles & ſi rares. Les arts vont devenir de la plus grande facilité. Que nous ſommes heureux d'apprendre ces choſes! Que de belles productions vont réſulter de ces ſages conſeils!

On voit revenir fréquemment & avec quelque ſorte d'affectation, les mots de *métier* & d'*ouvriers*; on n'a ſans doute prétendu y attacher aucun mépris. Qu'on appelle ouvriers les artiſtes médiocres, à la bonne heure; ce titre leur eſt dû; il y a auſſi des ouvriers en littérature. A l'égard du métier dans les arts, il faudroit traiter en particulier de ce

qu'on peut appeller ainſi ; ce métier ſe réduit preſque à rien, ſi on le borne, comme on le doit, à ce qui ſe peut faire ſans génie ; & le génie entre ſi néceſſairement dans tout, qu'on peut juger par les moindres choſes, ſi un ouvrage eſt fait par un homme de génie ou non. Je pourrois encore examiner la ſolidité des jugemens que ces meſſieurs ont portés ſur les ouvrages qu'ils ont cités à leur tribunal ; mais cette diſcuſſion ſeroit trop longue.

Il faut ſeulement eſpérer que nous ſaurons dans la ſuite ce qu'ils entendent, lorſqu'en attaquant l'effet monotone général, ils diſent qu'ils le reprocheront toujours *malgré les ſavantes conventions des prétendus connoiſſeurs, parce qu'il eſt certain que ces conventions ſont fondées ſur un faux principe.* Nous apprendrons quels ſont ces *conventions* à l'égard de l'effet, & ſur quel *faux principe* elles ſont éta-

blies. On nous dira peut-être auſſi, où ſont, & s'il y a en effet, *des bureaux de goût* qui ont de la vénération pour ce que l'on appelle *maniere*; ce que c'eſt que ces *ſectes jaunes, griſes, rembrunies*, &c.

Juſqu'ici on nous a annoncé avec emphaſe, comme des choſes merveilleuſes, des principes généraux, communs, & que perſonne n'ignore. On a imaginé des fantômes d'erreurs qui n'exiſtent pas; on a cité des abſurdités qui n'ont jamais été avancées, & que l'on combat avec d'autant plus de facilité, que perſonne ne s'aviſera de les défendre. N'eſt-ce pas là de la vraie charlatanerie?

Je déclare à ces meſſieurs, que ſi c'eſt moi qu'ils ont prétendu attaquer, j'accepte le défi: je les prie ſeulement de me faire bonne guerre, comme je la leur ferai, ſans y mêler des artiſtes que je n'ai point conſultés;

de

de ne point s'amuſer à des généralités vagues ou à des petits traits détournés qu'ils veulent rendre malins, & ſur-tout (ſi cependant ce n'eſt pas trop exiger) de vouloir bien citer juſte, & ne pas me faire dire ce que je n'ai jamais penſé : ils ſont les aggreſſeurs, & j'ai le choix des armes. J'avoue que ce que je demande eſt un peu plus difficile ; peut-être auront-ils quelque peine à trouver du faux dans ce que j'ai écrit, s'ils n'en détournent point le ſens naturel. Alors, que deviendront les fieres réprimandes qu'ils font à cet écrivain, qui pourra prouver ſa miſſion mieux qu'ils ne feront la leur ?

Si dans cette conteſtation ils veulent mettre de la modération, ce ſera le mieux ; s'ils croient néceſſaire de l'aſſaiſonner de quelques railleries piquantes, j'y conſens, mais à condition qu'elles n'auront lieu qu'après m'avoir bien démontré mes erreurs :

alors cela pourra devenir tout-à-fait vertiſſant; auparavant, c'eſt gâter ſa cauſe aux yeux des gens ſenſés, & il eſt bon de les avoir pour ſoi.

On ne croira pas à ces petites rancunes contre les gens de lettres, qu'ils ſuppoſent à l'artiſte écrivain qu'ils pourſuivent, ou bien ce ne ſera donc pas moi : car tout le monde ſait qu'il n'y a point d'artiſte qui leur doive plus de reconnoiſſance, & qui en ait été traité plus favorablement en toute occaſion. Je n'ai pas beſoin d'en citer Aujourd'hui d'autres preuves que les choſes obligeantes que vous même, Monſieur, avez bien voulu dire ſi ſouvent de moi. Elles ont été l'effet de votre amour pour les arts, & de la conſidération que vous accordez à ceux qui les profeſſent.

Je ſuis, Monſieur, &c.

C*****.

On obſervera que cette derniere lettre devoit précéder celle qui par erreur a été placée auparavant.

DES Peintres anciens & de leurs manieres [1].

1760.

Ce petit ouvrage, extrait des anciens Mercures, eſt étranger à l'auteur dont nous donnons ici les opuſcules; mais les notes qu'il y a ajoutées nous ont paru aſſez intéreſſantes pour nous engager à réimprimer le morceau en entier.

CE n'eſt point pour porter jugement, que j'ai dreſſé ce petit traité touchant la prééminence & les manieres des plus fameux peintres de l'antiquité. L'ordre alphabétique eſt tout ce que j'y obſerve, laiſſant juger à qui s'en voudra donner la peine, lequel d'entre tous ceux que je rapporte, a droit d'être eſtimé le meilleur & le plus habile.

[1] Extraordinaire de juillet 1681, p. 151.

Le fameux & renommé peintre Apelles, natif de l'isle de Cô, florissoit environ l'an du monde 3650. Il fut si consommé en l'art de peinture, qu'on tient que lui seul lui a donné plus d'éclat que tous les peintres qui ont paru avant lui. Aussi se vantoit-il d'accompagner tous ses ouvrages d'une grace toute particuliere & inimitable, qui ne se rencontroit point dans ceux de tous les autres, qui y laissoient toujours à desirer une certaine Vénus que les Grecs appelloient *Charis*, c'est-à-dire, Grace, en laquelle il les surpassoit tous. On lui donne la gloire d'avoir trouvé l'invention de faire cacher à la peinture les défauts naturels, & de peindre ce que le pinceau ne sauroit bien exprimer, comme sont les foudres & les tempêtes [1]. *Pinxit Apelles, quæ*

[1] On n'apperçoit pas bien pourquoi le pinceau ne pourroit pas imiter les tempêtes, les foudres, &c. Il est vrai qu'il faut une

pingi non possunt, tonitrua, fulgetra, fulguraque, &c. Plin. *l. 35, c. 10.* Il semble que l'on voyoit dans ses tableaux, ou plutôt que l'on s'imaginoit entendre le bruit des tonnerres, & le choc éclatant des nuées toutes tranchées d'éclairs; & l'on y jugeoit facilement, si l'on étoit bon physionomiste, combien avoit vécu [1] ou

imagination faite, pour se bien représenter ces instans qu'on ne peut peindre que de mémoire; mais il est certain que dans nos siecles, où nous n'osons nous comparer à Apelles, ces choses ne passeroient pas pour merveilleuses par elles-mêmes, & qu'elles n'auroient d'estime qu'autant que l'imitation en seroit portée au plus haut degré de perfection.

[1] Il faudroit, pour que cet éloge eût quelque justesse, que le peintre fît plus que la nature n'a fait, puisqu'on ne peut deviner l'âge des gens sur leur visage que d'une maniere fort incertaine : mais ce qui est bien meilleur, c'est d'y trouver de quoi prophétiser combien de tems il leur reste à vivre. Si ceci est tiré d'un auteur ancien, la confiance qu'on doit à son jugement est petite. Qu'Apelles ait pu faire sentir les habitudes de l'esprit d'une maniere générale par certaines apparences extérieu-

devoit vivre la perſonne qu'il avoit peinte. Ce qui eſt encore plus admirable, c'eſt que l'on y pouvoit même remarquer les affections & les mouvemens de l'eſprit, tant ce grand homme étoit heureux & ſubtil à bien repréſenter tous les linéamens du viſage. C'eſt pourquoi le même Pline ajoute que le grand Alexandre, dont il étoit contemporain, ne voulut point être tiré d'autre main que de la ſienne : *Alexander imperator edixit, ne quis ipſum alius quàm Apelles pingeret.* L'on dit qu'il avoit coutume de mettre au bas de ſes tableaux ce terme, *faciebat*, pour ſignifier qu'il n'y avoit pas mis la derniere main, mais qu'il mit celui-ci, *fecit*, deſſous trois de ſes plus rares portraits, pour donner à entendre qu'il y avoit ſurmonté

res, cela ſe conçoit, & l'on en pourroit trouver des exemples dans nos ſiecles. C'eſt cependant un bel éloge, & qui peut donner quelque idée des rares talens d'Apelles.

l'art, la nature [1], & soi-même.

La premiere de ces trois excellentes pieces, fut un portrait d'Alexandre le Grand, tenant en main le foudre de Jupiter, qu'il fit étant à Ephese ; mais avec tant d'artifice, qu'on disoit, au rapport de Plutarque, que des deux Alexandres, le vif étoit invincible, & le peint inimitable : *Duorum Alexandrorum, alterum Philippi nullis viribus vincibilem, alterum Apellis nullo artificio imitabilem.* C'est pourquoi ce prince, selon Pline, lui en donna vingt talens, qui valent, suivant la supputation de Budée, six vingts mille écus, & le fit mettre pour ornement au temple de Diane. Toutefois Lysippe trouva à redire en ce tableau, en ce qu'à son avis Apelles avoit donné des armes à Alexandre, dont la terreur feroit

[1] Cela ne peut s'entendre que de la nature commune. Lorsqu'elle est dans toute sa beauté, elle ne peut être égalée.

tenir pour fable ce que la vérité devoit publier avec gloire ; d'où vint que pour lui il représenta en fonte ce monarque armé seulement d'un javelot, disant qu'il falloit laisser aux dieux ce qui étoit aux dieux, & aux hommes ce qui appartenoit aux hommes ; trait libre dont Alexandre ne s'offensa point.

La seconde fut (dit-on) le tableau d'une Vénus endormie, mais représentée tellement au naturel, qu'en s'approchant pour la voir, il sembloit qu'on dût craindre de l'éveiller. Aussi ajoute-t-on qu'il avoit mis au pied de ce portrait quatre vers grecs, qui disoient à peu près ainsi :

Admire le docte pinceau
Qui m'a su dépeindre si belle ;
Et reconnois dans ce tableau
L'industrieuse main d'Apelle.
Regarde s'il est rien dans la terre & les cieux,
Parmi les hommes & les dieux,
Qui soit égal aux graces sans pareilles
Qui me font à tes yeux briller ;

Mais en me regardant laiſſe-moi ſommeiller,
Ou je fuirai, ſi tu m'éveilles.

La troiſieme enfin qui l'emporta ſur toutes les autres, fut un portrait de la même Vénus, que cet admirable ouvrier dépeignit ſortant de la mer, & qu'il tira, ou ſur Campaſpé, la plus chérie des maitreſſes d'Alexandre, & la plus belle des femmes de ſon tems, comme aſſure Pline; ou ſelon Athénée, livre 13, à la reſſemblance de la belle Phryné, fameuſe courtiſanne d'Athenes. Cet ouvrage fut eſtimé pour le plus grand chef-d'œuvre de la peinture, & après lequel on ne croyoit pas qu'il fût poſſible de rien faire de beau ni de parfait. Auſſi faiſoit-il l'admiration de tout le monde, & la riche matiere des éloges des poëtes Grecs & Latins de ce tems-là.

Cependant, ce qui releve d'autant plus le mérite de cet ouvrage, & la gloire de ſon auteur, c'eſt qu'il n'étoit ſeulement qu'ébauché, la mort

l'ayant surpris lorsqu'il étoit sur le point de l'achever ; & que tout imparfait qu'il étoit, il ne laissa pas de mettre tous les peintres tellement à bout, qu'il ne s'en trouva aucun assez hardi pour entreprendre de l'achever, ou de suivre seulement le profil & les traits qu'Apelles y avoit commencés : ce qui lui acquit le titre, non-seulement du plus habile de tous les peintres qui l'avoient précédé, mais encore, dit Pline, de ceux qui devoient venir après lui dans tous les siecles suivans : *Omnes priùs genitos futurosque posteà superavit Apelles ; eò usque in picturâ provectus est, ut plura solus propè, quàm cæteri omnes contulerit.*

Il fit encore une infinité d'autres ouvrages si beaux & si accomplis, que le même auteur assure qu'on les achetoit à pleins boisseaux d'or & d'argent, sans les compter. Parmi ces ouvrages on met un riche tableau de

Diane, qu'il lui dédia dans ſon temple d'Epheſe ; un autre de Caſtor & Pollux ; un de Clytus à cheval, armé de toutes pieces, & entrant dans le combat ; un autre, d'un athlete ou lutteur des jeux olympiques, qu'il peignit tout nu, mais avec tant de délicateſſe & d'artifice, qu'on y pouvoit diſtinguer juſqu'aux arteres, aux veines & aux pores même de la peau [1] ; un autre enfin d'Archelaüs, accompagné de la reine ſa femme, & de la princeſſe ſa fille ; & une infinité de ſemblables.

Antiphile, autre peintre célebre & très-ancien, mit pareillement au jour pluſieurs excellens ouvrages, & par-deſſus tous, un enfant dépeint dans

[1] On auroit lieu de ſoupçonner qu'un tableau où l'on trouveroit des détails auſſi frivoles, ſeroit un aſſez mauvais ouvrage, s'il n'étoit d'Apelles, dont le nom eſt conſacré. Il vaut mieux croire que c'eſt un ridicule des auteurs qui ont cru bien exprimer le beau fini par ces exagérations.

l'obſcurité, le corps courbé, & la bouche appliquée ſur un petit feu, qu'il ſembloit exciter peu à peu par ſon ſouffle, enſorte que tout le lieu en paroiſſoit de fois à autre à demi éclairé, comme ſi les ténebres s'y diſſipant tout-à-coup, fuſſent revenues en un moment [1]. Ce peintre étoit natif d'Egypte, & eut pour maître Cteſidémus. Pline dit qu'il ne ſe plaiſoit qu'à peindre des groteſques, & autres figures ridicules & bouffonnes, dont on le fait le premier inventeur, & dans leſquelles il faiſoit merveilles, & beaucoup mieux que dans des ſujets ſérieux; ce qui n'empêche pas qu'il ne ſe ſoit rendu illuſtre dans ſon art, juſques-là que Lucien le met en parallele avec

[1] Deſcription fauſſe. Un tableau ne change point *de fois à autre ;* c'eſt l'imagination du panégyriſte, qui y voit ce qui n'y eſt pas. Ces louanges rendent les auteurs qui les donnent, ſuſpects d'être peu verſés dans les beautés de l'art.

Apelles, en quoi il n'eſt pas ſuivi des autres auteurs.

Androcydès, peintre illuſtre, ſelon Plutarque, ſe rendit recommandable particuliérement dans la repréſentation qu'il fit du grand combat & de la glorieuſe victoire que remporterent les Thébains ſur ceux de Platée, ſous la conduite de Charon, un de leurs plus vaillans capitaines. On faiſoit ſur-tout grand état des poiſſons, qu'il ſavoit mieux repréſenter qu'aucun [1], & auxquels on dit auſſi qu'il appliquoit davantage ſon eſprit, y apportant plus d'induſtrie qu'à toute autre choſe, à cauſe, dit le même Plutarque, qu'il en faiſoit ſa plus délicieuſe & plus ordinaire nourriture.

[1] Après l'éloge d'un tableau d'une bataille, célébrer un peintre pour avoir bien rendu des poiſſons, ce talent, quelque loin qu'il puiſſe être porté, n'a rien de fort extraordinaire; & la raiſon qu'on donne du ſuccès qu'il avoit dans cette petite partie de l'art, eſt futile.

Apollodore, Athénien, se fit connoître dans la 93e olympiade. Pline lui donne la gloire d'avoir le mieux imité la nature dans la représentation des visages : *primus species exprimere instituit*, & d'avoir trouvé l'invention de mêler agréablement les couleurs, & de disposer à propos le clair & l'obscur, que quelques-uns disent être une des plus belles parties de la peinture [1]. Entre ce qu'il a fait de plus beau, on vante Ajax foudroyé par Jupiter, si admirablement bien dépeint, que la peinture avant lui n'avoit point produit de plus excellente piece. *Ut nihil tale ars pingendi habuerit præstantius ante illa tempora. Natal. com. mythol. l. 7.*

Ardicés, natif de Corinthe, qui étoit en vogue en Grece avant la guerre de Perse, fut le premier qui

[1] Il paroît qu'avant cet artiste il y avoit eu des dessinateurs, mais point de peintres proprement dit.

inventa le deſſein, ou la maniere de profiler & de contre-tirer avec le crayon & le ſimple trait, ſans mêlange de couleurs; ce qui n'étoit à la vérité qu'un ouvrage très-imparfait, puiſqu'il falloit mettre au bas le nom de la perſonne repréſentée, pour la donner à connoître. *Ideo & quos pingeret*, dit Pline, *adſcribere inſtitutum.*

Ariſtides, Thébain, s'eſt rendu célebre pour avoir trouvé le ſecret de peindre avec la cire, dont on peut voir la maniere dans le 35e livre de Pline, chap. 11. Cette ſorte de peinture, dont on peignoit ordinairement les navires, étoit ſi ſolide & ſi fortement imprimée, dit cet auteur, que ni l'ardeur du ſoleil, ni l'eau ſalée de la mer, ni l'humidité de l'air & des vents, n'étoient capables ni de l'altérer, ni de l'effacer: *Quæ pictura in navibus nec ſole, nec ſale, ventiſque corrumpitur.* C'étoit un ſecret admirable,

mais qui s'eſt perdu depuis, étant préſentement ignoré des peintres. Quelques-uns veulent que celui d'émailler en approche fort[1]. Quoi qu'il en ſoit, on étoit redevable de cette rare invention à ce fameux peintre, qui ſe rendit encore illuſtre pour avoir ſu exprimer ingénieuſement dans ſes portraits les inclinations & les humeurs des perſonnes qu'il repréſentoit. L'on compte entre ſes plus beaux ouvrages, la repréſentation de la derniere bataille & de la célebre victoire d'Alexandre le Grand contre Darius; un tableau de Bacchus & d'Ariane, qui fut vendu ſix mille ſeſterces; & par-deſſus tous, celui d'une mere mourante, ayant ſon enfant attaché à ſes mamelles, mais re-

[1] Depuis quelque tems M. le comte de Caylus, M. Majaut & M. Bachelier, ont trouvé des manieres de peindre en cire qui ont eu du ſuccès, & dont quelques-unes peuvent avoir du rapport avec celle des Grecs, qui a été perdue.

préſentée

préſentée ſi naïvement, qu'on eût dit qu'elle vouloit empêcher qu'il ne tettât, de peur qu'en ſuçant ſon lait, il ne ſuçât en même tems le ſang qui ſortoit à gros bouillons de la plaie qu'un coup de flêche empoiſonnée lui venoit de faire dans le ſein.

Cimon, Cléonien, qui vivoit dans la 70e olympiade, ſe rendit illuſtre pour avoir trouvé les manieres de peindre au vif les différentes ſituations, ou plutôt les différens regards du viſage, & pour avoir merveilleuſement réuſſi dans l'ordonnance & dans la proportion de toutes les parties extérieures du corps, la jointure des membres, la diſpoſition des veines, &c. comme auſſi dans la repréſentation naturelle des cavités, des plis, des boſſes [1] & de l'étoffe, de la draperie & des vêtemens.

[1] Ce peintre eſt un des plus anciens nommés dans cet écrit; auſſi la deſcription de ſes talens ne donne l'idée que des commencemens de la peinture.

Cleſides, peintre aſſez renommé, vivoit environ l'an du monde 3730. Ce qui fit le plus parler de lui, fut un tableau qu'il fit, & qu'il expoſa en public pour ſe venger de la reine Stratonice ; car il l'y repréſenta au vif, couchée avec un pêcheur dont elle étoit amoureuſe, ajoutant des vers ſcandaleux au pied de cette laſcive peinture.

Enſuite de quoi il eut l'effronterie de l'attacher au lieu le plus apparent du havre d'Epheſe, ayant auparavant fait préparer un vaiſſeau, afin d'éviter l'effet du juſte reſſentiment de cette princeſſe, qu'il croyoit outrager au dernier point par cet affront ; duquel cependant elle ſe moqua, ne voulant pas même qu'on ôtât ce tableau de ſon lieu.

Damon, Athénien, commença d'être en crédit vers l'an 3600. On fait eſtime de deux ſoldats qu'il peignit, armés à la légere, avec tant d'ar-

tifice, que l'un ſembloit courir à la la bataille tout dégoûtant de ſueur, & l'autre en ſortir ſi las, qu'on le voyoit haleter en poſant ſes armes. Toutefois ayant fait un défi en l'iſle de Samos contre Timanthe, à qui repréſenteroit le mieux un Ajax plaidant contre Uliſſe pour les armes d'Achille, il en fut vaincu. De quoi étant fâché, il dit avec une raillerie piquante contre ſon adverſaire, qu'il avoit moins de regret de ſe voir vaincu par l'artifice d'un peintre, que de voir Ajax contraint de céder deux fois l'avantage du combat à deux perſonnes ſi peu dignes de le remporter.

Dioclès, diſciple d'Apelles, eſt celui que l'on fait le premier inventeur du portrait en profil; car on dit qu'ayant entrepris avec deux autres diſciples du même maître, Polygnctus & Scopas, de faire le portrait du roi Antigonus qui avoit perdu un œil

à la guerre, Polygnotus le tira fort bien au vif, mais avec ſon œil crevé, voulant ſuivre en tout l'art de la peinture. Scopas le peignit en l'âge qu'il avoit avant ce malheureux accident, & penſoit avoir fort bien rencontré. Mais Dioclès, plus adroit, prit le milieu de l'art, & le peignit en profil ; de ſorte qu'il n'y avoit que le côté du bon œil qui parût. C'eſt pourquoi il remporta le prix [1], non-ſeulement pour ce qui touche ſon art, mais encore pour ce qui regarde la prudence.

Euphranor, Corinthien, qui vivoit dans la 104e olympiade, fut également habile, & dans la peinture, & dans la ſculpture, ayant glorieuſement travaillé dans l'un & dans l'autre de ces beaux arts, & mis au jour

[1] Ce n'eſt point une invention, mais ſeulement une idée heureuſe dans le cas dont il eſt queſtion. Ce qui empêche de traiter les portraits de profil, c'eſt qu'ils ſont plus agréables vus de face.

des ouvrages fort excellens ; & entr'autres, dans le premier, douze dieux admirablement bien repréſentés, & la fameuſe bataille de Mantinée entre ceux d'Athenes & les Lacédémoniens. Pline dit qu'il a excellé, ſur-tout, dans la ſymmétrie [1], ſur laquelle il compoſa de ſavans traités, auſſi bien que ſur la préparation, l'alliement & la compoſition des couleurs.

Hygion, ou Hygienon, natif d'Athenes, ſelon Pline, ou de Crotone, comme le veut *Adæus, in libro de ſtatuariis*, fut le premier qui remarqua & fit connoître dans les peintures la diſtinction du ſexe entre l'homme &

[1] Il eſt difficile de comprendre ce que veut dire ici ſymmétrie : il n'y en a point dans la peinture. Il paroît qu'on doit entendre, par cette expreſſion, la juſteſſe des proportions, & le rapport de formes & de grandeur qui eſt entre les membres ſemblables du corps humain.

la femme [1] : *Hygianon qui primus marem fœminamque discreverit.* Plin. *l. 35, c. 8*; les figures ayant été juſqu'à ſon tems dépeintes ſi imparfaites pour la plupart, qu'à peine pouvoit-on dire de quel ſexe elles étoient. Il floriſſoit dans la 70e olympiade.

Martia, dame Romaine, miſe au nombre des illuſtres pour le pinceau, floriſſoit vers l'an 3920. Elle fut fille de Marc Varron. On lui donne cette louange d'avoir religieuſement conſervé le précieux tréſor de ſa virginité, qu'elle garda toute ſa vie; mais ſi pure & ſi entiere, que ſachant parfaitement l'art de peindre en portrait, elle ne voulut jamais s'en ſervir pour peindre aucun homme, parce que la coutume étoit de ſon tems de ne

[1] Ce peintre vivoit cent ans avant Apelles. Il paroît bien que c'étoit l'enfance de l'art.

point repréſenter les corps humains autrement que nus : pernicieuſe coutume, & qu'un poëte, tout païen & tout libertin qu'il étoit, n'a pu s'empêcher de décrier par ces vers:

Quæ manus obſcœnas depinxit prima tabellas,
Et poſuit caſtâ turpia viſa domo :
Illa puellarum ingenuos corrupit ocellos,
Nequitiæque ſuæ noluit eſſe rudes.

Nicias, natif d'Athenes, & fils de Nicomede, floriſſoit dans la 112e olympiade. Il ſe rendit célebre particuliérement dans la repréſentation naturelle des femmes, dans la judicieuſe diſpoſition des ombres & des lumieres, & dans la maniere ſubtile de faire ſortir de la toile les portraits qu'il y repréſentoit. Æliam de Varia, hiſtorien, dit de lui qu'il s'appliquoit ſi fortement à ſon travail, qu'il en perdoit ſouvent le boire & le manger. Les ouvrages où l'on tient qu'il a le mieux réuſſi, furent les portraits de

Bacchus, d'Io, d'Andromede, de Calypso, & la représentation des enfers, qu'il dépeignit dans le portique d'Athenes, suivant la description qui en avoit été faite par Homere. On dit qu'il excella encore dans la maniere de représenter les animaux, & surtout les chiens, & qu'il avoit coutume de chanter en travaillant; ce qui rempliſſoit ſes ouvrages d'une merveilleuſe gaieté [1], qu'on ne remarquoit point dans ceux des autres, & qui donnoit une ſinguliere ſatisfaction à la vue. La raiſon en peut être de ce que les effets retiennent néceſſairement je ne ſais quoi de la nature de leurs cauſes; enſorte que ce qui eſt conçu & produit enſuite avec plaiſir, en garde toujours quelque impreſſion, qui ſe répand même

[1] Cette réflexion eſt ſinguliere, & le conſeil qui ſuit ne l'eſt pas moins. Il ſeroit difficile de l'obſerver, en peignant une tête d'expreſſion pathétique.

au

au dehors. De-là vient auſſi que ſaint Auguſtin conſeilloit, pour bien réuſſir dans ſon travail, de le faire gaiement, & de marier, autant qu'il ſe peut, le ſon de la voix avec l'exercice des mains. *Inter laborandum cantandum.*

Pamphile, Macédonien, commença de florir dans la 105e olympiade. Il étoit ſi jaloux de ſon ſavoir, qu'il ne vouloit recevoir aucun diſciple pour lui apprendre ſon art, qu'il ne lui donnât annuellement un talent de ſalaire, & ne s'engageât ſous ſa diſcipline pour dix ans; & ce ne fut qu'à ce prix & à cette condition qu'il reçut en ſon école Apelles & Melanthus. Pline le fait univerſel dans toutes ſortes de ſciences, & particuliérement dans l'arithmétique & la géométrie, & rapporte de lui qu'il tenoit pour maxime, que celui qui veut être bon peintre, ne doit rien ignorer; & que, quoique la géomé-

trie lui ſoit ſur-tout néceſſaire pour bien entendre la perſpective, il ſe doit encore munir de pluſieurs autres ſciences, afin d'obſerver parfaitement dans la pratique de ſon art, les raiſons & les proportions, avec le naturel de chaque choſe, pour la repréſenter telle qu'elle eſt en effet. *Omnibus litteris eruditus, præcipuè arithmeticè & geometricè, ſine quibus negabat artem perfici poſſe, &c.* Plin. *l. 33, c. 10.* Ce fut par ſon conſeil, & en partie de ſon autorité, qu'à Sycione, & enſuite dans toute la Grece, les enfans des nobles s'adonnerent à la peinture, dont on leur faiſoit faire l'apprentiſſage; & ce fut auſſi par ſon crédit que cet art fut mis au nombre des arts libéraux, avec défenſes à ceux qui n'étoient pas de condition libre, de l'exercer; enſorte qu'il n'y avoit proprement que les perſonnes nobles qui s'y adonnaſſent. C'eſt ce qu'aſſure *Alexander ab Alexandro*,

dans ſes jours géniaux. Suidas ajoute, qu'il enrichit le public d'un très-beau traité de la maniere de bien peindre, & qu'il compoſa les éloges & l'hiſtoire de ceux qui avoient le plus excellé dans ce bel art.

Panéus, frere de Phydias, & natif de Corinthe, étoit en vogue dans la 83e olympiade. Les auteurs rapportent que ce fut de ſon tems qu'on établit dans cette ville & à Delphes, des combats & des prix pour la peinture, & qu'il entra le premier en lice avec Timagoras de Chalcide, par lequel cependant il fut vaincu dans les jeux Pythiens : ce qui n'empêcha pas qu'il ne fût eſtimé un des plus habiles de ſa profeſſion, & que l'on ne fît un grand cas de ſes ouvrages, & entr'autres d'une repréſentation qu'il fit dans un des portiques d'Athenes, du combat de ceux de cette république avec les Perſes à la célebre journée de Marathon, piece qui ſeule

étoit capable de publier par-tout sa renommée, quand il n'en auroit point produit d'autre; tous les personnes s'y trouvant si naturellement représentés, qu'on eût dit, à les voir, que c'étoient autant de personnes vivantes, & que le combat étoit plutôt réel qu'en peinture; & l'on y pouvoit facilement reconnoître & distinguer la meilleure partie de ceux qui avoient eu le plus de part à la gloire de cette sanglante journée. Il peignit encore avec un artifice admirable tout le dedans & le dehors du superbe temple d'Apollon à Delphes, sans vouloir recevoir aucune récompense de son travail & de ses peines. Ce qui obligea les amphyctions de le combler de gloire & d'honneur, & d'ordonner par une déclaration irrévocable, que la république seroit obligée, en quelque lieu qu'il allât, & quelque tems qu'il vécut, de lui fournir abondamment tout ce qui lui seroit nécessaire

pour sa vie & son entretien. On dit que ce fut le premier qui ouvrit la bouche à ses figures [1], & qui perfectionna les traits du visage, qu'on n'avoit encore que grossiérement ébauchés.

Parrhasius, natif d'Ephese, & fils d'Evenor, commença de se distinguer dans la peinture vers l'an 3630. On lui attribue d'avoir le mieux observé les proportions des figures, donné de la grace aux cheveux, & embelli le visage de traits déliés. Si nous en croyons Quintilien, toutes les pieces qu'il mit au jour étoient si délicatement travaillées, qu'elles servirent de patron & de modele à la pulpart de celles que les autres peintres en-

[1] Est-ce du fameux Phidias que Panéus étoit frere, & si la sculpture étoit déja au point que ce fameux sculpteur ait été digne de sa réputation, comment se peut-il que l'art de la Peinture fût si peu avancé, qu'on ait pu regarder comme quelque chose, un progrès si éloigné du vrai mérite de l'art ?

treprirent; enſorte que pendant un fort long tems ils ne peignirent preſque point de figures, particuliérement des dieux & des héros, que ſur les idées que ce ſavant ouvrier leur en avoit laiſſées. *Deorum atque heroum effigies, quales ab eo ſunt traditæ, cæteri, tanquam neceſſe ſit, ſequuntur* Quintil. *l.* 12, *c.* 10. On le taxe d'avoir été fort cruel; car on dit que Philippe de Macédoine ayant mis en vente, comme eſclaves, les Olynthiens, dont il avoit ruiné la ville, ce peintre en acheta un fort vieux, & le mena à Athenes, où l'ayant attaché contre une muraille, il lui fendit l'eſtomac, & lui rendit le foie tel que les poëtes ont feint que l'oiſeau de Jupiter avoit rendu celui de Prométhée enchaîné ſur le mont Caucaſe; & ſoudain l'ayant tiré au vif en cette poſture, il en dédia le tableau au temple de Minerve, comme une piece rare & très-précieuſe. Ce qui

pensa pourtant lui coûter la vie ; car quand on sut sa perfidie, il fut cité devant les juges de l'Aréopage, où l'éloquence de son avocat eut bien de la peine à fléchir ce sage sénat en sa faveur, & à le garantir du supplice que son crime méritoit. On accuse Michel-Ange d'avoir imité cette cruauté sur un jeune payſan, afin de peindre plus naïvement un crucifix mourant. Parrhasius n'étoit pas moins superbe & glorieux que cruel [1] ; car on le voyoit souvent paroître dans les fêtes publiques, vêtu d'un manteau de pourpre, & portant avec une posture extrêmement fastueuse, la couronne d'or sur la tête. Cependant il ne laissoit pas d'affecter de passer pour un homme rempli de sagesse & de vertu, comme le témoignent quelques vers grecs qu'on

[1] Cette histoire de Michel-Ange n'est qu'une fable. Il en pourroit être de même du fait attribué ici à Parrhasius.

dit qu'il avoit coutume de mettre au-deſſous de ſes plus beaux ouvrages, qui ſe liſent dans Athénée, & qu'on peut voir traduits en latin par Caſaubon.

Pauſias, ou Pauſanias, Sicyonien, diſciple de Pamphile de Macédoine, ſe rendit célebre par pluſieurs ouvrages qu'il donna au public; entr'autres par le tableau de Glycera, fameuſe bouquetiere d'Athenes, de laquelle ce peintre étoit paſſionnément amoureux, & qu'il repréſenta ſi artiſtement ornée de guirlandes & de chapeaux de fleurs, que l'art ſembloit avoir ſurpaſſé la nature de beaucoup dans cette piece. Elle fut ſi eſtimée, que Lucullus l'acheta une ſomme immenſe; & l'ayant apportée à Rome, il l'y fit placer au lieu le plus éminent de ſon palais. On dit que ce peintre fut le premier qui réuſſit à bien peindre les plafons, les planchers & les lambris des chambres.

Hic pictor primus laquearia, & cameras pingere instituit. Plin, *loc. cit.*

Polygnotus, fils d'Aglaophon, aussi fameux peintre qu'habile sculpteur, florissoit, dit Quintilien, *lib.* 2, *de instit. oratoris*, avant la 98e olympiade. Ce fut lui qui s'avisa de peindre les femmes avec des habits transparens & des mitres, qui étoient de certains ornemens de tête qui leur donnoient une grace merveilleuse. *Primus mulieres lucidâ veste pinxit, & capita earum mitris versicoloribus operuit.* Plin. *l.* 35, *c.* 9. Elian dit que le plus riche de ses ouvrages, & qui lui acquit le plus d'honneur, fut le tableau qu'il fit d'Ocnus, filant & cordant des liens de joncs que mangeoit un âne à mesure qu'il les tordoit. C'étoit une énigme, par laquelle il vouloit marquer l'inutilité du travail d'un homme qui se peine beaucoup pour gagner du bien, tandis que sa femme dissipe tout par son

luxe, ainſi que faiſoit la femme de ce trop bon & trop complaiſant mari. Il fit en outre, dit Plutarque dans la vie de Simonides, des ouvrages ſi excellens, que les Amphyctions, qui étoient le premier ſénat de la Grece, lui établirent des retraites hoſpitalieres dans toutes les villes de leur domaine.

Protogenès, natif de Caune, ville de Carie, peintre des plus renommés de l'antiquité, étoit contemporain d'Apelles. Elian, *l. 12, hiſtor. c. 4*, & Plutarque dans la vie de Démétrius, diſent qu'il fut ſept années [1] à faire le portrait de Jalyſe, fondateur d'une ville du même nom, ſituée dans l'iſle de Rhodes. Pendant tout ce

[1] Il eſt impoſſible de concevoir qu'on ait pu employer ſept années à peindre une figure, ſi ce n'eſt qu'on ait rendu juſqu'aux pores de la peau, ainſi qu'il eſt dit ci-devant d'Appelles: on ne peut s'en former d'autre idée que celle d'un tableau très-froid, & fini d'une maniere très-meſquine.

tems, pour s'empêcher d'avoir les ſens hébêtés en le faiſant, il garda une ſi merveilleuſe abſtinence, qu'il ne mangeoit que des lupins, qui eſt une eſpece de légumes, & ne buvoit que de l'eau. Il donna à ce tableau quatre charges de couleurs, afin que quand le tems en auroit conſumé une, l'autre ſe trouvât toute fraîche & entiere deſſous. Bref, il y employa tant d'induſtrie, que bien qu'il ne fût pas encore achevé, Apelles l'ayant vu, ne peut ſe défendre de l'admirer, & de reconnoître publiquement, malgré ſa vanité, & l'eſtime qu'il avoit de ſoi-même par-deſſus tout autre peintre, que Protogenes l'égaloit en pluſieurs points, & particuliérement en ce dernier chef-d'œuvre de ſa main; mais que cependant lui-même le ſurpaſſoit en deux choſes; la premiere, en ce que ſes peintures avoient je ne ſais quelle grace que celles de Protogenes n'avoient

pas ; & la seconde, en ce qu'il savoit interrompre facilement son travail ; ce que cet autre ne faisoit qu'avec peine [1]. Ce tableau étoit en si grande estime, que Démétrius ayant assiégé Rhodes, & trouvé dans une maison publique d'un des fauxbourgs de la ville, cette admirable piece, que les Rhodiens, par je ne sais quelle négligence, avoient oublié de renfermer dans l'enceinte de leurs murailles ; ceux-ci apprenant avec beaucoup de regret, qu'elle étoit tombée entre les mains de ce conquérant, lui députerent aussi-tôt quelques-uns des plus considérables d'entr'eux, pour le supplier d'avoir quelque considération pour un si digne ouvrage, & de ne le point condamner au feu, comme il faisoit tout le reste des dépouilles qu'il prenoit sur eux.

[1] Ce n'est point le sens du mot d'Apelles. Il signifie que Protogenes s'obstinant à un fini extrême, ne savoit point dire, c'est assez.

A quoi ce ſage prince répondit : *Se citiùs patris imagines, quàm eam picturam aboliturum*, Plutar. *in Demetr.*

Qu'il n'étoit pas aſſez barbare
Pour ſouffrir qu'une image & ſi riche & ſi rare,
Servît aux flammes d'aliment ;
Et que dans ſon eſtime il la tenoit ſi chere,
Qu'il ſouffriroit plutôt qu'on fît ce traitement
A toutes celles de ſon pere.

Pline dit que par ſucceſſion de tems ce tableau fut porté à Rome, & mis au temple de la Paix. On ſait la rencontre que ce peintre eut à Rhodes avec Apelles ſur ces deux lignes [1] qu'ils tirerent en l'abſence l'un de l'autre ſur une même toile, & ſur la délicateſſe deſquelles tous deux alternativement ſe confeſſerent vaincus. Le même Pline la décrit aſſez au

[1] Cette hiſtoire n'eſt intelligible qu'en ſuppoſant que ces traits repréſentaſſent quelque choſe, comme ſeroit une tête de profil. Alors on peut reconnoître à la certitude des formes la ſcience du deſſein.

long dans le 35e livre de ſon hiſtoire, c. 9. Suidas dit qu'il mit au jour deux excellens livres touchant la peinture & les figures.

Théon, natif de l'iſle de Samos, peintre des plus renommés, étoit en vogue du tems de Philippe de Macédoine. Elian rapporte, qu'ayant dépeint un gendarme à cheval qui ſortoit à l'impourvu de la ville, & qui s'alloit jetter tout furieux ſur l'ennemi, il ne voulut point l'expoſer à la vue du monde, qu'il n'eût fait auparavant ſonner par une trompette, d'un ton éclatant, le boute-ſelle [1]. Puis quand il vit que les eſprits des aſſiſtans étoient émus de ce ſon guerrier, pour lors il leur montra tout à coup ſon gendarme, afin qu'ils remarquaſſent plus efficacement combien il étoit habile en ſon art.

[1] Voilà bien de la charlatannerie: ſi le tableau étoit bon, il n'avoit pas beſoin de ce ſecours.

Timante, peintre illuſtre, floriſſoit vers l'an du monde 3600. Quintilien, l. 11, c. 13, & Pline, l. 35, lui donnent la louange d'avoir fait connoître & imaginer dans ſes peintures beaucoup plus de choſes qu'il n'en repréſentoit en effet. *In omnibus ejus operibus*, dit cet dernier, *intelligitur plus ſemper quàm pingitur.* Témoin le Cyclope dormant, qu'il repréſenta ſur une piece de cuivre de la largeur de l'ongle [1], étendu de ſon long, & entouré de ſatyres, qui lui meſuroient le pouce avec une gaule, afin de ſavoir les dimenſions de ſa ſtature giganteſque. Témoin encore cette piece ſi célebre dans les hiſtoires du ſacrifice d'Iphigénie, & qu'il entreprit par un défi contre Colothen, qu'il ſurmonta, tant par la délicateſſe de ſes traits, que par l'induſtrie

[1] C'eſt un trait de jugement; mais un tableau grand comme l'ongle, difficilement mérite de paſſer à la poſtérité.

de ſon art ; car on dit qu'après y avoir repréſenté de la maniere du monde la plus touchante, tous les illuſtres parens de cette infortunée princeſſe dans une déſolation extrême à la vue du triſte appareil du ſacrifice & de la mort de cette innocente victime, quand il vint à dépeindre Agamemnon ſon pere, il lui couvrit le viſage d'une partie de ſon manteau, pour inſinuer par cet ingénieux artifice dans l'eſprit des ſpectateurs une idée de la douleur & du déſeſpoir de ce pere affligé, beaucoup plus grande & plus perſuaſive que s'il la leur avoit tracée avec le pinceau. *Et videntibus*, dit Valere Maxime, l. 8, c. 11, *cogitandum relinqueret ſummum illum luctum, quem penicillo non poſſet imitari.*

Timomachus, Byzantin, floriſſoit du tems de Céſar le dictateur, auquel on dit qu'il fit deux excellens tableaux, l'un d'Ajax, & l'autre de Médée,

Médée, que Céſar acheta vingt talens, & les dédia dans le temple de Venus. Pline, *liv.* 35, *c.* 11. D'autres ajoutent que le dernier étoit ſi admirablement bien travaillé, que Médée, toute en fureur qu'elle y paroiſſoit contre ſon propre ſang, tenant le poignard d'une main, & empoignant de l'autre les deux enfans qu'elle avoit eus de Jaſon, pouſſée d'un côté de rage & de haine contre l'ingratitude de leur pere, & émue de l'autre de compaſſion & tendreſſe pour les miſérables reſtes de ſon infidele amant, paroiſſoit avoir la derniere horreur de leur plonger le fer dans le ſein, & ne le faire qu'à regret, & comme y étant forcée par une furieuſe paſſion dont elle ne pouvoit plus être la maitreſſe; de maniere que dans ce trouble affreux où l'on la voyoit réduite, on eût dit que ſon viſage étoit doux & cruel, & ſes yeux pitoyables & furieux tout en-

ſemble. D'où vient qu'on veut que ces vers furent depuis écrits au pied de ce tableau :

Quod natos feritura ferox Medæa moratur ;
Præſtitit hoc magni dextera Timomachi.
Tardat amor facinus ; ſtrictum dolor incitat enſem :
Vult, non vult natos perdere & ipſa ſuos.

Zeuxis, natif d'Héraclée, peintre des plus fameux de l'antiquité, vivoit dans la 95e olympiade. On dit de lui que s'il ne cédoit guere à Apelles ni à Protogenes pour l'excellence de ſon art, il les ſurpaſſoit l'un & l'autre en vanité ; car les auteurs rapportent qu'ayant amaſſé beaucoup de richeſſes par ſon travail, il étoit aſſez vain pour en faire parade, & pour paroître aux jeux olympiques revêtu d'un manteau de pourpre, où ſon nom étoit broché en lettres d'or. D'abord il vendit ſes tableaux un prix exceſſif ; mais quand il ſe vit fort opulent, il commença à en faire des pré-

ſens, diſant qu'on ne les pouvoit aſſez payer. *Nullo ſatis digno pretio permutari poſſe dicebat.* Plin. Les Agrigentins en eurent Alcmene, Archelaüs, un dieu Pan, & quelques autres; un athlete ſortant du combat, qui étoit peint avec tant de naïveté, qu'on eût dit qu'il ſuoit véritablement. Auſſi en fit-il tant d'éclat, qu'il oſa bien mettre au-deſſous un vers grec, portant qu'il ſeroit plus facile aux peintres de l'envier, que de l'imiter. *Culpaberis faciliùs hoc, quàm imitaberis.* Ce ne fut pas cependant le plus accompli de tous ſes ouvrages; car on dit que ſon chef-d'œuvre fut le portrait d'une Hélene, dont l'orateur Romain a pris plaiſir de décrire l'excellence ſous les plus riches termes de ſa rhétorique, dans le commencement de ſon ſecond livre, *de inventione.* On dit qu'il tira cette rare piece, qui fut eſtimée le miracle de la peinture, ſur cinq des plus belles filles

de la ville de Crotone, qu'il choisit sur un plus grand nombre que ces peuples lui avoient présentées à ce dessein, prenant de chacune ce qu'il y trouva de plus charmant, pour le donner à son Hélene, qu'il trouva ensuite si belle & si accomplie, qu'il mit au-dessous ce distique :

Haud turpe est Teucros, fulgentesque ære Pelasgos,
Conjuge pro tali diuturnos ferre labores.

Ce peintre eut la gloire de surmonter par l'industrie de son art le fameux Parrhasius, qu'il sut adroitement tromper (1), tout habile maître qu'il étoit, par la représentation d'un rideau, lorsque celui-ci ne sut tromper que des oiseaux par la peinture de ses raisins. Tout le monde en sait l'histoire. Au reste, on dit que

[1] On répete par-tout ce trait historique comme une merveille : cependant il est maintenant connu de tout le monde combien il est facile de faire illusion dans de pareilles bagatelles.

ce peintre mourut à force de rire, conſidérant avec trop d'attention le portrait d'une vieille, qu'il avoit repréſentée d'une poſture ſi groteſque, qu'elle étoit capable d'exciter les ris aux plus ſérieux. Enfin, s'il en faut croire le poëte Plaute, ce peintre fut eſtimé auſſi bien qu'Apelles, le plus excellent & le plus habile de tous ceux de ſa profeſſion:

. . . . . ô Apella, ô Zeuxis pictor,
Cur numero eſtis mortui, hinc exemplum ut pingeretis ?
Nam alios pictores nihil moror hujuſmodi tractare exempla.

Voilà ce que le loiſir & le peu d'auteurs que j'ai lus, m'ont permis d'écrire ſur les manieres particulieres de quelques-uns des plus fameux peintres de l'antiquité. Comme la queſtion propoſée ne parle que d'eux, je ne me ſuis point mis en peine de conſulter les livres ſur les manieres de

ceux qui ont paru en Italie depuis que l'art de la peinture a quitté la Grece pour s'y venir établir. Le célebre Jean Cibamus eſt celui qu'on dit avoir commencé à le remettre dans ſon premier luſtre en cette plus noble partie de l'Europe vers l'an de ſalut 1240; les Italiens, avant lui, ne s'étant ſervi que des peintres Grecs pendant un fort grand nombre d'années. De l'école de ce Jean Cibamus, ainſi que d'une féconde pépiniere, ſont ſortis les plus habiles peintres qui aient paru dans le monde depuis la deſcente des barbares en Italie. On compte entr'eux le fameux & renommé Michel-Ange Florentin, que pluſieurs font non-ſeulement aller de pair avec Apelles, mais même le ſurpaſſer en pluſieurs choſes. La piece par laquelle on veut qu'il ſe ſoit rendu le plus recommandable, c'eſt ſon jugement dernier; comme Raphaël d'Urbin, par ſon banquet des dieux;

André de la Montagne, par ſon triomphe, &c. On fait encore beaucoup de mention d'Antoine le Couroyeur, dit le Titien ; de Sebaſtien de Veniſe, de Jules Romain, d'Antoine le Couturier, de Bandinel Florentin, d'André Mantinée, & de quantité de ſemblables, qu'on peut voir dans *Voſſius, lib. 4, de artibus popularibus, cap. 5, de graphice, ſive de arte pingendi.*

Entre les manieres particulieres où l'on tient que ces peintres modernes ont le plus excellé, on fait état particuliérement de l'invention & hardieſſe du Parméſan, des nuits du Baſſan, du profil de Michel-Ange, & du coloris de Raphaël ; parce que ce ſont, dit-on, comme les quatre élémens, & les plus belles & plus nobles idées d'un peintre parfait. D'autres particulariſant davantage, diſent que le Titien a été grand coloriſte, que Raphael d'Urbin a excellé dans le deſſin, les Carraches dans

l'expreſſion, Michel Carravage dans la copie après le naturel, Léonard de Vincy dans l'anatomie, Rubens dans l'hiſtoire & dans le luſtre, la Hire dans les proportions, & ainſi du reſte.

GERMAIN, de Caen.

REMARQUES GÉNÉRALES.

Le diſcours précédent, curieux en ce qu'il donne ce qu'on recueille des hiſtoriens ſur les anciens peintres Grecs, eſt cependant défectueux par l'ordre alphabétique que l'auteur y a donné: on ne peut par ce moyen ſuivre les gradations par leſquelles l'art a pu parvenir à la perfection. Les adorateurs de l'antiquité y trouveront ſans doute l'idée des plus grandes beautés de la peinture. Cependant, ſi l'on veut peſer la valeur des éloges, la plupart tombent ſur des choſes de ſi peu d'importance, & ſouvent ſi ridicules, qu'il paroîtra évident que ces écrivains n'avoient point, ou très-peu de connoiſſances dans les arts dont ils ont parlé. Ne ſeroit-il pas pardonnable d'oſer croire qu'il nous ont tranſmis ſans choix les fables

fables que leur débitoient les Grecs, grands admirateurs de tout ce qui étoit dans leur pays. Il semble qu'on lise l'histoire de Cimabué, du Ghiotto, & de ces autres mauvais peintres, qui n'ont fait qu'ouvrir la voie, & que le vrai mérite de leurs successeurs a fait oublier, si ce n'est aux citoyens des villes où ils sont nés, qui ont un intérêt de gloire à les vanter.

Cimon fait la découverte de ce qui saute aux yeux, & sans quoi il n'y a ni peinture ni dessein. Il arrive à représenter les cavités & les bosses des plis des draperies. Hygion parvient à mettre quelque différence entre les deux sexes. Panéus, frere du célebre Phidias, ose hasarder d'ouvrir la bouche à quelques-unes de ses figures. Le fameux Timanthe doit une partie de sa célébrité à un tableau grand comme l'ongle. Plusieurs années après, Apollodore invente le mêlange des couleurs pour peindre la chair & le clair obscur. Qu'étoit donc la peinture auparavant ? Il est vrai que ce sont les peintres les plus anciens, & que l'art pouvoit être encore dans son enfance Mais les fameux Zeuxis & Parrhasius, dont les morceaux les plus célebres sont des raisins & un rideau; le grand Apelles même qui peint

les visages des personnes de maniere à faire deviner non-seulement leur âge, mais même combien ils vivront; qui se donne la peine de rendre jusqu'aux pores de la peau; un Protogenes qui met sept ans à faire un portrait. Que conclure? sinon, ou qu'on entend mal les auteurs, ou que ce sont de mauvais juges. Leurs éloges ridicules ne donnent aucune lumiere sur les talens de ces peintres célebres, & n'opposent rien de solide au doute qu'on pourroit former de la véritable valeur de ces maîtres, relativement au degré où l'art a été porté dans les derniers siecles.

Ce qui donne le plus de force aux conjectures favorables, pour justifier le respect que nous portons à ces noms illustres: c'est la véritable beauté des sculptures antiques qui nous sont restées. Mais il est à remarquer qu'on n'en attribue aucune avec certitude, à ces noms consacrés avec tant de vénération dans l'antiquité, les Phidias, les Praxiteles, &c. On en infere ordinairement que leurs ouvrages étoient encore supérieurs à ceux que nous possédons, mais on en pourroit conclure toute autre chose, c'est-à-dire, que les Grecs avoient consacré les noms des premiers

inventeurs des arts qui étoient arrivés à quelque degré de beauté, quoique inférieurs à ceux qui les ont enſuite perfectionnés. L'art devenu plus commun, ſon mérite, quoique peut-être plus grand, a dû moins étonner. On pourroit ne pas trouver ce doute ſans fondement, ſi l'on vouloit faire attention aux honneurs divins accordés aux inventeurs des choſes les plus ordinaires & les plus néceſſaires à la vie, comme le labourage, l'art de préparer le bled, & autres.

Panéus, le frere de Phidias, c'eſt-à-dire, du plus grand ſculpteur qui ait jamais exiſté, pluſieurs années avant qu'Apollodore eût inventé le mêlange des teintes & le clair-obſcur, eſt vanté pour avoir le premier oſé ouvrir la bouche de ſes figures. La peinture faiſoit des progrès bien lents, en comparaiſon de la ſculpture, ou Phidias n'étoit pas auſſi grand artiſte qu'on le ſuppoſe. On ſe refuſe à accorder ſa croyance aux noms de Phidias & de Praxiteles, inſcrits ſur les piédeſtaux des deux grouppes qui ſont à *Monte Carallo*, parce qu'on ne trouve pas ces ouvrages dignes de l'opinion qu'on a de ces ſculpteurs. Cependant il eſt difficile qu'il n'y ait eu au-

cun fondement à cette assertion. Sans cela, on eût pu mieux choisir pour placer ces noms illustres. Concluons que le doute subsiste avec fondement & que l'autorité des auteurs qui nous sont parvenus, est de peu de valeur, vu les petitesses qu'ils nous vantent avec emphase.

LETTRE à M. DE BASTIDE [1].

1761.

MONSIEUR, dans le projet que vous avez formé pour enrichir votre livre d'un agréable mêlange de toues sortes de sujets, vous avez peut-être oublié un genre d'autant plus important qu'il est extrêmement à la mode. Négligerez-vous d'y joindre des morceaux sur les arts, tandis que vous voyez qu'il n'est presque point de journal, quelque chétif qu'il

[1] L'ironie qui fait le fonds de cette petite piece, apparemment a le défaut de n'être pas assez sensible. L'auteur d'un ouvrage périodique, qui en rendit compte dans le tems, dit qu'il ne savoit pas si l'on avoit voulu plaisanter, ou si cela étoit sérieux; cependant, si l'on y fait attention, on verra que c'est un exposé des raisons colorées qu'alleguent plusieurs personnes pour justifier la préférence qu'elles donnent aux tableaux Flamands, & leur peu de goût pour les chefs-d'œuvres de l'Italie.

ſoit, qui ne s'en décore. Si notre ſiecle n'eſt pas plus fertile en grands artiſtes, que celui qui l'a précédé, il a du moins la gloire de le ſurpaſſer par l'abondance des juges, & nous ne courons plus que le riſque de manquer d'ouvrages qui puiſſent exercer la critique.

Il le faut avouer, à peine le travail aſſidu des artiſtes les plus laborieux peut-il fournir à la quantité d'écrivains qui ſont à l'affut de ce qu'ils mettent au jour. Je ne vous propoſe pas cependant de prévenir l'exécution, ni de deviner & juger proviſionnellement, comme font quelques-uns ; en cela ſemblables à ces mouches avides, qui ſe hâtent de tirer le ſuc des fleurs avant qu'elles ſoient en maturité, pour n'en compoſer qu'un miel acide & mal-faiſant : mais on peut ſaiſir promptement les occaſions, en amuſer le public & diriger ſon jugement avant qu'il ait eu le tems de prononcer.

Peut-être êtes-vous arrêté par la difficulté de trouver quelqu'un qui puiſſe raiſonner ſur ces matieres avec certitude : vous avez cependant pluſieurs exemples qui prouvent qu'on peut ſuppléer à ce défaut par la hardieſſe. Si l'on en croit quelques auteurs, un peu de connoiſſance de l'hiſtoire, une légere intelligence des poëtes, quelque eſprit & beaucoup d'emphaſe, ſuffiſent pour en parler d'un ton déciſif : ſi l'on s'en rapporte à certains artiſtes, ce ſont myſteres impénétrables au vulgaire ; eux ſeuls ont droit d'en ſonder la profondeur. Ce ſentiment eſt outré & ridicule ; je ne puis même approuver Quintilien lorſqu'il dit : *Heureux les artiſtes, s'ils n'étoient jugés que par leurs pareils* ! Cependant j'exige une connoiſſance un peu particuliere de l'art, avant que de s'ériger en juge.

Je ne veux donc m'offrir à vous qu'en vous faiſant connoître à quels

titres je puis me flatter d'être préciſément l'homme dont vous avez beſoin. Je ſuis d'autant mieux fondé à me donner pour connoiſſeur, que j'ai acheté plus cher cette connoiſſance. J'ai un cabinet conſidérable; je l'ai commencé, comme il eſt aſſez ordinaire, par acquérir tout ce qu'on me préſentoit ſous un nom célebre; de-là un mêlange vicieux qui a demandé une grande réforme; mais enfin à force d'étaler les curioſités de mon cabinet, je ſuis parvenu à en diſcerner moi-même les bons choix. Ma pénétration va juſqu'à avoir des marques infaillibles pour reconnoître ſi un tableau eſt véritablement d'un maître. Je me ſuis fait des principes, & ma propre expérience m'a convaincu que les ouvrages les plus chers ſont toujours les meilleurs, & qu'ils gardent entr'eux la proportion qui ſe trouve entre leur prix. J'ajouterai que le nom du maître eſt de la plus grande im-

portance, & que la principale étude du connoiſſeur eſt de diſtinguer les manieres, afin qu'on ne puiſſe lui en impoſer. Quelque beau que puiſſe paroître un tableau, ſi l'on n'en connoît pas l'auteur avec certitude, il ſe faut garder de l'acquérir. C'eſt pourquoi je ne me ſuis point livré aux conſeils des artiſtes. Peu accoutumés à donner l'attention néceſſaire à ces délicateſſes de main qui différencient les maîtres, ils ſemblent ne poſer pour regle du beau que l'imitation de la nature; & dès qu'ils trouvent cette ſorte de perfection, ils ne s'informent de rien au-delà; mais un fin connoiſſeur ne met ce mérite qu'au ſecond rang. L'eſſentiel eſt de ſavoir ſi l'ouvrage eſt en effet d'un homme du premier ordre, & s'il eſt du tems où il étoit le plus en vogue. La moindre bagatelle qui peut ſervir à en prouver la date, cauſe un plaiſir plus ſenſible que toutes les beautés de détail

qu'on peut y découvrir à force de réflexion.

J'ai exercé par amuſement preſque tous les arts, j'ai beaucoup deſſiné, quoique peu d'après nature. Mais c'eſt dans les petits tableaux des Flamans & des Hollandois que j'ai trouvé cette ſource de lumieres dont je me propoſe de faire uſage en votre faveur. J'ai peint, ſinon au point de me comparer aux maîtres de l'art, du moins aſſez bien pour obtenir d'eux des complimens qui ne peuvent être que ſinceres. Quant à la *ſculpture*, j'avoue que je ne l'ai point tentée ; elle n'eſt pas auſſi amuſante, & d'ailleurs elle eſt pénible : mais comme elle eſt fondée ſur les mêmes principes que la peinture, je puis en juger avec la même ſolidité. La *miniature*, la *gouaſſe*, la *gravure*, enfin tous les genres agréables me ſont faciles ; ſurtout je deſſine ſupérieurement les figures de modes françoiſes.

J'oſe croire que ces connoiſſances ne vous paroîtront pas médiocres; on paſſe pour connoiſſeur à moins.

Vous dire que j'ai étudié les Flamans, & que mon cabinet n'eſt compoſé que de leurs ouvrages, c'eſt vous faire aſſez connoître combien je ſuis paſſionné pour la couleur, ſur-tout lorſqu'elle a beaucoup de force. Je n'eſtime pas même certains tons de *Teniers*, tout Flamand qu'il eſt, & je lui préfere la couleur de *Skalken*. J'admire dans *Polembourg* la variété & la fineſſe des tons de chair; dans *Vandervef* le liſſé & le luiſant de ſes chairs, & ſur-tout dans cet auteur, ainſi que dans pluſieurs autres, ce fini admirable, dont on ne peut appercevoir les détails qu'à l'aide d'une loupe; je ſuis enchanté dans *Vanhuiſum* de la propreté étonnante de ſon exécution & de cet art de finir tout, également dans l'ombre comme dans la lumiere. Je ne m'engagerai pas plus

avant dans cette dissertation, quelque instructive qu'elle puisse être. Seulement pour achever de vous donner quelqu'idée de la justesse de mon goût, je vous apprendrai que j'ai banni de chez moi les tableaux italiens: je les respecte cependant, quoique peut-être sur des préjugés; mais leur couleur ordinairement n'est point vive: aussi ne puis-je appeller couleur ces tons grisâtres du *Guide*, qu'on veut nommer argentins pour les excuser, ni ces gris colorés qu'on est convenu de louer dans *Pierre de Cortone*. On ne cesse de vanter la science du dessin dans ces *Carraches;* mais qu'est-ce que le dessin sans le coloris, & de quoi nous sert qu'un artiste ait perdu le tems consacré à l'étude, à chercher de prétendues beautés qu'on convient qui ne sont sensibles qu'à ceux qui ont fait le même travail? La peinture ne doit-elle pas être faite pour plaire à tous les yeux? Le coloris est

'ame de la peinture, & j'ajouterai à ce sentiment assez généralement reçu, qu'il n'y en a qu'un seul, & que c'est celui des Flamands. Malheur à ceux qui ne voient pas la nature de cette couleur ! Ils ne seront jamais coloristes.

D'autres raisons encore m'ont éloigné des Italiens : je n'aime que les sujets agréables ; leurs tableaux présentent souvent des sujets si tristes. On a beau dire que les sujets pathétiques sont ceux qui développent plus les grandes parties de l'art : la peinture est faite pour le plaisir ; dès qu'elle cesse d'en inspirer, elle n'est plus recevable.

Ces tableaux ne sont presque jamais d'une grandeur propre à entrer dans un joli cabinet, & d'ailleurs ils sont communément d'un prix si médiocre en comparaison des petits tableaux Flamands, qu'il y auroit une apparence d'économie peu honorable à s'en contenter.

Mon affection pour les Flamands ne me fera pas cependant déclarer la guerre à tous les modernes; & comme je vous l'ai déja fait entendre, j'ai choisi dans chaque genre l'artiste dont la maniere a le plus de rapport avec mon goût, & sans balancer je lui donne la préférence sur tous ses contemporains. J'y suis d'autant mieux autorisé, qu'il n'y a qu'un seul bon goût, & par conséquent qu'une seule bonne maniere; ainsi tout ce qui s'en écarte ne peut être que mauvais. Ceux qui se trouveront exposés à ma critique m'accuseront sans doute de partialité; mais il est un ton décisif qu'il faut savoir prendre à propos, & qui termine toutes les petites contestations.

Il n'est pas besoin de vous dire que j'ai toutes les connoissances de la poésie, de la peinture, & des usages des nations dans les divers siecles. J'ose avancer de plus que j'ai le génie

de la compoſition, & que la fécondité de mes idées eſt telle, que je ne vois preſque point traiter de ſujet, que je ne l'euſſe conçu autrement. Vous en jugerez lorſque je décrirai mes conceptions ſur différens ſujets.

Je connois les termes de l'art, & je ſais les employer avec élévation. Et ſi je ne vous écris pour cette premiere fois que d'un ſtyle épiſtolaire, attendez-vous à me voir, quand il en ſera tems, toute l'emphaſe & la magnificence qu'exigent les deſcriptions des plus petits ſujets. C'eſt principalement dans les diſſertations inſtructives pour les artiſtes que je m'éleverai & que je leur retracerai d'un ton ſublime les grands principes de l'art, connus de tout le monde, excepté d'eux. Ne croyez pas qu'il me ſoit toujours néceſſaire pour cet effet de traiter des matieres importantes; l'énergie des termes ſuppléera à la foibleſſe des choſes. Je m'éleverai con-

tre les abus les plus consacrés par un long usage. Tantôt je m'attacherai à prouver l'absurdité de leurs inventions : ces Chérubins qu'on ose supposer vivans avec une tête sans corps, ces Syrenes, ces Cariatydes & tant d'autres chimeres d'autrefois. Je m'étendrai sur l'usage ridicule de poser une statue équestre sur un piédestal, où le cheval ne pourroit faire un pas sans se précipiter. Ce sont-là les matieres qu'il faut nous hâter de dérober à ceux qui peuvent avoir déja formé le projet de les traiter ; ce sont-là les grandes leçons que les artistes dociles ont lieu d'attendre de nous, & peut-être aurons-nous la consolation d'éclairer leurs yeux couverts d'épaisses ténebres.

Mais ce qui doit vous paroître plus important encore, j'ai une singuliere sagacité pour découvrir les moindres défauts dans les ouvrages qu'on répute les plus parfaits : nulle beauté

beauté ne peut me séduire ; & si j'ose le dire, je suis tout jugement. Si je me répands en éloges en faveur de ceux qui savent me plaire, d'autre part je sais jetter le plus parfait mépris sur ceux qui ne sont pas de mon goût. Je dédaigne alors de différter & de m'abaisser à rapporter ce qu'on peut alléguer pour leur défense ; une ironie à propos prouve plus que tous les raisonnemens. C'est ainsi qu'il faut aiguillonner les arts, qui sans ce secours tomberoient dans une léthargie mortelle. Peut-être même ne doivent-ils leur émulation & la vie dont ils jouissent encore, qu'aux juges séveres & aux savans écrivains, qui dans ces derniers tems ont bien voulu les honorer de leur critique. Cependant que leur a-t-on appris ? ce qu'il étoit impossible de présumer qu'ils ne fussent pas : de grands principes que dicte le sens commun, mais dont il est toujours à propos de

ſuppoſer que les artiſtes manquent.

Il eſt quantité de vérités qui vous paroîtroient puériles, que néanmoins on ne peut trop répéter. Vous trouveriez peut-être ſuperflu de leur apprendre que les objets qui ſont éloignés ſont plus foibles que ceux qui ſont proches ; que les montagnes qui ſont à l'horiſon participent de la couleur bleue du ciel ; que les hommes du commun doivent être d'une nature plus forte & plus muſclée que ceux qui ſont élevés délicatement ; qu'il faut mettre des ſphinx & des pyramides dans les ſujets lorſque la ſcene ſe paſſe en Egypte ; qu'il eſt des choſes où la ſculpture ne peut prétendre à faire illuſion, telles que les nuages, la tranſparence des eaux ; & quantité d'autres choſes pareilles. Ce ſont cependant ces matieres qui peuvent paroître de peu d'importance, que je me propoſe de traiter ; & je me flatte que vous ſerez étonné

de ce que j'en saurai tirer. J'entrevois une multitude de dissertations savantes & approfondies, qui, jusqu'à ce jour, n'avoient été qu'effleurées.

Après l'exposé que je vous fais de mes talens, je pense que vous sentirez combien je suis à portée d'intéresser le public en faveur de votre livre. Ce qui me reste à vous proposer doit encore vous toucher davantage; des raisons m'obligent à garder l'anonyme pendant quelque tems. Je consens que vous donniez mes productions sous votre nom; quel sacrifice ! Cependant il est bien sans réserve, & je m'engage de plus, lorsque je voudrai paroître, à changer tellement de style, qu'on ne pourra jamais reconnoître que ce soit le même auteur. Je vous promets encore de ne jamais dévoiler que vous vous soyez fait honneur de mes lumieres. Quelque considération que vous ayez acquise en qualité d'au-

teur, celle d'écrivain ſur les arts ne peut que vous faire beaucoup d'honneur. Il eſt difficile qu'on ne ſe perſuade que tout homme qui écrit ſur ces matieres en a une connoiſſance particuliere, ſur-tout lorſqu'il en parle d'un ton impoſant : auſſi-tôt vous ſerez l'oracle de mille compagnies où l'on aime plus les arts qu'on ne les connoît. On vous conſultera ſur tout, ſur les expoſitions de tableaux, ſur les grands monumens de ſculpture, ſur les décorations de théatre, &c. Ne vous effrayez point du rôle que vous aurez à ſoutenir, il n'eſt pas auſſi difficile que vous le penſez. Ah! Monſieur, combien de gens ne doivent leur exiſtence qu'à cette agréable bourſouflure! Il vous ſuffira d'être avare de louanges, ſi ce n'eſt dans les cas où le cri général vous préviendroit ; car il eſt toujours dangereux de le contredire trop durement. Mais en récompenſe com-

bien d'autres occaſions où vous trouverez à blâmer, ne fût-ce que des bagatelles ! Les connoiſſances les plus légeres dans les arts ſont ſi peu communes, ou ſi ſouvent données à des perſonnes qui ont toujours la balance en main, & qui n'oſent rien affirmer, dans la crainte de n'avoir pas fait un examen aſſez judicieux !

J'avois négligé de vous dire que je ſuis lié avec des artiſtes du premier ordre ; & qu'ainſi, lorſque nous aurons beſoin de louer, il me ſera aiſé de les faire parler. Pour vous en donner un exemple capable de vous raſſurer contre ceux qui pourroient vous faire entendre qu'il eſt plus rare de ſentir & de bien apprécier les beautés que d'appercevoir les défauts, il ſuffit de vous rapporter le précis d'une converſation que j'eus ces jours derniers avec l'un d'entr'eux.

Cet artiſte revenoit de voir le mo-

dele en plâtre du monument que la ville de Rheims ſe propoſe d'ériger à la gloire de notre monarque, dans une de ſes places [1]. C'eſt une ſtatue du roi en pied, élevée ſur un piédeſtal orné de figures allégoriques. Plein de la ſatisfaction que lui avoit cauſé cet ouvrage, il me fit d'abord l'éloge de l'idée du ſujet, qu'en effet j'approuve auſſi (ce que je me gardai cependant bien de lui dire ; car il ne faut pas que les artiſtes ſe perſuadent qu'ils peuvent penſer leurs ſujets auſſi bien que nous : autrement les leçons que nous nous propoſons de leur donner paroîtroient ſuperflues). M. *Pigalle* a penſé que l'uſage ordinaire de mettre des eſclaves au pied de ces ſtatues,

[1] M. Pigalle venoit d'achever le modele de ce bel ouvrage ; c'eſt pourquoi l'auteur avoit ſaiſi cette occaſion de lui rendre la juſtice qui lui eſt due. On ignoroit encore alors en quelle matiere il ſeroit exécuté ; ce qui a donné lieu au ſouhait énoncé plus loin, & qui a été exaucé, puiſque cet ouvrage a été jetté en bronze.

outre qu'il n'a plus le mérite de la nouveauté, a le défaut de ne point caractériſer un regne plus particuliérement qu'un autre, & ſemble donner à croire que nous faiſons conſiſter la grandeur des rois dans la ſeule puiſſance militaire, & que nous ſommes encore aſſez plongés dans la barbarie pour ne pas ſentir combien plus grands ſont ceux qui par la douceur de leur gouvernement ſont la félicité de leurs peuples. C'eſt ce que M. Pigalle a exprimé, en mettant d'un côté une femme appuyée ſur un gouvernail, qui de la main droite conduit un lion ſans effort, & le tenant ſeulement par quelques poils de ſa criniere. Cette figure repréſente allégoriquement la douceur du gouvernement, la docilité des peuples, & leur attachement pour le ſouverain. De l'autre côté on voit un citoyen paiſible & ſatisfait, goûtant les douceurs de la tranquillité de l'eſprit, & de la

sûreté dans la poſſeſſion de ſes richeſſes ; c'eſt pourquoi il eſt aſſis ſur des caiſſes & des balots de marchandiſes. Une bourſe eſt ouverte à ſes pieds, & près de lui le loup & l'agneau dormant enſemble.

Si j'en crois mon artiſte, ce morceau eſt un des chef-d'œuvres de M. Pigalle & une des plus belles choſes qui aient été faites en ſculpture. La figure du roi eſt dans une attitude ſimple, noble & gracieuſe. Il étend doucement la main ſur ſes ſujets, qu'il prend ſous ſa protection : l'autre eſt appuyée ſur ſon épée. Il eſt vêtu à la romaine, avec un manteau ſur les épaules, drapé d'une maniere ſage & naturelle. La plus exacte juſteſſe de deſſin s'y fait voir, jointe à une maniere de modeler large & grande. La figure de femme, par la ſoupleſſe de ſon attitude, par la beauté & les graces de ſa tête, caractériſe la douceur qu'elle repréſente. Elle eſt parfaite-

ment

ment bien drapée, & l'on admire surtout le vêtement de dessous, qui en se jouant avec grace & délicatesse, dessine le nud sans affectation dans tous les endroits où il est nécessaire de le faire appercevoir. Le manteau orné de fleurs-de-lys présente une étoffe plus épaisse, & conséquemment de grands plis : il me vanta également le jet ingénieux & l'effet qu'elle produit par les enfoncemens & les ombres adroitement ménagées dans tous les endroits où il est nécessaire d'indiquer les formes principales de la figure. Mais sur quoi mon artiste ne tarit point, c'est sur la figure du citoyen. Les artistes en général regardent comme le comble de la difficulté, de bien exprimer la beauté & les graces du nud. Il y trouve des vérités de nature admirables, des détails d'une finesse & d'une justesse étonnantes, une connoissance exacte de l'anatomie, & en même tems toute

la molleſſe & la flexibilité de la chair. La juſteſſe des attachemens, l'exécution parfaite des parties, comme tête, pieds & mains : le tout ſoutenu d'une maniere de modeler ſi moëlleuſe, ſi large & ſi grande, qu'il ne balance point à le comparer aux chefs-d'œuvres immortels du *Puget*. Enfin c'eſt, ſelon lui, la nature même, embellie, s'il eſt poſſible, par l'art de la rendre.

Il ajouta que c'étoit le plus grand dommage qu'une ſi belle figure ne fût deſtinée que pour être en plomb, & par le peu de ſolidité de cette matiere expoſée à divers accidens ; au lieu que, ſi elle étoit jettée en bronze, ou du moins exécutée en marbre, matiere bien plus ſuſceptible de rendre avec grace toutes les beautés du détail de ce modele, il étoit certain que ce ſeroit une des plus belles choſes qu'ait jamais produites la ſculpture en France.

Il me fit pareillement l'éloge des figures de l'Annonciation de la Vierge

qu'exécute M. *Falconet* à l'autel de la Vierge de l'égliſe de S. Roch, auſſi bien que d'un autre morceau dans la même égliſe, ſingulier & très-pittoreſque, qu'il a traité d'une maniere tout-à-fait ingénieuſe. Il repréſente un calvaire : je pourrai dans la ſuite vous rendre compte de tout ce qu'il me dit ſur ce ſujet.

Cependant je ne ſouſcris pas entiérement à l'enthouſiaſme de mon artiſte ſur ces ouvrages ; il les a vus avec des yeux d'artiſte, que les beautés aveuglent & empêchent de remarquer les défauts ; je les veux voir avec les yeux d'amateur, & mes remarques ſeront un nouveau fond de richeſſes pour votre livre : faites attention aux offres que je vous fais. Je ſuis en attendant votre réponſe, Monſieur, votre très-humble, LE D. P.

*DE la connoiſſance des arts fondés ſur le deſſein, & particuliérement de la peinture. Par M. C****** [1].

Mercure, mars 1759.

LA recherche des beautés qu'offrent les productions des arts, eſt une ſource de plaiſir & un des plus agréables exercices que nous puiſſions faire de notre faculté de ſentir. Plus on a de lumieres pour appercevoir ces beautés, de goût pour en être vivement affecté ; plus cette ſource eſt abondante, plus cette faculté ſe développe. Mais ces connoiſſances ſont-elles faciles à acquérir ? Beaucoup ſemblent le croire ainſi ; tandis que d'autres, par une erreur contraire,

[1] Cette diſſertation, auſſi bien que celle concernant les portraits, auroit dû être placée avant la lettre à l'auteur de l'Année Littéraire & les autres écrits polémiques auxquels elles ont donné lieu.

les croient inacceſſibles, & ſoumettent trop humblement leur opinion aux déciſions de ceux qui s'annoncent avec éclat pour connoiſſeurs.

Nous nous propoſons d'examiner juſqu'à quel point ceux qui ont du goût pour ces arts, peuvent ſe flatter d'avoir les connoiſſances néceſſaires pour en bien juger.

Ce jugement étant fondé ſur la comparaiſon de l'objet avec ſon imitation, il paroît qu'on ne peut diſconvenir qu'il faut connoître la nature, qui eſt l'original, pour comparer avec juſteſſe le degré de vérité de l'imitation, & qu'il eſt néceſſaire d'avoir remarqué ſes détails & ſes fineſſes à tous égards pour ſavoir rendre juſtice à l'artiſte qui a le talent de les expoſer, & ne pas prodiguer ſon eſtime à ce qui n'en offre qu'une idée générale, confuſe, & ſans exactitude. Si tous les hommes connoiſſoient également les beautés

de la nature, ils pourroient juger avec la même juſteſſe de la perfection ou de l'imperfection des imitations qu'on leur en préſente, les déciſions ſeroient unanimes, & n'auroient de diverſité que par la préférence accordée à un genre de beauté ſur un autre, relativement au goût particulier de chacun. Mais l'expérience fait connoître que non-ſeulement tous ne voient pas ce que la nature préſente d'agréable avec un égal degré de ſentiment, mais même que le plus grand nombre n'en apperçoit que les apparences groſſieres. Ces diverſes manieres de ſentir ſont ce qui diſtingue les gens d'un goût fin & délicat, d'avec les autres.

Sans vouloir conteſter l'opinion reçue, qu'il y a quelques perſonnes en qui le ſentiment du beau paroît comme inné, & indépendant de toute culture, quoique les exemples qui en font preuve ſoient très-rares : on

peut assurer que la confiance avec laquelle on se porte si facilement à se croire de ce nombre, ne vient que de ce que l'on n'examine pas assez combien il doit être petit.

C'est sans doute cette même aptitude naturelle à sentir le beau qui, du nombre de ceux qui s'adonnent aux arts, en conduit quelques-uns au plus haut degré. Pour se prouver combien elle est peu commune, il suffit d'observer quelle est la quantité d'éleves qu'instruisent toutes les académies des arts qui sont en France, & qu'à peine produisent-elles vingt artistes par génération, encore dans différens genres, qui atteignent à ce degré de mérite digne de passer à la postérité; cependant c'est à l'aide d'une étude obstinée, secondée de conseils & d'exemples. Combien plus doit-il être rare de trouver des génies capables de se passer de ces secours! Quoiqu'il soit bien plus facile de juger

que d'exécuter, si cependant on voit que la plus grande partie des lumieres nécessaires aux artistes pour bien rendre, l'est aussi aux connoisseurs pour bien appercevoir, n'en doit-on pas conclure que ces derniers doivent être en très-petit nombre, & particuliérement ceux en qui l'étude n'a point perfectionné le goût naturel? Pour nous en assurer, suivons ce qui constitue principalement l'art de la peinture, en examinant ce qu'il paroît nécessaire de savoir pour en décider avec quelque certitude.

Le dessin, la composition, le coloris & la science des effets de la lumiere, que l'on nomme intelligence du clair-obscur, sont les principales parties de cet art.

On observe dans l'imitation de la nature ses contours & ses surfaces; c'est l'art du dessiin. Pour juger si des contours ont la justesse, le choix & les graces dont ils sont susceptibles;

ſi les ſurfaces des objets imités offrent avec exactitude les mêmes plans & dans le même lieu ; ne ſemble-t-il pas évident qu'il eſt néceſſaire d'avoir une connoiſſance réfléchie de ce que la nature préſente à ces divers égards? Sans quelqu'étude de l'anatomie, verra-t-on ſi les muſcles que l'artiſte fait appercevoir dans un membre agiſſant, ſont en effet ceux qui doivent paroître dans cette action ? Qu'on ne ſe perſuade pas qu'il ſuffit d'avoir vu quelquefois la nature nue ; car il eſt certain que ſi on ne la regarde avec une attention particuliere, on n'y voit point toutes ces choſes, ou du moins on les voit très-imparfaitement. Pour s'en convaincre, il ſuffit de réfléchir ſur la maniere dont la voient ceux qui commencent à la deſſiner. Tous les éleves, même ceux qui ont l'eſprit le plus ouvert & orné par la connoiſſance des belles-lettres, préparés par une étude de quelques

années, ſoit des deſſins de leur maître, ſoit des ſculptures antiques & modernes, inſtruits même de l'anatomie relativement aux arts; malgré ces ſecours préliminaires qui ſemblent pouvoir leur dévoiler tous les ſecrets de cette nature qu'ils vont examiner, ceux-là même, dis-je, n'en apperçoivent ni les muſcles ni même les contours extérieurs, & encore moins les diverſes ſurfaces qui varient ſa ſuperficie: l'imitation qu'ils en font ne préſente que des maſſes informes, comparables à une peau remplie de paille. On peut attribuer en partie cette défectuoſité à la difficulté de mettre ſur le papier ce que l'on apperçoit; mais ſi c'en étoit la ſeule cauſe, on découvriroit du moins dans leurs deſſins des traces & des preuves de la volonté d'imiter les détails de la nature, marqués, ſi l'on veut, avec mal-adreſſe, mais enfin déſignés de maniere à faire connoître

qu'ils ont été apperçus; au lieu qu'on n'y voit que les témoignages du défaut de cette connoiſſance. Ce n'eſt qu'après pluſieurs années d'application & les efforts les plus conſtans, ſecondés d'avis journellement réitérés, qu'enfin ils parviennent à découvrir ce que l'on croit ſi viſible. Comment donc peut-on ſe flatter de connoître les fineſſes d'une nature qu'on n'a preſque point vue, & ſe croire en état d'en faire une comparaiſon exacte avec l'imitation qu'on prétend juger; lorſque ceux qui, avec une égale ſagacité, la voient & l'étudient journellement, ne parviennent à les découvrir que peu à peu, & ſouvent même n'en acquierent qu'une connoiſſance médiocre après quinze années d'un travail aſſidu?

Il peut paroître étonnant qu'il y ait tant de difficulté à repréſenter avec exactitude ce que l'on a devant les

yeux ; mais on en ſera moins ſurpris, ſi l'on fait attention que le deſſinateur, quoiqu'ayant la nature préſente, ne la peut néanmoins deſſiner que de mémoire : ce n'eſt point proprement elle qu'il copie, puiſqu'il ne la voit plus lorſqu'il regarde ſur ſon papier ; c'eſt l'image qu'il en a retenue. Or il la retient avec plus ou moins de circonſtances, ſelon qu'il eſt plus ou moins inſtruit. Il faut qu'il ait appris par une longue pratique que lorſqu'un génou, un pied, ou telle autre partie, ſe préſente ſous tel aſpect, ordinairement il donne telle apparence. Cette impreſſion anciennement reçue, jointe à celle qu'il vient d'éprouver dans l'inſtant, par la préſence de la nature, produit une imitation plus détaillée & plus juſte dans la repréſentation qu'il en fait. C'eſt d'après cette idée diſtincte de la nature, que l'étude a gravée dans la mémoire, qu'un ar-

tiſte ſait non-ſeulement la rendre, mais encore juger avec sûreté ſi les autres l'ont exactement repréſentée; & qu'il peut déſigner clairement en quoi ils ont erré. Si cette image eſt ſi difficile à retenir avec préciſion dans l'intervalle d'un clin d'œil, quel objet de comparaiſon peut être reſté dans la mémoire de ceux qui n'ont jamais examiné la nature avec attention? Ils peuvent bien appercevoir qu'un ouvrage n'expoſe pas tous les détails que la nature, ou plutôt que les tableaux qu'ils ont examinés, leur ont quelquefois fait voir; mais s'il y a de ces détails déplacés qui cependant ne le ſoient pas groſſiérement, ils ſeront ſatisfaits; ils pourroient même l'être, quand ils n'y ſeroient pas exprimés, ſi ce défaut eſt ſuppléé par une maniere de faire agréable, qui puiſſe les ſéduire. C'eſt pourquoi avec une médiocre attention on peut être frappé des défauts groſ-

ſiers, & diſtinguer le mauvais d'avec le médiocre, mais bien plus difficilement le médiocre d'avec l'excellent; c'eſt cependant la vraie connoiſſance. Auſſi eſt-il vrai que la ſcience du deſſin, quoique la plus difficile à acquérir & la plus eſtimée par les artiſtes, n'eſt pas celle qui flatte davantage le public, & que tel d'entr'eux s'attire l'admiration de ſes pareils par cette parfaite juſteſſe qu'eux ſeuls ſont en état de ſentir, qui n'obtient des autres qu'un foible éloge, s'il manque des talens qui ſont plus à la portée de tout le monde.

La compoſition eſt en général plus ſentie & mieux connue de tous, du moins quant à la vraiſemblance de l'action. On voit facilement ſi des attitudes ſont naturelles, & ſi elles ſont ce qu'elles ſont ſuppoſées faire. Selon que le ſpectateur eſt plus ou moins inſtruit, il apperçoit ſi l'artiſte a obſervé le coſtume; ſcience qui n'eſt

pas abſolument eſſentielle à l'art, mais qu'il eſt agréable de rencontrer dans ſes productions, lorſqu'elle y peut être avec quelqu'exactitude, ſans lui donner des entraves nuiſibles. Mais quant à ce qui concerne la compoſition pittoreſque, c'eſt-à-dire, qui eſt diſtribuée de maniere à mettre les attitudes naturelles dans leur aſpect le plus agréable, ſans leur rien faire perdre de la juſteſſe de l'action, à les groupper de telle façon qu'elles donnent lieu ſans affectation à produire de grands effets de lumieres & d'ombres, & enfin qui eſt aſſujettie à la recherche de beaucoup d'autres agrémens qu'il ſeroit trop long de détailler: on croit pouvoir avancer que cet art n'eſt bien ſenti que par le ſecours de quelque inſtruction. La raiſon en eſt qu'une partie des loix qu'on y obſerve ſont en quelque maniere de convention, & fondées ſur une ſuite d'expériences de ce que l'on a reconnu

pour agréable dans les ouvrages des maîtres qui nous ont précédés.

S'il eſt quelque choſe dont la connoiſſance paroiſſe appartenir à tout le monde, & en effet elle eſt plus commune; c'eſt le talent de rendre les expreſſions des paſſions. Cependant, ſi l'on ne joint à beaucoup de goût quelque connoiſſance de l'art, on court riſque d'y admirer des choſes faciles, & que les grands artiſtes tiennent au-deſſous d'eux. Les expreſſions outrées & grimacées qui peuvent frapper la multitude, répugnent à ceux dont le ſentiment eſt épuré. Elles leur paroiſſent même tellement inſupportables, qu'ils préferent le danger de les affoiblir au plaiſir peu flatteur d'émouvoir le ſpectateur par des reſſorts ſi groſſiers. On a vu des artiſtes qui s'étoient fait une réputation brillante quant à cette partie, non-ſeulement dans le peuple, mais même de l'aveu des gens d'eſprit le plus connus pour

tels,

tels, être cependant avec juſtice peu eſtimés de leurs pareils. Il ne ſuffit pas qu'une tête ait de l'expreſſion, il faut encore que cette expreſſion ait de la juſteſſe & de la nobleſſe. Il faut qu'elle ſoit adaptée à un beau caractere de tête. Or ſans quelque étude il n'eſt pas auſſi facile qu'on le croit de connoître en quoi conſiſte un beau caractere de tête. Ce n'eſt pas qu'en général on ne diſtingue aſſez bien les phyſionomies baſſes d'avec celles qui ont de la dignité. Mais on a beſoin de quelques obſervations pour ſe faire une idée fixe du beau en ce genre, & ne le pas confondre avec ce qui n'eſt que joli ; pour diſtinguer les irrégularités qui ne détruiſent point l'air noble, d'avec celles qui, quoique mêlées de gentilleſſes, aviliſſent & rendent un caractere commun. Pour bien juger même de la beauté réguliere des têtes, ce n'eſt pas aſſez de connoître celles de ſon pays : les

défauts qui y ſont communs à force d'être vus avec indulgence & avec paſſion, parviennent à être regardés comme des agrémens. Il faut ajouter à ce ſentiment qui décide du beau par le plaiſir qu'il fait éprouver, l'examen de ce qui conſtitue la beauté chez les nations où elle eſt plus commune, & ſavoir en quoi conſiſte cette régularité qui, quoiqu'elle n'exiſte peut-être en aucun lieu, établit cependant par-tout la regle ſelon laquelle on loue plus ou moins les approximations. Les artiſtes la trouvent au degré le plus parfait connu, dans les têtes antiques. Il faut donc, ou avec ce ſecours, ou par d'heureuſes rencontres des plus beaux objets de la nature, s'en être formé une idée aſſez diſtincte pour être à l'abri du préjugé de l'habitude. Les beautés des têtes, auſſi bien que leurs expreſſions, ſont ſans doute plus ſenſibles, étant plus fréquemment expo-

fées aux regards ; néanmoins on peut encore dire qu'il y a un choix fin, qui n'eſt à la rigueur bien ſenti que par ceux qui en ont fait un examen particulier & relatif à l'art.

La connoiſſance de la beauté du coloris eſt auſſi très-commune, à ce qu'on penſe, & en effet on ne peut diſconvenir que la belle couleur ne faſſe plaiſir à tout le monde lorſqu'elle a beaucoup de fraîcheur ; mais cette fraîcheur n'eſt pas la ſeule qualité qui la caractériſe, & l'on a beſoin de connoiſſances plus particulieres, pour bien diſtinguer une couleur vraiment belle, c'eſt-à-dire, une imitation juſte de la nature, d'avec ces couleurs factices qui préſentent des tons charmans & ſéducteurs, mais faux. Il eſt aiſé d'employer des couleurs vives & brillantes, & de les oppoſer d'une maniere qui les faſſe paroître plus éclatantes ; la difficulté eſt de les accorder ſans dureté, de les rompre

avec intelligence, pour donner aux objets la rondeur néceſſaire, & bien rendre leurs effets ſelon les degrés d'éloignement ; de conſerver des tons frais & variés, ſans qu'ils ſoient ni au-deſſus ni au-deſſous de la nature. Le défaut eſt égal de paſſer le but, ou de ne pas l'atteindre. Ces attentions ſont cauſe que des artiſtes très-éclairés manquent quelquefois cet éclat, par lequel d'autres moins inſtruits éblouiſſent & ſéduiſent le vulgaire. S'il étoit aiſé de ſentir en quoi conſiſte la couleur belle & vraie, tous l'imiteroient, ou du moins s'en éloigneroient peu ; & ce talent ne ſeroit pas, comme il l'eſt, un des plus rares de la peinture.

Un des plus grands obſtacles qu'il y ait à ſurmonter, c'eſt l'habitude d'entendre eſtimer un ton de couleur à la mode ; car dans chaque pays & même dans chaque école, il y a des préjugés dont les meilleurs connoiſſeurs

ne se dégagent pas plus facilement que les artistes qui operent. Lors, par exemple, qu'on s'est accoutumé à admirer des tableaux dont la couleur est rousse, il est très-ordinaire de se persuader que ce roux est essentiel à la belle couleur. De-là le premier cri qui fait refuser l'éloge du beau coloris, aux ouvrages qui s'en éloignent. Cette erreur d'habitude est si forte & si générale, qu'un grand nombre de connoisseurs n'accordent pas qu'un tableau soit bien colorié, quand il n'est pas du ton qu'ils ont coutume de voir dans les peintres Flamands, quoiqu'il soit quelquefois d'une couleur plus vraie. On se forme le goût sur des tableaux dont on adopte les défauts avec les beautés, au lieu de fonder ces connoissances sur la nature qui est le but que tous s'efforcent d'atteindre par divers moyens & sous des aspects différents. On croit cependant, en jugeant sur ces notions

fauſſes, juger ſur la connoiſſance de la nature dont ces tableaux ſont, dit-on, des imitations parfaites. Mais on ne penſe pas qu'il n'y en a point, à quelque degré qu'on les ſuppoſe, qui ne s'écartent du vrai en quelque choſe. Pour ſecouer ce préjugé, il faut avoir examiné la nature ſans prévention, & ſavoir que la diverſité des effets qu'elle préſente ſelon les circonſtances, peut produire dans des imitations également vraies, des différences ſi grandes, qu'elles ſemblent en contradiction.

L'imitation des tons précieux de la chair qui conſtitue le coloris fin & ſavant, eſt encore plus rare. Ceux qui s'étudient le plus à les chercher dans la nature, ne ſavent pas toujours les y appercevoir. Se perſuadera-t-on que ces nuances fines ſoient plus viſibles à ceux qui n'ont pas le même intérêt à les remarquer? On peut croire que le défaut de juſteſſe dans

l'imitation, vient de la difficulté de connoître le mêlange des couleurs qu'il faut employer ; & en effet cela y contribue : cependant ceux qui ont une longue pratique de peindre, parviennent à remplir leur desir, assez pour en être satisfaits ; & si l'artiste éprouve qu'il n'a pu atteindre à ce qu'il sentoit, c'est plutôt du côté du dessin ; rarement se méfie-t-il des tons qu'il emploie. Ce n'est donc pas tant la difficulté de l'exécution qui arrête, que le défaut de sentir vivement & avec justesse. Tous en général voient la couleur de la nature, mais peu la voient avec connoissance ; peu sont à l'abri de la séduction des imitations outrées, ou du défaut de justesse qui fait qu'on s'en éloigne en tombant dans l'autre excès. Quelques-uns ont prétendu que ces diverses manieres de voir les couleurs, venoient de la différence des organes ; mais sans aller chercher des causes si

incertaines, & qu'on ne pourra jamais prouver, il en eſt aſſez d'autres dans les habitudes contractées, & dans le défaut de ſentiment, pour produire ces différences. On s'accoutume à ſe contenter de certains tons qui ont quelque choſe de flatteur, ou que l'on trouve tels; on les répete, on s'en fait une maniere: ceux qui cherchent à ſe former le goût dans l'art, s'habituent pareillement à les préférer. Le moyen de ſortir de cet aveuglement, ſeroit d'examiner les diverſes routes qu'ont tenues les grands coloriſtes: la variété de leurs manieres de voir la nature, y fait appercevoir des beautés qui ſans ce ſecours échapperoient à des yeux prévenus. D'ailleurs on eſt plus en état de peſer les degrés de mérite, quand on ſait juſqu'où l'art a été porté. Mais cette étude demande du tems & des ſoins. Si l'art pouvoit atteindre à l'illuſion parfaite il ne faudroit que

des

des yeux, pour juger ſi elle y eſt ou non; mais comme toutes les imitations qu'il peut produire, ſont toujours défectueuſes, la connoiſſance eſt de bien juger, leſquelles le ſont le plus ou le moins, & combien il eſt dû d'eſtime au degré où l'approximation eſt portée, relativement aux difficultés qu'il y a eu à ſurmonter.

Ce qui contribue le plus à l'effet de la couleur, c'eſt l'intelligence du clair obſcur, c'eſt-à-dire, des effets de la lumiere & du changement qu'elle apporte aux couleurs, par ſa nature & par l'interpoſition de l'air entre les objets & le ſpectateur. A la rigueur, l'effet de la lumiere n'a rien d'arbitraire; dès qu'elle eſt une fois donnée, la maniere dont elle éclaire, ſoit directement, ſoit de reflet, s'enſuit néceſſairement de la premiere ſuppoſition. Dans les tableaux traités d'imagination, & où l'artiſte n'a pu voir tous les objets qu'il peint réunis

enſemble tels qu'il les repréſente, ces loix ne peuvent pas être obſervées avec autant d'exactitude que dans les ouvrages faits d'après la nature actuellement préſente, & où l'on n'ajoute rien ; cependant l'artiſte inventeur doit avoir fait une proviſion de réflexions ſur tous les effets de la lumiere, qui le mette en état d'approcher aſſez de la vérité pour ne point bleſſer celui qui les connoît. Il eſt évident auſſi qu'il faut avoir quelque connoiſſance de ces loix, pour appercevoir ſi elles ſont obſervées. Il n'eſt pas difficile de voir ſi un tableau fait de l'effet, mais il l'eſt beaucoup de juger ſi cet effet eſt vrai & raiſonné ; & rien n'eſt plus ridicule aux yeux de l'artiſte & du connoiſſeur éclairé, que les effets faux par le moyen deſquels on ſéduit ſi ſouvent le vulgaire.

Il eſt encore avantageux de connoître par ſoi-même les moyens que l'artiſte emploie. Il faut avoir éprouvé

les difficultés du talent pour juger du mérite qu'il y a à les ſurmonter. Auſſi voit-on qu'en général les plus sûrs connoiſſeurs ſont ceux qui ont fait quelque exercice de l'art ; pourvu toutefois qu'ils ne ſoient point aveuglés par des goûts excluſifs ou par des préjugés d'habitude : erreurs dont les artiſtes même ne ſont pas toujours exempts. De plus, il eſt des choſes que les arts ne peuvent rendre avec l'exacte vérité, comme ſont pour les peintres la lumiere du ſoleil & du feu, & quelques autres effets de la lumiere & des couleurs. Il eſt utile de ſavoir par quels moyens on y peut ſuppléer, pour ſentir l'adreſſe & le goût avec leſquels l'artiſte en a ſu faire uſage. Les ſculpteurs éprouvent l'impoſſibilité de rendre les nuages, les rayons de la lumiere, le payſage, & quantité d'autres choſes. A cet égard il y a des conventions établies qui tiennent lieu de réalité :

il n'eſt queſtion que de juger ſi elles ſont remplies avec goût ; mais il faut les connoître pour porter ce jugement.

Ces principales parties de l'art ne ſont pas encore tout ce qu'il eſt eſſentiel de connoître : il eſt un mérite qui couronne tous les autres, & ſans lequel les efforts du travail le plus aſſidu ne conduiſent point au-delà du médiocre ; c'eſt le goût qui ſe manifeſte par la légéreté & les graces de la maniere de faire, par la fermeté & la ſûreté du travail ; on le ſent mieux qu'on ne peut l'exprimer. C'eſt cette apparence de facilité, de certitude & d'enthouſiaſme dans l'exécution, qui rend les détails les plus fins & les plus ſavans, ſans peine & comme par haſard. C'eſt ce beau maniment du pinceau ou du ciſeau, qui donne à connoître que l'artiſte ayant une idée bien nette de ce qu'il vouloit faire, a frappé le but avec har-

dieſſe & préciſion. On peut parvenir à deſſiner avec juſteſſe, à compoſer avec jugement, à colorier avec vérité, à raiſonner les effets de la lumiere avec exactitude, enfin à ne commettre aucune faute ſenſible; ſans cependant s'élever au-deſſus de cette médiocrité qui n'échauffe point le ſpectateur. Souvent la différence du grand ſculpteur, d'avec le ſculpteur ordinaire, ne conſiſte que dans le goût du travail; ce n'eſt en quelque maniere qu'un épiderme traité avec plus de ſentiment. C'eſt ce degré de lumiere de plus qu'il eſt important d'appercevoir, & qui eſt tout: il y a une fauſſe apparence de facilité, effet de l'ignorance de l'artiſte, qui ne ſachant point aſſez ce qu'il eſt queſtion de repréſenter, franchit avec témérité des obſtacles qui lui ſont inconnus. Autant la facilité, fruit du ſavoir, eſt admirable, autant cette hardieſſe mal fondée eſt ridicule aux

yeux des gens instruits. Mais est-il facile de les distinguer & de se défendre de la séduction ? On croit pouvoir avancer que ce mérite est un des plus difficiles à connoître dans toute son étendue. Il fait son effet sur tout le monde par sentiment, parce que ce qui paroît fait sans peine, n'en fait point éprouver au spectateur ; mais comme ce même agrément se peut trouver dans des ouvrages où il n'y a qu'une ignorante témérité, c'est au savoir à juger le savoir, comme c'est au goût à sentir ce qui est l'opération du goût.

L'étude sans le goût naturel ne formera ni un grand artiste ni un excellent connoisseur : le goût leur est essentiellement nécessaire ; mais quoiqu'il semble suffire pour sentir en général les principales beautés, néanmoins on ne peut disconvenir que seul & sans instruction, il est trop exposé à tomber dans des erreurs.

Toutes les parties des arts ſont en quelque choſe de ſon reſſort ; mais il ne peut les juger avec connoiſſance dans ce en quoi elles exigent beaucoup de ſavoir : cependant la connoiſſance que donne le goût naturel ſeul, quoiqu'incomplette, eſt preſque toujours plus judicieuſe que celle qui eſt fondée ſur une étude trop ſuperficielle ; les faux jugemens ſont l'effet des préjugés acquis, ou du deſir immodéré de faire paroître plus de ſagacité par la découverte des défauts, & de décider au-delà de ſes lumieres. Ceux qui en avouant ne s'y point connoître, jugent ſimplement par le plaiſir qu'ils éprouvent, & ſe bornent à rendre compte de cette impreſſion, ſont plus près de la vraie connoiſſance, qui conſiſte à ſentir les beautés dans toute leur étendue, que ceux à qui des lumieres vagues & incertaines donnent des prétentions plus vaſtes,

quoique non moins mal fondées.

On croit pouvoir conclure que c'eſt au goût, ou ſentiment naturel du beau, qu'appartient le droit de juger; mais que ce n'eſt qu'autant qu'il eſt exercé par la connoiſſance de toutes les parties de l'art, qu'il peut acquérir celui de motiver ſon jugement & de prétendre à un examen critique. Les exceptions que cette regle peut ſouffrir, ſont trop rares pour que l'on doive raiſonnablement ſe flatter d'être du nombre de ces êtres privilégiés, ſi toutefois il en eſt qui connoiſſent tout ſans étude.

Qu'on ne s'étonne donc point ſi quelquefois les artiſtes oſent récuſer le jugement des perſonnes les plus connues pour être douées d'un goût délicat en d'autres choſes, & même celui des auteurs les plus célebres. Qu'il ſoit permis de ſoutenir que la connoiſſance des arts eſt beaucoup

moins répandue que celle des belles-lettres, & que cette derniere n'entraîne point l'autre ; parce que, quoique le goût en soit également la base, les arts d'imitation demandent de plus une connoissance de l'objet imité. Ajoutons qu'on n'admet en général dans la classe des juges, à l'égard des lettres, que les personnes qui ont reçu quelque éducation. Si Moliere a quelquefois consulté sa servante, ce n'a été que pour connoître le sentiment qu'elle éprouvoit, & non pour se régler sur ses conseils. Or l'éducation la plus commune enseigne les élémens des lettres ; plusieurs années employées à l'étude des bons auteurs en donnent les premieres ouvertures, que la lecture entretient & perfectionne : ainsi un très-grand nombre de personnes ont des lumieres acquises en ce genre. Il n'en est pas de même des arts. Peu cherchent à en acquérir les connoissances, quoique beaucoup en

veuillent juger. Si l'on ſuppoſe que quelqu'un ait employé à l'étude de la nature relativement aux arts, le quart du tems que l'on donne à s'inſtruire dans les lettres ; qu'il ait vu avec examen autant de beaux ouvrages de l'art que communément on lit d'excellens livres ; s'il n'eſt tout-à-fait inepte, on ne peut ſe refuſer à l'accepter pour auſſi bon connoiſſeur dans les arts, que l'on en trouve ordinairement à l'égard des lettres dans le monde inſtruit. Cependant, & l'on peut en appeller aux auteurs, dans cette quantité de perſonnes qui connoiſſent les belles-lettres, & même qui les exercent, combien peu de bons juges ! A plus forte raiſon dans des arts, dont ſi peu de perſonnes s'inſtruiſent. Celles qui ſont les plus éclairées en toute autre choſe peuvent être & ſont ſouvent dans la claſſe des hommes les plus ordinaires à l'égard des arts. On peut ſans honte

ignorer ce que l'on n'a point appris; mais alors on ne doit juger que pour soi, & ne point donner son suffrage pour une autorité. Il y a dans tous les arts des beautés propres à être senties de tout le monde; mais on n'en doit pas conclure qu'il en soit de même de toutes; c'est pourquoi on peut rendre compte de l'impression que l'on éprouve : mais on risque beaucoup d'errer, à vouloir rendre raison des causes.

LETTRE aux Auteurs de la Gazette Littéraire.

Mars 1765.

MESSIEURS, l'intérêt que vous prenez aux progrès des arts & à la gloire des artiſtes, vous fait deſirer de payer à la mémoire de M. Slodtz le tribut d'éloges dont ſes talens l'ont rendu digne. L'amitié m'en fait un devoir. Je n'attendrai pas que de longues recherches m'aient mis à portée de ne rien omettre de ce qui pourroit être intéreſſant dans l'hiſtoire de ſa vie. Je me contenterai d'en rappeller les principaux événemens, ainſi que ſes ouvrages les plus connus.

La famille de MM. Slodtz eſt originaire de Flandres : leur pere fut un des bons ſculpteurs du ſiecle paſſé. Il laiſſa en mourant cinq fils & une fille, tous fort jeunes. Deux freres ainés,

M. Sébaſtien-René Slodtz & M. Paul-Ambroiſe Slodtz ſe ſont diſtingués dans les arts, & ont mérité des éloges. Je me borne à vous parler de celui qui cauſe maintenant nos regrets.

M. René-Michel Slodtz, dont les talens ont ſurpaſſé ceux de ſes freres, étoit le plus jeune. Il naquit à Paris le 29 ſeptembre 1705. Il s'attacha à la ſculpture, malgré divers obſtacles qu'il eut à ſurmonter. A vingt-un ans il gagna le ſecond prix de ſculpture, & fut enſuite envoyé à Rome en qualité de penſionnaire du Roi. Il reſta à l'académie de Rome pluſieurs années; & s'étant fait dans cette ville une réputation diſtinguée, il fut chargé d'une figure pour l'égliſe de S. Pierre. Rien ne pouvoit être plus honorable que cette préférence qu'il obtint ſur les ſculpteurs Italiens. Il exécuta cette figure avec beaucoup de ſuccès. Elle repréſente S. Bruno qui refuſe la mître. Entre pluſieurs autres ouvrages

qui lui acquirent la plus grande célébrité à Rome, on ne doit pas oublier le tombeau du marquis Caponi dans l'égliſe de S. Jean des Florentins. Ce morceau eſt digne de la plus haute eſtime, ſoit pour l'expreſſion, ſoit pour l'art admirable avec lequel la figure de l'Immortalité eſt drapée.

Il avoit fait auparavant deux buſtes en marbre qui ſont à Lyon, & qui avoient annoncé ſes rares talens. L'un eſt une tête de Chalcas, & l'autre encore plus intéreſſant eſt la tête d'Iphigénie. Cette derniere eſt de la plus grande beauté. La nobleſſe du caractere, la pureté & le choix des belles formes, jointes à la netteté & à l'excellent goût du travail, tout ſe réunit à faire de ce morceau un des plus précieux ouvrages que l'on connoiſſe en ſculpture. On peut citer le bas-relief du tombeau de M. Vleughels, & particuliérement le tombeau en marbre du cardinal d'Auvergne à

Vienne en Dauphiné. Ce monument, composé de plusieurs figures de ronde-bosse, est d'une grande beauté. On y admire particuliérement la maniere noble & très-naturelle dont les figures sont drapées avec les magnifiques habits de cardinaux, & la vérité & la belle exécution des têtes, dont les principales sont des portraits.

Peu après qu'il eut achevé & posé cet ouvrage, c'est-à-dire vers 1747, M. Slodtz forma le dessein de se fixer dans sa patrie. Une réputation distinguée l'y avoit précédé. Elle étoit fondée sur le témoignage de tous les artistes qui avoient été à Rome pendant environ dix-sept années qu'il y étoit resté. Tous revenoient pleins d'estime & d'amitié pour lui. Cependant il ne reçut pas à Paris tout l'accueil qu'il pouvoit espérer. M. Coypel, alors chargé du détail des arts sous M. de Tournehem, le reçut avec assez de froideur. Je n'en développerai point

ici les cauſes : je dirai ſeulement qu'il ne jugea pas à propos d'accorder ſa confiance à la réputation dont jouiſſoit M. Slodtz, & qu'avant que de le charger d'aucun ouvrage, il voulut attendre que de nouveaux ſuccès à Paris établiſſent la certitude dont il croyoit avoir beſoin.

M. Slodtz fut bien reçu par ſes freres; il les ſeconda dans les travaux dont ils étoient chargés. On vit bien-tôt une différence ſenſible pour l'excellence du goût dans les ouvrages qu'ils produiſirent conjointement avec lui. Ils travailloient alors à la compoſition d'un projet de place pour mettre la ſtatue équeſtre du roi, dont ils firent un modele en relief. Ils avoient choiſi pour emplacement une partie du quai des Théatins, où ils traçoient une portion de cercle enfoncée. Sans diſcuter ſi le choix du lieu étoit convenable, on peut avancer que la décoration d'architecture en étoit magnifique

fique & du meilleur goût. Ce modele lui fit perdre beaucoup de tems.

En 1749 il fut agréé à l'académie ſur pluſieurs ouvrages, entr'autres ſur un petit modele de l'Amitié, qui devoit être ſon morceau de réception. Il l'a depuis exécuté en pierre.

Il fut occupé en 1751, conjointement avec ſes freres, à la décoration d'un grand feu d'artifice qui fut tiré à Verſailles à l'occaſion de la naiſſance de monſeigneur le duc de Bourgogne, & il eſt certain que l'ordonnance en étoit beaucoup plus majeſtueuſe que dans aucun des ouvrages de ce genre qui avoient précédé.

Cependant ces occupations le détournoient de l'exercice de la ſculpture, & l'on peut dire qu'elles étoient au-deſſous de ſon talent. Il s'étoit préſenté diverſes occaſions, dans leſquelles il avoit été traverſé. Peu accoutumé à employer la brigue, il ignoroit l'art d'en arrêter les effets.

Enfin il fut chargé du tombeau du feu curé de S. Sulpice, ouvrage qu'il fut obligé de faire à un prix très-médiocre. Il lui fit beaucoup d'honneur. Il parut même ſingulier & nouveau à Paris par ſa compoſition & le mêlange ingénieux des marbres de diverſes couleurs dont le Bernin avoit donné l'exemple dans les tombeaux de l'égliſe de S. Pierre de Rome. La figure du curé eſt de la plus grande beauté à tous égards. Celle de l'Immortalité, quoique moins heureuſe, eſt néanmoins digne de beaucoup d'eſtime. Mais un ouvrage, en apparence peu intéreſſant, & le plus propre peut-être à bien faire connoître ce que M. Slodtz avoit de particulier dans ſon art, ce ſont les bas-reliefs en pierre dont il a orné le portique du rez-de-chauſſée du portail de l'égliſe de S. Sulpice. En effet, ce ſont des chefs-d'œuvre de bon goût & de grace. On peut encore citer comme un des plus

beaux ouvrages qu'il ait faits à Paris, une fontaine exécutée en plomb dans le jardin de M. Jannel près la Barriere-blanche. On voit auſſi de lui une figure en pierre dans une niche qui décore les déhors de la ſacriſtie de Notre-Dame du côté de l'archevêché, & il a préſidé à l'exécution des ſculptures qui ornent l'intérieur de cette ſacriſtie, édifiée ſur les deſſeins de M. Soufflot.

En 1758, après la mort de M. Paul-Ambroiſe Slodtz, il fut nommé à la place de deſſinateur de la chambre du roi; & les deux penſions de 1200 liv. chacune dont avoient joui ſes deux freres ſous ce titre, furent réunies en ſa faveur. Dès l'année 1755, M. le marquis de Marigny, directeur & ordonnateur général des bâtimens du roi, qui l'honoroit de ſon affection, lui avoit obtenu de Sa Majeſté une penſion de 600 livres, qui dans la ſuite fut portée à 800 livres.

On peut dire que jamais les menus-plaisirs du roi n'avoient eu un artiste d'un mérite aussi distingué. La premiere occasion qu'il eut de le faire paroître, fut un catafalque dans l'église de Notre-Dame. On vit alors combien il est avantageux que ces ouvrages, quoique momentanés, soient dirigés par des artistes du premier ordre. La pureté, le goût noble de la composition, & l'ingénieuse simplicité des ornemens dont il enrichit cette décoration, firent desirer à tous les vrais connoisseurs qu'elle eût été exécutée en marbre.

On doit regarder comme un des plus beaux ouvrages de notre artiste les modeles des deux anges adorateurs & les deux bas-reliefs qui décorent le maitre-autel de la paroisse de Choisy. Ces morceaux seuls suffiroient pour prouver la supériorité de ses talens, & les deux anges sont de la plus grande beauté à tous égards. Il étoit chargé

de beaucoup d'ouvrages importans qu'il n'a pu exécuter. Je citerai seulement ceux dont il a laissé des modeles ou des desseins. 1°. Un grouppe pour le roi, dont il avoit fait un petit modele qui annonçoit toute la noblesse & les graces de son génie : 2°. le chœur & le maître-autel qu'il avoit composé pour l'église de S. Germain-l'Auxerrois : 3°. le chœur de l'église cathédrale d'Amiens. Il avoit conçu sur ces deux objets des projets vastes, magnifiques & dignes de lui.

Il étoit chargé de deux statues pour le roi de Prusse. Ce prince lui avoit fait faire des offres très-considérables pour l'attirer à Berlin : mais l'amour de sa patrie, sa modération, & l'attachement qu'il avoit pour ses amis, l'empêcherent de les accepter. Peu de tems après il fut attaqué de la maladie qui nous l'a enlevé. Elle commença par un épanchement de la bile dans le sang, que l'on parvint à modérer, mais

qui donna bientôt à connoître que le foie étoit attaqué. Différentes rechûtes, auxquelles tout l'art de la médecine n'a pu remédier, l'ont conduit au tombeau. Il eſt mort le 26 octobre 1764, âgé de cinquante-neuf ans.

M. Slodtz, quoique pénétré des beautés de l'antique, n'en avoit cependant pas adopté cette ſévérité, qui a fait quelquefois tomber d'excellens artiſtes dans une exactitude froide ou dans une ſorte de ſimplicité affectée qui ſemble tendre à la pauvreté. Il s'étoit fait une maniere qui réuniſſoit les vérités nobles de la nature aux grandes formes de l'antique & aux graces ſéduiſantes du Bernin. La grace étoit vraiment le caractere diſtinctif de ſes ouvrages. Sa maniere étoit grande & de peu d'ouvrage. Les attitudes de ſes figures, ſouples, & ſes contours coulans & pleins de délicateſſe. S'il lui échappoit des incorrections, ce qui arrivoit quelquefois,

comme elles étoient la suite de cette inclination qui le portoit invinciblement vers le souple & le gracieux, elles se faisoient pardonner & avoient encore de quoi plaire.

Il modeloit & travailloit le marbre avec goût & avec une netteté extrêmement séduisante. Il a eu peu d'égaux dans une partie de l'art, plus rare qu'on ne pense, je parle du talent de bien drapper. On ne l'a point surpassé quant au goût avec lequel il savoit disposer, former & exécuter les plis des draperies délicates; il étoit excellent dessinateur, non, comme je l'ai déja dit, que ses formes fussent toujours pures & correctes; mais ses dessins, ainsi que tous ses ouvrages, sont remplis de graces.

Ce grand artiste réunissoit aux plus rares talens les qualités qui font aimer l'artiste, la probité la plus exacte, une rare simplicité de mœurs, une douceur & une égalité char-

mantes. Toujours le premier à ſentir & à louer le mérite des artiſtes diſtingués, qui preſque tous étoient ſes amis, jamais il n'a éprouvé le triſte ſentiment de la jalouſie. Enfin, l'on trouvoit en lui, avec un eſprit éclairé, toutes les vertus qui conſtituent le parfait homme de bien, & toutes les qualités ſociales qui peuvent les faire chérir. Ses éleves lui étoient tellement attachés, que pendant ſa maladie ce ſont eux qui l'ont ſoigné & veillé ſans l'abandonner, juſqu'à ſon dernier moment. Il avoit aimé véritablement ſes amis; auſſi, non-ſeulement ceux qui vivoient avec lui dans l'intimité, mais encore tous ceux qui le connoiſſoient, le chériſſoient tendrement, & ne ceſſent de le regretter.

LETTRE.

LETTRE. Eſſai ſur la vie de M. Deshays.

Juin 1765.

MESSIEURS, la perte que les arts viennent de faire en la perſonne de M. Deshays, excite les regrets de tous ceux qui ſont ſenſibles aux charmes de la peinture. A peine entroit-il dans la carriere immenſe qu'elle offre au génie, & qu'il franchiſſoit à pas de géant, qu'un accident cruel nous l'a enlevé. Cependant le petit nombre d'ouvrages qu'il a produits, ſuffit pour illuſtrer ſa mémoire & pour l'élever au rang des plus grands peintres de ſon ſiecle.

Jean-Baptiſte Deshays, naquit à Rouen en 1729. Son pere, peintre, lui donna les premiers élémens du deſſin, & enſuite l'envoya à Paris. Il l'adreſſa à M. Colin de Vermont avec

qui il étoit lié d'amitié. M. de Vermont ne prenoit point d'éleves, mais il voulut bien se charger de veiller sur la conduite de celui-ci, & de lui indiquer les moyens de perfectionner ses études dans la peinture. Il le plaça chez M. Restout : les grands principes qu'il reçut dans cette école paroissent avoir beaucoup contribué à développer les talens qu'il a depuis fait paroître : on peut même attribuer particuliérement à ses doctes leçons, l'intelligence de la lumiere & des ombres distribuées par grandes masses, & l'effet imposant qu'il a su donner aux grands tableaux qui sont sortis de son pinceau.

Bientôt on apperçut des preuves de ses dispositions. Il suivit l'étude de l'académie, & y obtint les médailles du dessin. Il fit un voyage à Rouen, où il fut chargé de plusieurs tableaux pour divers couvens des environs. Il en acheva quelques-

uns à Paris sous les yeux de M. Restout. Il concourut au prix de peinture, & il ne lui manqua que quelques voix pour remporter le second. Dans ce même tems, il fit un tableau de la femme de Putiphar, accusant Joseph, qui lui procura l'avantage d'être connu de M. Boucher. Ce grand peintre vit en lui le germe des talens qui depuis ont paru avec tant d'éclat. On sait combien M. Boucher aime son art, & avec quelle affection il accueille les éleves en qui il voit des dispositions marquées, & qui l'étudient avec ardeur. Il ne fallut pas d'autre recommandation pour l'engager à satisfaire le desir qu'avoit le jeune Deshays de recevoir de ses leçons. M. Restout y consentit d'autant plus volontiers, que lui-même venoit de mettre son propre fils sous la conduite de M. Boucher. En effet, quelque excellente que puisse être l'école d'un grand artiste, souvent il

eſt avantageux, lorſque les yeux ſont ſuffiſamment ouverts, de voir la nature avec d'autres lumieres, & en quelque façon ſous de nouveaux aſpects. Comme les éleves inclinent à outrer la maniere de leur maître & à porter à un excès vicieux, même ce qu'il a de plus louable, il peut être utile de tempérer la ſévérité d'une maniere fiere par les graces d'une maniere tendre, ou le trop de liberté qu'inſpire la chaleur d'un coloriſte par la correction ſérieuſe d'un deſſinateur exact [1].

En 1751 il remporta le premier prix de peinture à l'académie, & enſuite entra dans l'école des éleves protégés par le roi, où il fut trois

[1] Il ne s'enſuit pas qu'il ſoit avantageux, lorſque l'on n'eſt pas formé, de copier toutes ſortes de manieres. Pluſieurs expériences ont prouvé, que ceux qui ont quitté trop tôt leurs maîtres, pour s'attacher uniquement à copier les tableaux anciens, n'en ont pas tiré le fruit qu'ils en eſpéroient, & ſont reſtés dans la médiocrité.

ans sous la direction de M. Carle-Vanloo, & profita avantageusement des conseils de ce grand artiste.

Dans cet intervalle il se livra à quelques distractions, entraîné par des connoissances qui lui déroberent un tems précieux, & dont il s'est depuis reproché la perte. Néanmoins il travailloit & fit chaque année un tableau pour preuve de ses progrès, ainsi qu'il est d'usage dans cette école. Le premier étoit Loth & ses filles le second Psiché évanouie, & le dernier Cephale enlevé par l'Aurore. Il fit aussi deux tableaux qui sont à Rouen, dont l'un représente l'Annonciation, & l'autre la Visitation de la Vierge. On en fut assez satisfait, pour lui confier les tableaux de l'église de S. André de cette ville, qu'il se proposa de faire pendant son séjour en Italie. A peine fut-il arrivé à Rome, que malgré le desir qu'il avoit eu de faire ce voyage, il

éprouva un ennui & un dégoût qui le tinrent presque une année sans sortir de sa chambre [1].

Peut-être cet engourdissement étoit-il causé par le déplaisir d'avoir quitté des amusemens auxquels il s'étoit trop livré, peut-être aussi par le desir de se rapprocher de M. Boucher, qui lui avoit promis sa fille s'il revenoit avec du talent. Il étoit lié d'une amitié particuliere avec plusieurs pensionnaires, & entr'autres avec M. de la Rue, sculpteur. Ce dernier attribuant l'affoiblissement de sa santé au changement de climat, avoit pris le séjour de Rome en déplaisance : ce qui ne contribuoit pas peu à augmenter celle qu'éprouvoit M. Deshays.

[1] C'est en effet ce qu'éprouvent presque tous les François dans les commencemens de leur séjour à Rome. La tranquillité de cette ville en comparaison du mouvement de Paris, la différence des mœurs & des sociétés, inspirent la langueur & l'ennui ; mais on s'y accoutume enfin, & tellement qu'on la quitte avec regret.

Ils réſolurent de ſolliciter leur retour. Cette déſertion ne fut point approuvée. M. de la Rue revint cependant, ſa ſanté en effet commençant à s'altérer ; mais M. Deshays reſta, prit ſur lui de s'occuper de ſon talent pour diſſiper ſon ennui, & de ſe faire un amuſement de l'examen des belles choſes. Il les vit avec fruit ; & ſortant enfin de ce long aſſoupiſſement, il reprit l'étude avec toute l'ardeur dont il étoit capable.

Il fit les progrès les plus rapides, & les eſſais qu'il envoya annoncerent la hardieſſe de ſon pinceau & un génie grand & ſingulier. De retour à Paris, quelques mois avant que de ſe préſenter à l'académie, il épouſa mademoiſelle Boucher l'ainée : ce qui lui concilia de plus en plus l'affection des amis de M. Boucher, c'eſt-à-dire, de toute l'académie.

Le 30 ſeptembre 1758, il y fut agréé avec applaudiſſement ſur pluſieurs

ouvrages, entr'autres sur son tableau représentant Saint André adorant la croix où il doit être martyrisé.

Ce tableau étoit un de ceux qui lui avoient été commandés avant son départ pour l'Italie, & c'est ici en quelque maniere l'entrée de la carriere qu'il a parcourue avec tant d'éclat. La nouveauté ingénieuse de la composition, dans un espace dont la forme étoit très-ingrate, la fierté de l'exécution, & le grand effet qu'il avoit su y donner, l'annoncerent comme un peintre particuliérement propre aux grands ouvrages. Il fit ensuite son tableau de réception pour l'académie, représentant le corps mort d'Hector, préservé de la corruption par Vénus. Il fut reçu le 26 mai 1759, & fait adjoint à professeur le 5 de juillet 1760.

Entre les tableaux qui le distinguerent dans les expositions au salon du Louvre, on peut citer particuliè-

rement ſon ſecond tableau de l'hiſtoire de S. André, où l'on voit ce ſaint conduit par les bourreaux, pour être attaché ſur le chevalet, & y être fouetté; tableau bien digne du premier. Celui de S. Victor, jeune capitaine Romain, renverſant les idoles, qui eſt d'une compoſition très-noble & d'un grand effet. S. Pierre délivré de la priſon, tableau deſtiné pour l'égliſe de S. Louis à Verſailles : ce morceau eſt beau, & l'effet de lumiere en eſt très-agréable.

Un des plus célebres ouvrages & qui lui a fait le plus d'honneur, non-ſeulement à l'égard des grandes parties de la peinture qu'on lui connoiſſoit, mais encore par la force & la beauté de l'expreſſion, c'eſt le tableau de S. Benoît recevant le viatique au moment de ſa mort. L'approbation univerſelle qu'il lui acquit, augmenta encore la réputation brillante dont il jouiſſoit. Je ne citerai point

pluſieurs tableaux de lui, repréſentant des caravanes, eſpece de ſujet qu'il aimoit à traiter ; quoiqu'ils ſoient d'une grande beauté par la chaleur de la compoſition & la hardieſſe des effets, néanmoins il ſemble que ſon pinceau n'étoit communément ni aſſez fini ni aſſez précieux pour l'exécution des ſujets en petit. Cependant il expoſa au ſalon de 1763, une Réſurrection du Lazare en petit, qui, quoiqu'elle laiſſât encore à deſirer un plus grand fini, étoit néanmoins un très-beau tableau [1]. Le tableau de la chaſteté de Joſeph dans cette même expoſition, obtint l'eſtime la plus diſtinguée. La compoſition en eſt in-

[1] On pourroit citer auſſi quelques tableaux de cabinet qu'il a finis avec beaucoup de ſoin, & où ſon pinceau eſt très-aimable ; & entr'autres, un tableau d'Erigone ; un autre de Jupiter & Antiope ; une femme repréſentant l'étude, &c. Néanmoins on peut dire en général que ſon feu lui permettoit rarement de ſe captiver au degré qu'exige le beau fini.

génieuſe, bien grouppée & de figures grandes dans un petit eſpace : la maniere grande & large, le choix des caracteres de têtes noble, l'expreſſion forte & bien rendue : la couleur fiere, hardie, de grand effet & même de tons très-frais. Mais ce qui ſatisfit le plus les artiſtes & les gens de goût qui avoient la plus haute opinion de ſes talens, ce fut le grand tableau du mariage de la Vierge. On a vu rarement, même des plus grands maîtres, un tableau, dont la diſpoſition & l'effet ſoient plus impoſans. Il enleva tous les ſuffrages, & les éloges retentirent de toutes parts.

On pourroit encore citer pluſieurs tableaux de lui, tels qu'un S. Pierre, guériſſant un boiteux à la porte du temple, une prédication de S. Jean; Jupiter & Danaé : tous méritent des éloges.

Ce fut au milieu de la gloire dont il commençoit à jouir, qu'un accident

auſſi peu conſidérable dans ſon commencement, que funeſte dans ſes ſuites, trancha le cours de ſa vie. On l'a attribué à une chûte ; il s'ouvrit un vaiſſeau dans une des parties les plus délicates du corps humain : la filtration imperceptible du ſang, qui s'enſuivoit, augmenta inſenſiblement à tel degré qu'il devint inévitable de le ſoumettre à une opération des plus redoutables, & dont le ſuccès, même dans les corps les mieux conſtitués, eſt toujours très-incertain : ſon extrême délicateſſe & l'agitation d'eſprit dont il avoit paru très-ſuſceptible pendant le cours de ſa maladie, qui a été de pluſieurs mois, rendoient l'opération d'autant plus dangereuſe. Cependant il la ſoutint avec beaucoup plus de courage qu'on ne l'avoit eſpéré. Le chirurgien célebre, qui avoit bien voulu entreprendre ſa cure, eut tout lieu pendant pluſieurs jours de ſe flatter du ſuccès le plus

consolant. Il lui avoit ordonné, à cause de son extrême foiblesse, de se substanter : mais, soit que M. Deshays se fût figuré que ces ordonnances n'étoient dictées que par l'indulgence, & que ce qui pourroit lui donner des forces, pourroit aussi augmenter le danger en lui donnant la fievre; il s'obstina à ne point faire usage de ce secours. C'est cependant ce qui paroît avoir été la cause de sa perte; à la suite d'un sommeil qui fut troublé par quelque songe effrayant, vraisemblablement l'effet de son extrême foiblesse, il se réveilla dans une grande agitation. Une hémorrhagie, dont la cause étoit peu considérable en elle-même, augmenta son effroi; cette agitation occasionna la fievre & les autres accidens qui décident de la vie dans ces cruelles circonstances. Il mourut le 10 février 1765, âgé de trente-cinq ans & deux mois.

Il étoit alors chargé d'ouvrages

très-importans : un grand tableau pour l'hôtel-de-ville de Paris, dont les principales études étoient faites; un très-grand pour l'égliſe de S. Roch, deux pour la manufacture des Gobelins; enfin un dont le ſujet étoit tiré de l'hiſtoire Romaine, & qui étoit deſtiné à décorer la galerie de Choiſy. Il avoit dans ſon attelier quelques tableaux achevés; ils ſont d'une grande beauté, ſoit par la compoſition, ſoit par l'exécution hardie. L'un repréſente Saint Jérôme, un autre la converſion de ſaint Paul; un troiſieme, Achille luttant, avec le ſecours de Vénus & de Vulcain, contre le Scamandre & le Simoïs. Ce morceau, qui juſqu'à préſent eſt peu connu, eſt très-digne de la réputation de ſon auteur [1].

Il avoit commencé un grand tableau repréſentant l'Innocence qui ſe

[1] Il a été expoſé depuis ſa mort au ſallon de cette même année 1765.

refugie entre les bras de la Justice. Ce morceau étoit heureusement composé & disposé de maniere à faire beaucoup d'effet ; quelques parties même, déja exécutées avec cette fierté qui le caractérisoit, annonçoient un beau tout. On peut ajouter à cette énumération quelques tableaux commencés pour la manufacture de tapisserie établie à Beauvais, à laquelle il avoit déja fourni plusieurs morceaux agréables & susceptibles de produire d'heureux effets dans ce genre de travail.

Entre les esquisses qu'il a laissées & qui montrent l'abondance & le feu de son génie, on peut citer particuliérement celle du tableau qu'il devoit faire pour l'église de S. Roch. Il y présentoit avec peu de figures, mais grandes, un spectacle magnifique & imposant ; & l'on avoit tout lieu d'en attendre un succès égal à celui qu'avoit eu le célebre tableau du mariage de la Vierge,

La maniere de ce peintre eſt grande, fiere & très-large ; ſon génie, abondant & ſingulier. Par la diſtribution des plans, par l'aſpect pittoreſque ſous lequel il préſente ſes figures, & par l'action remplie de feu qu'il leur donne, il offre preſque toujours un ſpectacle neuf, & qui excite la ſurpriſe. Son caractere de deſſin eſt ferme & reſſenti, fortement articulé, un peu carré, ſans cependant tomber dans l'excès. Il ſavoit ſacrifier les détails aux grands effets ; & dans ſes beaux ouvrages, on trouve ordinairement de grandes parties d'ombres, & des repos, qui font que l'on débrouille ſans peine les objets, & qui aident à produire des effets décidés, lorſque ces tableaux ſont vus de la diſtance convenable. Son coloris eſt en général bon, vigoureux, quelquefois vif & brillant ; cependant ſes tons, à la rigueur, ne ſont ni fins ni précieux : ſouvent, lorſqu'il

peignoit des figures d'hommes, il y multiplioit trop les tons jaunâtres, ainſi que les touches d'un rouge preſque pur ; & dans les chairs des femmes, il employoit quelquefois des tons d'une fraîcheur un peu fardée ; mais s'il paroiſſoit connoître peu, ou faire rarement uſage de ces paſſages de tons variés qui caractériſent le fin coloriſte ; néanmoins il eſt certain que ſon coloris étoit ſuffiſant pour les grands tableaux, & qu'il y produiſoit l'effet le plus piquant : auſſi étoit-ce à quoi les artiſtes le regardoient comme particuliérement deſtiné.

Quelques-uns d'eux & les plus en état d'en juger, ne le croyoient pas auſſi propre aux ſujets qui exigent des graces, qu'à ceux qui demandent de la force & du caractere ; ſouvent, en effet, ſes figures de femmes manquent d'une certaine élégance : cependant il en a traité pluſieurs avec

agrément & d'un ton de coloris séducteur. Telles étoient celles d'une salle de concert qu'il avoit entiérement décorée de peintures, & quelques plafonds qu'il a faits chez différens particuliers. On peut ajouter à ce nombre, les bergeres d'un tableau fait pour la manufacture de Beauvais, dont le sujet est Diane & Astrée endormies auprès de la fontaine d'Amour. Il y répandit beaucoup de graces, quoique ce fût un genre très-différent de celui qu'on regardoit comme le sien.

Ses dessins étoient moins connus que ses tableaux. Ceux qui se sont trouvés chez lui, quoiqu'en très-petit-nombre, en ont donné la plus haute idée. Ses académies sont savantes & caractérisées avec fermeté. S'il s'y trouve de légeres incorrections, quelque chose d'outré dans la maniere de saisir les formes; ces légers défauts, si toutefois on peut

leur donner ce nom, ſont plus que compenſés par le beau feu qui les a produits, & qui y brille de toutes parts; & par l'effet, le goût & la pâte moëlleuſe du crayon qui y déſigne clairement le grand peintre. Il s'y eſt trouvé pluſieurs études de têtes deſſinées avec tant d'art & de ſentiment, qu'on peut les comparer aux meilleurs deſſins des plus grands maîtres.

Quoiqu'enlevé à la fleur de ſon âge, il a vécu peut-être aſſez pour ſa gloire, puiſqu'il a laiſſé pluſieurs morceaux qui immortaliſeront ſa mémoire, mais ſans doute trop peu pour celle de l'école Françoiſe, dont il étoit déja un des principaux appuis, & pour le public qui voyoit avec un plaiſir inexprimable ſes ſuccès éclatans, & qui avoit lieu d'en attendre non-ſeulement un bien plus grand nombre de productions inté-

reſſantes, mais encore les fruits qu'auroient pu produire, & l'imitation de ſes talens, & l'émulation qu'ils excitoient.

LETTRE

SUR LES PEINTURES,

GRAVURES ET SCULPTURES

QUI ONT ÉTÉ EXPOSÉES CETTE ANNÉE AU LOUVRE;

Par M. RAPHAEL, Peintre, de l'Académie de Saint Luc, Entrepreneur Général des Enſeignes de la Ville, Fauxbourgs & Banlieue de Paris; à M. JÉROME, ſon ami, Rapeur de Tabac & Riboteur.

Septembre 1769.

Nota. Cette piece & la ſuivante ont paru dans leur tems agréables au public, c'eſt pourquoi on a cru devoir les réimprimer toutes deux; la réponſe, qui eſt de l'auteur de ces divers petits ouvrages, n'étant pas intelligible ſans l'autre.

AVERTISSEMENT
DE L'ÉDITEUR.

TOUT le monde connoît le célebre Raphaël & ſes immortelles enſeignes, au bas deſquelles on lit: *Raphael pincit.* J'avois commandé à M. Brouillonnet, peintre de l'académie de Saint-Luc, le portrait en grand d'un de mes oncles, meſtre-de-camp d'un régiment de dragons. J'allai voir le deſſin du tableau exécuté en petit; le peintre avoit repréſenté mon oncle ſous une tente, armé de pied-en-cap, poudré, friſé, muſqué, prenant ſubtilement, avec

le pouce & l'index, le petit doigt en l'air, ſon caſque pour le poſer ſur ſa tête. Dans le fond du tableau étoit repréſentée une action très-chaude de cavalerie, dans laquelle le régiment de mon oncle faiſoit merveille. Je trouvai mauvais qu'on ſe fût amuſé à lui mettre des papillottes pendant que ſes braves ſoldats ſe battoient ; cela n'étoit pas dans le coſtume de mon oncle, & je me permis de traiter d'ignorant M. Brouillonnet. Un petit homme à manches retrouſſées, qui étoit là, me dit : croyez-vous, Monſieur, que tous les grands hommes ne font pas des fautes ?

fautes ? Et parce que mon confrere a fait un ſoléciſme de peinture, faut-il le traiter d'ignorant ? Voyez le ſallon, voyez nos maîtres faire des bévues, & reconnoiſſez les écarts du génie humain, & le ſommeil léthargique du bon Homere, répandu ſur preſque tous les auteurs qui ont expoſé leurs ouvrages. Encore une fois, Monſieur, allez au ſallon ; & ſi vous n'êtes pas connoiſſeur, ſi vous avez beſoin d'être éclairé, liſez ceci, & pardonnez à mon pauvre confrere le contre-ſens qu'il a fait dans le tableau de M. votre oncle.

Je pris un petit manuſcrit ſale qu'il me donna ; je le trouvai ſi original, que j'ai cru devoir en faire part au public.

LETTRE

DE M. RAPHAEL,

A M. JÉROME.

Septembre 1769.

VOUS tendez un furieux piege à mon amour propre, mon cher Jérôme, en me demandant mon avis sur les tableaux exposés au sallon. J'ai l'honneur d'être membre de Saint-Luc, & l'hôtel d'Aligre ne sympatise pas avec le Louvre ; cependant je ne refuserai pas mon ami Jérôme, le cousin de ma chere Fanchon. Garde-toi bien de montrer ma lettre à quelque confrere. Je jouerois trop gros jeu, & ils pourroient bien m'écorcher vif, comme Apollon fit à ce pauvre Marsias, parce qu'il jouoit mieux du fifre que lui.

J'ai lu dans je ne sais quelle feuille qui enveloppoit un morceau de fromage de Brie que me vendit l'autre jour madame Carré, qu'un ancien faiseur d'enseignes étant allé voir un autre barbouilleur de ses amis, qui avoit la vogue, essaya d'imiter, d'après un tableau que ce peintre faisoit pour un maître barbier de ce tems-là, un plat à barbe à l'antique; & que, fier de sa réussite, il s'écria dans son enthousiasme, *& moi aussi je suis peintre.* Ma foi, le même vertigo me prit hier au sallon, quand je vis tous ces tableaux si bien encadrés, que je les comparai à mes peintures qui sont toutes brutes sur le mur, & cependant si belles, si vraies, sans aucun ornement étranger. Je ne pus me défendre d'un certain mouvement de vanité, & je me dis avec complaisance, en me frappant sur le ventre, *& moi aussi je suis peintre.*

Je te dirai, mon cher Jérôme, que

je ne connois aucun de ces meſſieurs qui ont expoſé leurs ouvrages ; les artiſtes, les gens à talens ne frayent pas enſemble. Je te parlerai donc des tableaux, ſans citer les auteurs. J'avois vu en bas & en haut des femmes qui avoient devant elles des petits livrets. On me dit que c'étoit l'explication de tout ce qu'on voyoit. J'imaginai que c'étoit une galanterie de l'académie royale, qui faiſoit imprimer ces livrets à ſes frais, & une adreſſe de meſſieurs les peintres, qui, n'ayant pas comme moi l'eſprit de faire des tableaux parlans, ou l'intelligence de mettre le nom au bas de la choſe, avoient fait imprimer dans ce petit cahier le mot de leurs énigmes ; j'en demandai un, & je fus très-ſcandaliſé, lorſqu'on me dit qu'il falloit le payer 12 ſols. Je ne fus pas ſi ſot, j'aime mieux dépenſer cette ſomme avec toi à la Grand'Pinte. Je m'en ſuis paſſé. J'ai fait de mon mieux, avec

un peu d'aide, pour deviner les ſujets. Tu feras toi comme tu pourras, pour entendre ma critique.

Ce qui me frappa d'abord en entrant, ce fut un grand tableau qui eſt au milieu; je l'examinai, je vis ſur une même ligne des chevaux, des meſſieurs, des perruques.... Je me frottai les yeux, & j'apperçus dans le fond quelque choſe de grisâtre, qu'on me dit être la ſtatue équeſtre de Louis le Bien-Aimé. Un charitable monſieur qui étoit à mes côtés, & qui avoit fait la folle dépenſe du livret, me dit que ce tableau repréſentoit l'inauguration de la ſtatue de la place de Louis XV.... Oh pour celui-là, mon ami, il a manqué ſon coup : ſon intention étoit louable ; il a voulu faire un bon tableau, & il en a fait un mauvais : ces meſſieurs ſont tous un grimace de poſſédés, comme ſi leurs ſelles étoient garnies de pointes d'aiguilles. Paſſe pour MM. les

échevins qui étoient embarrassés de se trouver huchés sur de si grandes bêtes, & qui n'avoient peut-être pas fait leur académie ; mais monseigneur le Gouverneur de Paris, lui qui a si bonne mine par-tout, dont l'air est si gracieux, si affable, lui faire faire une telle moue à pareille fête, cela n'est pas supportable ; & les chevaux.... je m'y connois, moi qui en peins quelquefois ; les chevaux sont les dignes émules de Rossinante : tu as vu *mon cheval fantasque & ridicule de la rue de Vendôme* : voilà un cheval cela. Compare-le, je te prie, à celui que monte M. le Prévôt des marchands ; regarde celui-là comme il est taillé, quel poitrail, quelle tête il présente ! Et vois le mien comme il est dessiné, comme il est leste, comme il fait la cabriole. Je voudrois pour la rareté du fait voir nos deux chevaux au marché.... Examine aussi comme j'ai mis de l'art dans la façon de placer mon palfre-

nier, on n'enfileroit pas ces deux têtes avec la même aiguille, cela eſt grouppé ; & ce palfrenier, quelle mine agréable ! C'étoit Guillaume du grand Cerf, qui me ſervit de modele ; il faut ſavoir choiſir ſon monde.... au lieu que ce peintre a été déterrer deux vilains forts de la halle pour peindre deux ſavoyards qui ſe battent ſous les pieds des chevaux, en ramaſſant l'argent qu'on jettoit.... Si tu voyois comme ils ſont vieux, la figure qu'ils font, ils te feroient peur. Que n'a-t-il pris un de ces jolis ramoneurs qui vendent leurs dents un louis piece pour les dames de la cour ; il y en a qui ont des mines très-agréables ; il n'en coûte pas plus de prendre de jolis modeles. Et lorſqu'il m'a fallu peindre au fauxbourg S. Denis, cette marchande qui vend du tabac rapé, n'ai-je pas été prier mademoiſelle Manon Beauregard de ſe laiſſer tirer ?

Sur la gauche, un autre grand tableau attira mes regards. Le monſieur au livret m'apprit que c'étoit un jeune homme déguiſé en fille, qu'on reconnoiſſoit, parce qu'il prenoit un couteau-de-chaſſe plutôt qu'une coëffure à la Gertrude. Je trouvai qu'on n'avoit pas été fort embarraſſé de reconnoître le jouvenceau en cotillons; car on lui avoit fait ſa part avant qu'il ait eu la peine de la choiſir; les armes, le bouclier, tout eſt de ſon côté, les bijoux de l'autre.... Ce tableau paroît avoir été fait pour être vu à la lumiere; les bougies rendront aux arbres leur couleur naturelle, car au jour il eſt bleu comme amidon. Tu te rappelles, peut-être, ce berceau au coin de la rue de Louis le Grand, où ces deux riboteurs & cette demoiſelle boivent de la bierre double de mars & du cidre d'Iſſigny; voilà de la verdure; regarde comme les feuilles qui tapiſſent ce berceau ſont

naturelles, & la demoiſelle du moins a un air noble; cela ſent ſon quelque choſe; ce n'eſt pas un petit nez retrouſſé comme cette princeſſe qui eſt appuyée ſur des carreaux, & qui reſſemble comme deux gouttes d'eau à cette demoiſelle qui chantoit dans ce café ſur le beau boulevard, & qui avoit une friſure ſi haute. En revanche, le monſieur au ſtratagême, pour reconnoître les ſexes, eſt d'un goguenard achevé; il eſt ſur la pointe du pied, le bonnet ſur l'oreille, le col tors, & l'œil en tapinois; il contraſte parfaitement avec les femmes qui ſont très-peu flattées des joyaux qu'on leur apporte, & dont les figures blafardes n'ont ni ame ni expreſſion. Je quittai ce tableau bleu, pour en aller voir un autre verd, verd: ce ſont des hommes, des ânes, des femmes, des chevres, des moutons, des enfans, des pigeons pêle-mêle: on dit que c'eſt une marche; ils ont l'air de danſer

en rond. On ne devine, ni d'où ils viennent, ni où ils vont. De loin, cela reſſemble à l'enſeigne d'une fruitiere, où il y auroit force choux, des herbes, de la ſalade & autres denrées. Le peintre étoit preſſé; car il n'a pas pris la peine d'achever les figures.... J'ai vu, entr'autres, un petit enfant qui avoit un œil gros comme un ſol, & l'autre petit comme un trou d'aiguille. J'ai imaginé que c'étoit une plaiſanterie; & comme je n'aime pas à être pris pour dupe, car j'avois été admirer le tableau ſur l'étiquette du ſac, j'en ai été examiner un voiſin; c'eſt un monſieur que ſa femme reçoit à ſa toillette. Rien de plus agréable & de mieux fini que les détails de ce tableau. J'aurois ſouhaité que le peintre n'eût pas gratifié le mari d'un œil dur, ce qui donne un ton fâché à toute l'expreſſion du viſage. Ce défaut, joint à l'ennui qu'avoit la dame de ſe faire peindre, lequel ſe mani-

feſte admirablement dans ſon portrait, donne à ce tableau un air de querelle de ménage; c'eſt l'idée qui ſe préſente à ceux qui ne connoiſſent pas le couple heureux qu'il repréſente. Pour celui-là je ne reprocherai pas au peintre d'avoir choiſi un vilain modele; il ſeroit difficile d'en trouver un plus charmant. Je deſirerois bien en avoir un pareil pour une Vénus que je dois envoyer dans un pays étranger, où je crains qu'elle ne ſoit bien étrangere. Au-deſſus de ce tableau, en eſt un autre qui repréſente une dame à ſon clavecin, un monſieur derriere ſa chaiſe, une autre à côté; ces trois perſonnes ont toutes de beaux grands yeux, qu'ils ouvrent tant qu'ils peuvent aux ſpectateurs. Le monſieur qui eſt aſſis eſt ſi grand, que s'il lui prenoit envie de ſe lever de ſa chaiſe, il toucheroit à la voûte de la ſalle.... Heureuſement il eſt trop bien collé ſur la toile. Celui qui

eſt debout ſort un peu plus ; mais ce que je ne puis ſupporter, c'eſt que ces trois perſonnes, qui n'étoient pas là ſans ſe parler, ſans ſe regarder, ſont repréſentées ſe moquant les unes des autres, uniquement occupées des ſpectateurs. N'y a-t-il donc pas moyen de montrer toute la figure des perſonnages, & cependant de les repréſenter avec une certaine intelligence entr'eux? .... Rappelle-toi mon enſeigne *des envieux de la culotte*, fauxbourg S. Denis, chez ce marchand peauſſier. Mes deux champions ſe menacent des yeux, en tiraillant le haut-de-chauſſes, & cependant montrent leur viſage au public.... Si au lieu de cela je les avois repréſentés tirant à l'aveuglette, uniquement occupés à regarder les paſſans, on ſe ſeroit moqué de moi. On a beau me dire que ces trois têtes ſont des portraits : ſi vous ne vouliez faire que des portraits, vous n'aviez

qu'à faire trois morceaux séparés, comme ce notaire, sa femme & son clerc: mais vous avez eu l'ambition de composer un tableau; mettez-y donc de l'harmonie & de l'ensemble... C'est comme à la parade de Nicolet; je me mets en colere, lorsque je vois paillasse nous regarder en parlant au bonhomme Cassandre.... Je suis tenté toujours de lui crier: hé! butor, tourne ta tête, je ne suis pas là... Mais ce n'est pas ici la place de te faire part de mes idées sur les spectacles & les hommes de bois; je réserve cela pour une autre lettre. Revenons aux tableaux.

Oh! mon cher Jérôme, comment te peindre mon enthousiasme, à la vue d'un gigot & d'un pâté, dont la croûte est si belle, si dorée.... Voilà un tableau.... Voilà la belle nature, qui trompe l'œil du connoisseur & la dent du gourmand.... L'eau m'en venoit à la bouche; & quoique

j'éprouvaſſe le ſupplice de Tantale, je ne pouvois m'arracher de ce divin morceau.... Enfin, bien convaincu que ce n'étoit qu'une peinture, je revins ſur mes pas, pour admirer des marines de la plus grande vérité. Il y en avoit une aſſez belle collection; on me dit qu'elles n'étoient pas toutes du même auteur.... En effet, je remarquai qu'il y avoit certains cadres, ſur leſquels étoit gravé en gros caracteres le nom du peintre.... Ma foi, mon ami, ce ſont deux habiles gens; il y a un clair de lune qui fait grand plaiſir.... J'ai trouvé le ciel bien noir pour une lune auſſi ſereine; mais on m'a dit que c'étoit comme cela, & je n'ai rien repliqué. Le reflet de la lune ſur les eaux, le contraſte de ſa lumiere douce avec le vif éclat d'un feu qui eſt allumé dans le coin du tableau, me paroiſſent un chef-d'œuvre... J'ai été ſincérement contrit, qu'un homme qui honore la

fortune par l'emploi qu'il fait de ſes dons, nous ait refuſé la ſatisfaction d'admirer douze marines du même auteur, qu'il a, dit-on, achetées & payées en homme qui ſait apprécier le mérite & les talens. Son camarade, j'oſe dire ſon émule, a des choſes uniques auſſi; ſes eaux ſont d'un tranſparent, d'un criſtallin achevé; il y a de la chaleur dans la compoſition de ſes tempêtes; le danger eſt preſſant, & il eſt bien repréſenté ſur les viſages conſternés des acteurs du tableau. J'en excepterai un... C'eſt une chalouppe qui court les plus grands riſques par un grain de vent.... Des pêcheurs ſont ſur le rivage, qui témoignent la part qu'ils prennent au danger de leurs camarades, & l'envie qu'ils ont de les ſecourir. A côté ſont deux Orientaux, je les ſuppoſe tels à l'accoûtrement & à la longue barbe, qui voient tout ce remue-ménage avec un ſérieux, un flegme, une gravité Eſpagnole;

Eſpagnole ; je n'ai pas été content du peu de naturel que témoignent ces deux meſſieurs, & deux autres non moins tranquilles, qui ſont de l'autre côté ſur un rocher, & qui ne prennent pas plus de part qu'eux à la cataſtrophe dont cette chalouppe eſt menacée. Au ſurplus, cet auteur qui peint ſi bien l'eau, peint très-bien auſſi le ciel, la terre, le matin, à midi ou le ſoir, comme il vous plaira ; toute la belle nature eſt ſoumiſe à ſon pinceau ; il rend les prés, les arbres, les bois, les champs avec une vérité & une beauté qui font regretter de ne pas être à la place de ceux qu'il repréſente dans des ſites ſi agréables.

Tu vois, mon cher Jérôme, que je ne me fais pas prier pour louer les bonnes choſes ; c'eſt par cette raiſon que je te dirai qu'il n'y a pas de termes pour rendre la ſupériorité, la délicateſſe & le fini de deux tableaux à l'aiguille, qui repréſentent, l'un notre

bon roi ; l'autre, la feue reine ; tu prendrois cela tout fin droit pour de la peinture & de la plus belle, & tu n'en ſerois pas plus ſot ; car plus fins que toi y ſont attrappés.

A côté ſont deux tableaux qui repréſentent deux concerts ; d'un côté une Allemande qui pince la harpe ; de l'autre, une Eſpagnole, la guittare. Un baron Allemand qui étoit à mes côtés, diſoit : *Pardi, ſti peindre ly être un trole de garſon di faire écuter ſti jene file par tes Eſpagnols ; nus Allemans l'afoir des oreilles oſi, & nus conetre en mouſic comme eix.....* Je trouvai qu'il avoit raiſon ; & je n'approuvai pas d'avoir fait voyager cette demoiſelle de Vienne à Madrid, pour trouver des auditeurs.... Quelque choſe qui m'a paru plaiſant & hors de vraiſemblance, c'eſt que dans le tableau de la belle Allemande, les hommes écoutent la muſique ſans la regarder ; & dans celui de la laide Eſpagnole, ils ont

l'air de la regarder ſans l'écouter.... J'aurois plutôt pardonné la diſtraction en faveur de la jolie.... Toute cette partie eſt chargée de portraits ſans nombre, de femmes charmantes; je ne te dirai pas ſi cela eſt reſſemblant, je n'en connois aucune.... Il y a des hommes qui ſont plus laids que des chenilles, qui ont la rage de ſe faire peindre, & la ſottiſe de ſe faire expoſer au ſallon.

J'ai remarqué une figure octogénaire, affublée d'une eſpece de mantelet de ſatin blanc, bordée de blanc; je ſuis sûr que ce portrait fera plaiſir aux petits-neveux de ce monſieur.... Mais pourquoi venir au ſallon quand on eſt ſi âgé? Et pourquoi ſe vouer au blanc ſi tard?

L'année a été heureuſe pour le clergé; car il eſt peint très-reſſemblant; un prince d'une illuſtre maiſon, deux prélats, un abbé qui nous donne de ſes nouvelles deux fois par

ſemaine, y ſont, à ce qu'on dit, frappans: je n'en dirai pas autant d'un miniſtre qui eſt peint dans ſon fauteuil: je l'ai vu à l'école vétérinaire; je lui ai trouvé un air ſi noble, ſi aiſé, que j'ai été piqué de la façon gauche & guindée dont on l'a repréſenté. Puiſque je ſuis ſur le chapitre des portraits, il faut que je l'épuiſe. Il y en a un dans le fond en pied; jarnigoi, mon cher Jérôme, quelle tête! quel feu dans les yeux! quel ton mâle & énergique dans toute ſa perſonne! Il y a bien de l'adreſſe au peintre à avoir ſaiſi avec tant de préciſion le caractere du ſujet qu'il peignoit. Sans l'avoir vu, on devine qui ce doit être; on dit qu'il y a quelques plis ſur le front, & quelques traits le long des joues, qui ſont de la main du prince de Condé & du maréchal de Broglie; car la tête eſt plus âgée que le buſte & le reſte du corps.

A côté de ce héros, on a placé

Mars ſurpris avec Vénus par Vulcain... Pour le coup ils ne lui échapperont pas ; car au lieu de les envelopper dans des filets, comme le texte le rapporte, le peintre aviſé a fait prendre au mari un bon gros drap verd qu'il leur jette ſur le corps. Le Mars ne juſtifie pas la Vénus d'avoir fait cette ſottiſe, ni la Vénus n'excuſe pas le Mars de s'être amuſé à la bagatelle, & laiſſé ſurprendre comme un benet... De l'autre côté eſt une Pſiché qui regarde l'Amour endormi ; cet Amour eſt grand, gros & long comme pere & mere ; Pſiché laide, fort mal en gorge, qu'on voit en plein ſous ſon bras. Je ne ſais dans quel boutique ce peintre leve ſes draperies ; elles ſont affreuſes ; celle de ce tableau eſt d'un gros brun du tiers-ordre. Quand j'habille mademoiſelle Fanchon ou mademoiſelle Nicole, j'ai ſoin de leur aſſortir des couleurs qui leur aillent ; & je ne marie pas le

teint vif de Manon la gaillarde avec une juppe de feuille morte. — Au-deſſus ſont trois grands tableaux, la naiſſance de Vénus, la Vérité, & je ne ſais quel autre ſujet allégorique, que je n'ai pu deviner, malgré un hibou, une équerre, une regle & une lampe. La naiſſance de Vénus, j'en demande pardon à l'auteur, m'a paru d'une compoſition ſeche; Vénus point belle, trop graſſe, ſur-tout à l'endroit d'une hanche qui me paroît monſtrueuſe; nul détail agréable pour un ſujet auſſi riche: il n'y a rien qui plaiſe, qui ſéduiſe, qui rappelle.... La Vérité eſt une grande femme, forte en cuir, droite comme un pieu, qui ſe laiſſe mettre à nud par le Tems; le Tems n'eſt pas ce vieux bonhomme que tu connois, avec ſa barbe, ſa mine renfrognée, ſa faulx & ſon horloge; le beau plaiſir de ſe laiſſer voir à crû à un tel barbon.... Ce n'eſt pas le Tems d'à préſent; c'eſt le Tems

du premier âge ; un petit enfant pas plus gros qu'un Amour, qui vole à tire d'aîle, & emporte tout avec lui. Le peintre, qui avoit peur qu'on ne reconnût pas la Vérité à tous ces signes, a mis au bas cette axiome si vrai de Barême, deux & deux font quatre, ou quelque chose d'approchant. L'autre figure qui fait pendant, & qui est habillée, n'est pas plus heureuse ; elle ressemble à la dame de pique : c'est tout ce que j'ai pu reconnoître.

J'ai vu que l'allégorie n'avoit pas beau jeu ; je me suis tourné du côté de l'histoire ; un tableau voisin m'a frappé : c'est un général qui demande des secours à un sénat pour son frere vainqueur. Le coloris ne m'a pas paru brillant, mais les détails traités avec beaucoup de vérité & d'intelligence. Le général explique les besoins de son frere avec une noble assurance ; les vieux sénateurs rêvent comment ils

trouveront de l'argent, & le ſyndic de la compagnie eſt debout, qui dit tout bonnement que cela eſt impoſſible, & que, malgré l'éloquence & la méthaphyſique du général & tous les anneaux que montre là un autre officier, il faudra néceſſairement abandonner cette noble entrepriſe ; car en tout tems & par tout pays cette maudite denrée a été rare & indiſpenſable. Je crains bien, mon cher Jérôme, que tu ne m'entendes pas, car c'eſt du haut ſtyle pour toi ; la fable & l'hiſtoire ne te ſont pas familieres. Tu es un excellent rapeur ; tu te connois en bon tabac, en bon vin, en jolis minois, & puis c'eſt tout : moi, j'ai fait mes études ; j'ai appris la fable & l'hiſtoire ; tu m'as demandé mon avis ; tu as réveillé mon amour-propre ; le démon de la critique s'eſt emparé de moi, & la rage de faire l'entendu, de dire mon ſentiment à tort & à travers, m'a pris ;

il

il faut que je parle. Je ſuis preſſé de cauſer. Ne m'écoute pas, ſi tu veux; car je te trouve ſous ma main, & je m'adreſſe à toi, comme un amant trahi & furieux, faute de confident, apoſtrophe tous les êtres inſenſibles qui l'environnent.

Pour deſcendre cependant un peu à ta portée, je vais te parler d'un ſujet allégorique que tu devineras ſans peine; c'eſt l'Hymen qui veut allumer ſon flambeau à celui de l'Amour. Cet Hymen eſt un grand flandrin qui s'y prend d'une façon très-gauche; il rit comme un niais de voir la flamme qui fuit ſa meche; le petit Amour le regarde d'un air cauſtique, & ſe moque de le voir ſi mal-adroit. L'Hymen a deux couronnes à la main; j'ai vu les fleurs: le peintre a oublié un attribut eſſentiel, car on ne diſtingue pas les épines.

Voici une petite Fille toute jolie qui fait ſa priere, non pas à l'Hymen,

car ce n'eſt pas un ſaint fêté par le beau ſexe, mais à l'Amour. Ah, la jolie tête ! Ah, le vilain corps ! Quel dommage que ce petit minois ſi fin, ſi tendre, n'ait pas d'épaule droite & ait une jambe mal placée ! Qu'il eſt cruel de l'avoir miſe à genoux d'une façon auſſi incommode pour elle ! Hélas ! la pauvre petite, elle ne s'eſt pas adreſſée à un joli enfant, car le petit Amour reſſemble à un magot de la Chine : il tient une couronne ; ſi la petite fille vouloit rire, elle paſſeroit à travers comme dans un cerceau. La ſcene ſe paſſe dans un boſquet ſombre ; il y a des fleurs, des tourterelles qui ſont très-agréablement rendues ; mais on ne remarque que cette jolie tête & ce vilain corps. En voilà encore une autre bien jolie, s'il y avoit des blondes de cette couleur ; c'eſt une petite figure de cire collée comme une image ſur la toile, qui envoie un baiſer par la fenêtre ; je te dis cela parce qu'on

me l'a dit ; car au diable ſi je l'aurois deviné. Si une grande dame m'avoit donné un ſujet auſſi agréable à traiter, je m'y ſerois pris tout autrement ; au lieu de laiſſer ma petite fille en dedans de la fenêtre, plaquée contre la toile, je l'aurois fait ſortir à mi-corps hors de la croiſée ; elle auroit envoyé ſon baiſer plus commodément ; & le galant qui eſt au bas, auroit eu le plaiſir de la voir : j'aurois ſuppoſé qu'elle loge au ſecond, au-deſſus de l'entre-ſol comme cela ſe pratique ; ç'auroit été un motif de plus pour lui faire ſortir ſa tête, afin qu'elle ſoit apperçue par ſon amant. Je me ſerois efforcé de donner une autre expreſſion à ſes yeux ; je n'aurois pas voulu de ces demi-pâmés du tableau, car on ne ſe pâme pas pour baiſer ſon pouce, mais je lui aurois donné un regard vif & tendre, quelque choſe de pétillant & de laſcif, qui eût dit : je ne puis

t'envoyer que cela, mon petit ami; à la premiere occaſion nous ferons mieux. Je connois une certaine rue, près d'un boulevard, où j'ai vu ce petit manege entre une jeune demoiſelle qui étoit ſous la garde d'un vilain ours, & un jeune homme qui venoit recevoir ſur la brune, des baiſers ſoufflés par la fenêtre. Si l'auteur avoit été à portée de voir cela comme moi, il auroit bien mieux rempli ſon ſujet.

Il faut te dire qu'on eſt très-difficile ſur le compte de ce peintre, qui a fait des choſes excellentes; je n'irai pas loin pour te le prouver. Voici de ſa compoſition: un enfant moitié nud ſur ſa chaiſe, jouant avec un chien; viens le voir. N'ayes pas peur, nigaud; le chien ne te mordra pas. Approche; c'eſt une peinture. Si tu crois que je vais toujours te ſervir des morceaux comme celui-là, tu as tort: cela n'eſt pas aiſé, dit le

peintre ; il fait mieux ; il le prouve. Je ne ſuis brin content de ſon tableau de l'empereur Severe. Un pere reproche à ſon fils de l'avoir voulu faire aſſaſſiner, & il lui dit : ordonne qu'on me donne la mort avec cette épée ; le fils eſt fort ſot : je dis ſot, car il n'eſt pas confondu comme un illuſtre ſcélérat, mais honteux comme un fondeur de cloches. Les deux généraux qui ſont au chevet du lit n'expriment point aſſez la ſurpriſe & l'horreur dont ils doivent être pénétrés. L'empereur tend un bras long d'une aune, & ſe démet le poignet par ſon geſte. Pour mettre une certaine proportion entre le bras & la cuiſſe, le peintre a alongé, outre meſure, celle de ſon empereur ; c'eſt une jambe, une cuiſſe droite qui ne finit pas. Au ſurplus, il lui ſera facile de ſe défaire de cette cuiſſe difforme, car elle ne tient en façon quelconque & n'appartient pas au reſte du corps.

Je voudrois bien ſavoir pourquoi nous autres peintres (je dis nous) nous allons chercher des ſujets étrangers à traiter, tandis que notre nation en fourniroit qui ſeroient ſans doute plus intéreſſans. Eſt-ce que notre hiſtoire ne fourmille pas d'événemens auſſi illuſtres à repréſenter que l'hiſtoire Romaine? Demandez à M. Cochin, qui vient de faire pour l'abrégé de M. le préſident Hénault, des deſſins qui vivront les années de cet immortel ouvrage : n'avons-nous pas dans nos annales des traits auſſi grands, auſſi nobles, auſſi frappans, auſſi tragiques que les autres nations ?

Si jamais je ſuis reçu à l'académie royale comme peintre d'hiſtoire (je ſais que cela n'eſt pas aiſé, un confrere me l'a dit), je propoſerai que tous les ſujets de réception ſoient des traits de notre hiſtoire : au bout d'un certain tems nous aurons une collection intéreſſante des faits qui auront

été célébrés par les talens dans tous les genres, la poéſie, l'hiſtoire, la peinture, la ſculpture; nous troquerons, pour placer dans nos édifices & nos jardins publics, nos ſtatues de Titus, de Trajan, que le peuple ne connoît point, contre celles de Henri IV, de Louis XV, que tout bon François ſera flatté de voir & de reconnoître; & nous ne perdrons rien au change.

Pendant que je ſuis occupé à reprocher le mauvais choix des ſujets, il faut que tout d'une haleine j'exprime mon mécontentement d'un deſſin du même auteur, qu'il ſe propoſe ſans doute de traiter en grand. *La mort du pere dénaturé, abandonné de ſes enfans.* Eſt-ce qu'il en eſt des peres dénaturés ? Quel ſujet ! La mort du pere abandonné de ſes enfans; le tombeau ne ſeroit donc pas le terme des reſſentimens? Ce ſujet me ſcandaliſe: je ſuis fâché qu'un François l'ait imaginé; & pour me guérir par

le même fer qui m'a bleſſé, je quitte ce vilain croquis, pour aller voir celui de la mort du bon pere : voilà un ſujet digne, intéreſſant ; je reconnois à ce deſſin l'auteur pathétique & ſublime du pere paralytique ſervi par ſes enfans. J'ai remarqué encore une jolie eſquiſſe qui m'a fait plaiſir ; c'eſt une bonne mere entourée de ſes enfans. Il y a long-tems que je deſirois que ce ſujet fût traité ; l'idée m'en eſt venue en voyant paſſer devant mes fenêtres une jeune femme toute mignone, toute gentille, avec ſa petite famille au nombre de quatre. Cette femme, que j'appellerai *Clariſſe*, pour mettre un nom à la choſe, eſt bien la petite maternité la plus intéreſſante poſſible à imaginer ; rien de plus ſéduiſant que de la voir avec ſon cortege ; c'eſt le grouppe le plus joli du monde ; cela fait venir l'eau à la bouche d'être pere, & ſur-tout avec une telle maman. . . . Si j'avois eu les

talens de cet auteur, il y a long-tems que j'aurois enrichi ma collection de ce sujet agréable. Pour faire contraste & mettre l'ombre, j'aurois eu soin de peindre son large mari dans le coin du tableau.

Laissons les dessins pour revenir aux peintures. Cérès enseigne l'agriculture au roi Triptoleme. Il y avoit de quoi faire un beau morceau.... & je crois que l'auteur n'y a pas réussi; le ton général du tableau est d'une couleur de brique foncée; Cérès nourrit le fils du roi, qui pend à sa mamelle. Il y avoit près de moi un fameux accoucheur, qui disoit: voilà une nourrice que je ne donnerai à aucune de mes accouchées; il n'y a pas de lait dans ce sein, c'est celui d'une petite fille. Le roi Triptoleme n'a pas bonne façon; je ne sais pourquoi l'auteur a chargé un arbre de petits Amours, il y en a comme des pommes à un pommier. Je me suis

donné la torture pour deviner ce qu'ils faisoient là ; un bel esprit prétendoit que cela vouloit dire que l'abondance faisoit naître l'amour, & que quand le pain étoit à bon marché on faisoit beaucoup d'enfans. Tu te contenteras, si tu veux, de cette explication ; au demeurant la moisson a été faite avant le tems, car elle n'est pas d'un beau jaune.

Le tableau qui représente le triomphe du dieu du vin ne vaut pas plus que celui de la déesse nourriciere ; Bacchus est dans un char avec une une grosse dondon ; il a de si vilaines cuisses, des membres si gros, si trapus, qu'il ressemble plutôt à Polyphême. Ce n'est pas là l'agréable dieu qui séduisit la nymphe Erigone, & consola dans l'isle de Naxos Arianne la délaissée ; à sa suite viennent des Bacchantes, on ne peut pas plus mal dessinées & coloriées ; une grande cuve annonce le tems de la vendange ;

mais je te défie, ſi tu as ſoif, de pouvoir y atteindre; les bords en ſont trop hauts & trop eſcarpés. C'eſt la plainte que fait une vendangeuſe qui tend les bras, & ſe pend après pour y parvenir.

Je fais le tour de l'Olympe : voici deux Vénus qui pleurent la mort d'Adonis. L'une a pris la peine de deſcendre de ſon char ; elle ſoutient la tête défaillante de ſon amant ; elle n'a pas l'air trop affligée ; mais c'eſt une excellente garde-malade ; elle ſouleve cette tête avec tant de délicateſſe, elle cherche à la repoſer ſi mollement ſur ſon bras, qu'elle intéreſſe; c'eſt comme la ſœur Magdeleine, qui eſt ſi jolie, & que tu as vu ſervir les malades à l'hôpital avec tant de douceur & de propreté. L'autre Vénus eſt déſeſpérée ; elle s'arrache les cheveux, elle a quitté ſon char: cependant elle n'eſt pas à terre ; c'eſt dans les airs, d'où elle voit à vue

d'oiſeau ſon cher Adonis froid & inanimé, qu'elle ſe lamente & ſe déſole. Les Graces ſont autour d'elle fort empreſſées, lui tenant les mains pour qu'elle ne meurtriſſe pas ſon beau ſein. Il y avoit une eſpece de moine qui regardoit ce tableau ; il vit une femme dans des nuages, entourée de jeunes figures ; il dit à une bonne vieille qui lui demandoit ce que cela repréſentoit : *c'eſt une Aſſomption.* Elle le crut ſur ſa parole, & s'en alla fort édifiée.

Je quitte un inſtant les divinités du paganiſme, pour te parler des habitans du paradis terreſtre. C'eſt Adam & Eve au moment où elle lui préſente la fatale pomme ; aux pieds de la curieuſe & indiſcrette femelle, eſt un angora qui vire ſa queue, & ſe frotte contre la jambe de notre mere commune : tu entends que cela veut dire que la femme eſt traîtreſſe comme un chat, & qu'à l'inſtant qu'elle fait

patte de velours, elle égratigne. Mere Eve avoit de furieuſes griffes, puiſque nous en portons encore les marques. Je ſuis fâché pour ton bonhomme de pere & le mien, qu'il ait eu la figure ſi ignoble; il a une *apoſteme* au côté; c'eſt ſans doute l'endroit de la côte tirée qui eſt encore gonflé. Un chien flaire la pomme; s'il avoit été plus adroit, que de maux il eût épargnés au genre humain! Mais je crois que la Géneſe en peinture me donne des vapeurs. Je moraliſe. Retournons à la fable.

Le Centaure Chiron eſt repréſenté inſtruiſant Achille dans la muſique; ce Centaure a la peau trop blanche pour un Centaure; ils s'eſt arrangé je ne ſais comment, pour ſe mettre derriere Achille. Le peintre lui a caſſé les pieds pour l'accroupir ſur une eſpece d'élévation: que ne le couchoit-il tout bonnement ſur l'herbe? Dans ma belle enſeigne *de la Crémiere*,

chauſſée d'Antin, j'ai peint une vache qui donne à téter à ſon petit; j'ai couché la vache bien à ſon aiſe; le veau eſt tout près d'elle, chacun eſt bien, & tout le monde eſt content.

Dans la même rangée eſt un tableau qui repréſente une guinguette des environs de Moſcou : ce tableau a de la gaieté & du détail; l'auteur aſſure que *cette grande ville préſente ſouvent la variété de nations & d'ajuſtemens qu'on peut remarquer dans ce tableau*. A beau mentir qui vient de loin : j'aime mieux le croire que d'y aller voir.

Je ne te parlerai pas d'une infinité de tableaux d'architecture, de ruines, de colonnades des environs de Rome; il faudroit les avoir vues, pour juger de leur mérite, & j'aime mieux mon gigot & mon pâté que la grotte de Pauſilippe, ou la maiſon de campagne du prince Mattei, quelque belle qu'elle ſoit. Par la même raiſon je ſerai laconique ſur les tableaux d'ani-

maux. Il y a un dogue qui se jette sur des oies, qui m'a paru très-bon ; des critiques prétendent qu'il est trop outré, & j'ai été ébranlé. Je me suis arrêté à un tableau d'œufs cassés & de poules ; c'est mon genre : *tu connois ma fameuse poule qui pond, rue Royale, butte Saint Roch ; & mon coq qui boit, boulevard de Richelieu.* Les œufs, j'en ai été assez content ; des poules, non ; il y en a une noire & blanche, qui ressemble à une chauvesouris.

Je ne finirois pas, si je voulois m'étendre sur chaque tableau. Il y en a de petits sur le devant, dont les sujets sont très-agréables : c'est Télémaque qui joue avec l'Amour, & qui se brûle comme un papillon à la chandelle ; l'Amour, soit dit en passant, est grand & efilé : c'est Bacchus & Ariane, Diane & Endimion ; cet Endimion a une cuisse & une jambe monstrueuses qu'il tient en l'air, je

ne ſais pourquoi.... Mais quelle jolie Diane ! Elle revient de la chaſſe, elle a chaud, elle eſt un peu rouge ; c'eſt ce que je me diſois pour excuſer le ton de la carnation, qui étoit trop animé ; mais j'ai vu que c'étoit le goût du peintre, car il a peint la nymphe Caliſto ſortant toute fraîche du bain, avec une peau auſſi flagellée : je n'ai plus rien oſé dire. Encore faut-il que je te parle d'un petit ſujet où l'on a mis le nom à la choſe, j'en ſuis fâché ; l'auteur s'eſt adonné à un genre où il n'a pas beſoin d'écrire au bas ce qu'il veut repréſenter ; ſes ſujets ſont preſque toujours légers & agréables, ſa maniere fine & délicate. Il y en a un à côté du baptiſé, qui eſt ſans nom & ſans latin, & qu'on n'en devine pas moins. Le *Modele honnête*, c'eſt le titre, eſt une jeune fille toute nue, qui s'aviſe de grimacer après trois heures de ſéance, car il a bien fallu ce tems pour eſquiſſer

eſquiſſer le tableau qui eſt ſur le chevalet ; la fille donc s'aviſe de ſonger qu'elle eſt nue, & d'être honteuſe du déſordre où elle eſt : le peintre eſt fort ſurpris de ſon ſcrupule ; une prudente matrone cherche à cacher la pudique nymphe ſous ſon mantelet. Cette matrone cauſe bien des débats entre les ſpectateurs ; les uns prétendent que c'eſt une vilaine femme qui a amené là cette jeune fille, & ils ſe fondent ſur ſa figure ignoble, qui ſemble avoir été deſſinée d'après madame Jwekes de Pamela. Ils ajoutent que ſi elle étoit réellement fâchée de voir cette nudité, elle ne la couvriroit pas ſottement d'un petit bout de ſon mantelet, ce qui n'y fait pas plus qu'une mouche ſur la lune, mais l'envelopperoit bel & bien dans ſa robe. D'autres aſſurent au contraire, que c'eſt la mere de la fille, qui la ſurprend dans un déshabillé auſſi équivoque, & qui témoigne ſa conſter-

nation de la voir en cet état ; ils prêtent cette honorable intention à la dame, en faveur d'une larme qu'ils assurent remarquer dans la prunelle de son œil gauche. Pour embrouiller la chose, on a mis du latin sur le cadre. Un maître de pension m'a dit que cela vouloit dire : *Que ne fait pas faire le manque d'argent !* Est-ce la mere qui en manquoit ? Est-ce la fille ? Sont-ce toutes deux ? Je n'en sais rien ; devine si tu peux, & choisis si tu l'oses.

En attendant, si le Modele honnête est bien sincérement converti, voilà madame de Ranfin & ses trois filles qui pourront la recevoir dans leur maison de refuge ; l'institution de cet ordre est le sujet d'un grand tableau ; cette dame & ses trois filles implorent la sainte Vierge, laquelle intercede près du Pere Eternel, pour qu'il n'envoie pas à ces malheureuses je ne sais quels maux qu'elles

avoient mérités. . . . Je ne sais pas pourquoi ce n'est pas sainte Magdeleine qui est chargée de cette commission, plutôt que la sainte Vierge; il me semble que c'est de son département. Les filles pénitentes sont dans le lointain; elles ne sont pas assez jolies pour des pécheresses, & ont la taille trop effilée; car, si je m'en souviens, il falloit avoir fait un enfant pour entrer dans ce couvent. La dame de Ranfin est belle, belles sont ses deux filles qui sont sur le devant du tableau, mais plus belle est encore sa troisieme petite qui est derriere elle, qui n'a pas fait de sottises, mais qui en feroit bien faire. Ce tableau a du dessin & de l'exécution; une des pénitentes baise avec une fervente componction l'habit de la réforme, que lui présente une des fondatrices. Il ne me reste plus qu'à te parler des gravures & sculptures. Les gravures m'ont paru très-belles: j'ai distingué la richesse

d'invention de M. Cochin dans ſes deſſins pour l'abrégé de M. le préſident Hénault ; chaque eſtampe eſt un réſumé des faits principaux qui ont été traités, & forme un petit poëme, dans lequel les allégories ſont traitées avec beaucoup de ſagacité.... Voilà comme j'aime les images dans les livres..... Je voudrois bien qu'un auteur eſtimable, que je connois & qui nous a enrichis d'une infinité de productions agréables, prît patron ſur lui pour varier un peu ſes figures, enſorte qu'elles n'euſſent pas toutes de grands yeux noirs, un petit nez pincé & une bouche en cœur ; c'eſt le défaut du commun des graveurs ; ils n'ont qu'un viſage à donner à tous leurs acteurs. J'ai rendu juſtice au burin de M. Wil & à ſa maniere unique de rendre les étoffes, ainſi qu'à la préciſion de M. le Bas. Il y a une eſtampe dans la maniere qui imite le crayon : c'eſt Licurgue bleſſé dans

une ſédition; un jeune homme tient un bâton dont il vient de le frapper. La façon dont il tient ce bâton par le milieu, n'eſt pas naturelle, & doit l'empêcher de s'en ſervir. Cet art de la gravure eſt pouſſé à une grande perfection, & il s'en faut bien que le ſallon ſoit auſſi riche en peinture.

En ſculpture rien ne m'a frappé que le buſte de M. le chancelier & celui de madame la comteſſe D.... Encore dans ce dernier n'a-t-on pas rendu la fineſſe, l'élégance & la nobleſſe de l'original.... J'ai vu une idée qui m'a paru un peu paradoxe; c'eſt l'Eſpérance, une grande femme appuyée ſur ſon ancre, qui nourrit l'Amour pendu à ſon ſein; mais, n'en déplaiſe à l'auteur, on n'eſt pas toujours régalé d'une nourriture auſſi ſubſtantielle quand on aime & qu'on eſpere. Que d'amans ſont nourris de viande plus creuſe! J'aurois voulu

qu'elle eût exprimé ſon lait dans un vaſe, & qu'elle en eût laiſſé pomper un peu à l'Amour par un chalumeau. Ah ! quand j'étois amoureux de Fanchon ta couſine, j'eſpérois, mais la friponne m'alaitoit bien mal ; ſon nourriſſon ne lui auroit fait guere d'honneur, j'étois maigre comme un coucou. . . . Je m'occupois de cette idée, lorſque je remarquai un grand concours du côté de l'eſcalier ; je m'approchai & je vis, mon cher Jérôme, quelque choſe qui valoit mieux que toutes les peintures, ſculptures & gravures enſemble ; c'étoit une princeſſe toute jeune, toute charmante ; la nobleſſe, la candeur, l'affabilité ſiégeoient ſur ſon front : lle avoit l'air contente ; car elle liſoit dans tous les yeux le plaiſir qu'on avoit . la vo r. Pour moi, plein de ſon image, je m'en allai vîte pour mettre ſur la toile ſes traits. Une de mes amies, qui loge près du Palais

Royal, m'a demandé que je lui fasse un tableau pour ce titre, *à la Divinité bienfaisante.* J'étois embarrassé, voilà mon modele trouvé. Adieu, mon cher Jérôme, je t'invite à venir le 10 de ce mois célébrer sur les lieux la santé de cette divinité & de son auguste époux.

RAPHAEL.

RÉPONSE de M. JÉRÔME, Rapeur de Tabac, à M. RAPHAEL, Peintre de l'Académie de S. Luc, Entrepreneur général des Enseignes de la Ville, Fauxbourgs & Banlieue de Paris.

20 septembre 1769.

JE te l'ai toujours dit, mon ami Raphaël, quand tu es une fois imprimé dans la boiſſon, tu babilles à tort & à travers, & tu ne ſais ce que tu dis. Il falloit que tu euſſes bien fait la ribotte, quand tu m'as écrit cette grande lettre, dont je n'en aurois pas compris la moitié, ſi je ne me l'étois pas fait expliquer; car ce n'eſt pas là comme nous cauſons tout naturellement enſemble. Mais, parce que tu as été en cinquieme, tu fais l'entendu, tu vas me chercher des alibiforains que tu as ramaſſés apparemment en écoutant les autres. Tiens, crois-moi, mon

mon ami, quand t'auras queuques pintes de vin dans la tête, vas te coucher, ça vaudra mieux.

Il y a bien pis, c'eſt que ſi tu ne ſais ce que tu dis, tu ne ſais auſſi ce que tu fais : témoin de ça que tu vas donner ma lettre à un quelqu'un que tu ne connois pas. Il t'aura dit, je ne la veux montrer qu'à un de mes amis, & cet ami là, c'eſt un imprimeur qui n'a pas de ceſſe qu'il ne l'ait moulée, pour à celle fin qu'elle ſoit lue de tout le monde. Te vlà bien avancé ! Puiſque tu voyois qu'il étoit le neveu de ce portrait d'un maître-de-camp, tu devois bien te douter que c'étoit quelqu'un comme il faut. Or, mon ami Raphaël, il faut ſe méfier de ces gens-là comme du diable. Vois-tu, ils s'imaginent que toi, moi, & tout plein d'autres, nous n'avons été mis au monde que pour les faire rire. Ils ne ſe ſouciſſent pas ſi ça fera de la peine à quelqu'un. Quand ils ſont à

boire avec leurs camarades, il faut toujours que la converſation tombe ſur le prochain, & quelquefois encore ſur ceux qui ſont à table avec eux, pour peu qu'ils ne ſoient pas du même calibre. Sais-tu à quoi leur aura ſervi la lettre que tu as ſottement lâchée ? A faire des gorges chaudes de ces pauvres peintres, qui ſont pourtant de ſi bonnes gens, ſi tranquilles dans leurs atteliers, ſi occupés, qu'ils n'ont pas le tems, comme on dit, de ſe donner au diable, ni de dire du mal de perſonne. Encore n'eſt-il pas sûr qu'elle ne leur ait ſervi qu'à cela ; elle aura peut-être fait auſſi qu'on aura bien dit des malices, bien des fauſſetés, ſur les perſonnes, hommes & femmes, dont les portraits étoient aux tableaux : vois de combien de péchés tu es la cauſe !

Tu me diras, eſt-ce que je pouvois deviner cela ? Il étoit ſi gentil, il avoit l'air ſi doux, il étoit habillé ſans façon,

il cauſoit à faire plaiſir. Défie-toi de ça : tu ne ſais pas ; ils s'en vont le matin (ils appellent ça *en chenilles*) courir par-tout, & ſouvent même où ils ne devroient pas aller. Ce qu'il y a de pis, c'eſt qu'ils s'habillent comme ça, afin de n'être pas reconnus. Aviſez-vous par haſard de leur dire pis que leur nom, c'eſt un beau ſabbat. Ils ſe fâchent, & prétendent qu'on devoit les deviner. Eſt-ce que tu ne vois pas comme ils ſanglent des coups de fouet aux charretiers & aux pauvres fiacres, quand ils ſont dans leurs maudits cabriolets, où ils courent à travers choux, comme ſi le diable les emportoit ? Tiens, après ce que j'ai vu, je les crains comme la galle. Une fois que je paſſois dans cette rue qui eſt ſi courte, tout auprès des Quinze-Vingts, il y avoit un beau monſieu en redingotte griſe, qui faiſoit raccommoder quelque choſe à ſon cabriolet. Il y avoit deux beaux

chevaux à ce cabriolet. On voyoit bien qu'il étoit à quelqu'un ; mais on n'étoit pas obligé de savoir que c'étoit là le maître. Hé ben ! vlà que pendant ce tems-là un honnête bourgeois passe sans malice entre lui & son cabriolet ; vlà que ça le fâche lui, & qu'il crie à ce pauvre honnête homme : *Passeras-tu, hé !* en le tutoyant, comme s'ils avoient gardé les cochons ensemble. C'étoit pourtant un homme qui avoit un bon habit noir, & tout au moins quelque marchand de la rue S. Honoré. Cela m'avoit mis en rage. Je ne dis rien pourtant ; car ce n'étoit pas moins qu'un duc. Il est mort le pauvre diable ; il avoit bonne mine, mais il étoit bien mal-aisé.

Je disois donc que tu ne devois pas lâcher ton écriture ; & puis, qu'est-ce que tu avois affaire de l'écrire ? De quoi diable t'avises-tu de faire l'écrivain ? Il n'y a que des horions à

gagner ; demande plutôt. Et encore, ſur quoi écris-tu ? Sur la peinture. Quoi ! parce que tu as fait de mauvaiſes enſeignes, qui ne font rire qu'à cauſe que tu t'y fais connoître pour un bon riboteur ? *Sitio*, j'ai ſoif ; ce qui veut dire que tu dors ſalé, comme on m'a dit que diſoit un certain M. *Rablais*, grand rieur du tems de Jean de Vert. Mais mon parrain que tu connois, qui vend des couleurs à tous les peintres de l'académie, m'a dit que tu ne t'y connoiſſois pas. Il s'y connoît lui. Il voit d'abord s'ils ont bien employé les couleurs qu'il leur a fournies, & ſais-tu comment ? C'eſt quand il ne les reconnoît plus. Hé bien ! il a lu ton griffonnage, & m'a dit que tu n'y voyois goutte. Tu as beau dire, *& moi auſſi, je ſuis peintre*, il dit que tu n'es qu'un barbouilleur. Mais, diras-tu, je ſuis d'une académie. Hé bien ! cela n'empêche pas, & il y en a plus des trois quarts qui

ſont comme toi. La preuve que tu n'es qu'un âne, c'eſt que ton académie ne t'a pas fait profeſſeur, malgré qu'ils ſavent que tu fais la figure, & qu'ils aient grand beſoin de figuriſtes pour figurer à l'hôtel d'Aligre.

D'abord tu te plains qu'on ne t'a pas donné un livre ſans payer ; demande à ce monſieu qui t'a fait mouler ; il a bien plus d'écus que nous, & pourtant il ne donne pas ta lettre *gratis* au public. Après, tu critiques un grand tableau où eſt monſeigneur le gouverneur. Tu dis : il a voulu faire un bon tableau, il en a fait un mauvais. Fi, ça eſt malhonnête, ça te fera paſſer pour un garçon mal élevé. Et puis, ça n'eſt pas vrai, il n'eſt pas mauvais ce tableau, puiſque ceux qui s'y connoiſſent le trouvent bon. Si tu diſois : il n'eſt pas auſſi bon que le peintre auroit voulu le faire, paſſe. On ſait bien qu'on fait ce qu'on peut, & non pas ce qu'on veut.

Par après, tu nous comptes que monſeigneur a meilleur mine que ça; je crois bien, le tableau n'eſt qu'une copie de lui; cela ne remue pas, au lieu que ſon viſage eſt tout plein de vie, & qu'on y voit tout plein de mouvemens, qui, accompagnés de paroles obligeantes, vous renvoient tous contens. Le peintre ne peut pas faire ça. Pour moi, je l'ai vu; il m'a paru fort agréable dans ſon tableau. Il ne te plaît pas à toi, il me plaît à moi; nous voilà quittes. Tu ne me donnes pas de bonnes raiſons pour qu'il te déplaiſe; je ne veux pas te dire pourquoi il me plaît. Ah! c'eſt ſa jambe. Hé bien! ſa jambe, elle eſt comme elle doit être. Quand on eſt à cheval, on tend la jambe. Tu dis qu'il fait la moue; perſonne ne voit cela que toi. Tu étois de mauvaiſe humeur dans le premier moment, parce qu'on ne t'avoit pas donné le petit livre; c'eſt ce qui fait qu'avec un

peu de *piot* dans la tête, tu leur as vu à tous la grimace qu'ils ne faisoient pas, mais que tu faisois toi. Bien mieux, si j'y trouvois quelque chose à redire, ce seroit qu'ils ont des physionomies trop agréables pour des gens qui n'ont pas fait le métier de *casse-cou* au marché aux chevaux. J'aurois voulu qu'ils eussent les yeux fichés entre les oreilles du cheval, comme tous ceux qui ne sont pas bien stylés à se tenir là-dessus.

Pour revenir à notre tableau, dis-moi un peu, comment veux-tu qu'on fasse tenir dans une toile qui n'a que dix pieds de haut (je le sais bien, car c'est mon parrain qui l'a fournie), comment veux-tu que ça contienne une grande statue qui en a peut-être plus de trente, à moins que de la mettre en petit tout au fond ? Comment veux-tu qu'on la voie mieux, quand on est obligé de mettre devant, tant de grands personnages sur de

grands chevaux ? Pardine, faut être raisonnable, faut pas demander l'impossible. Qu'est-ce que ça t'avanceroit de voir là, tout à ton aise, cette statue ? Tu n'as qu'à aller sur la place, elle y est toujours ; mais ces personnes là, comment feras-tu pour les voir quand tu voudras, & sur-tout messieurs les échevins, qui ne le sont déja plus ? Tu vois donc bien qu'il faut qu'ils soient là, & comme ça.

A présent, dis-moi, qu'est-ce que t'ont fait ces chevaux pour leur dire des injures ? Est-ce à cause que tu en as fait un qui n'a pas seulement la bonne mine d'un âne ? Mais puisque tu y trouves à redire, que ne dis-tu ce que c'est ? Tu ris, tu gausses, tu veux les récomparer à un certain Rossinante. A la bonne heure, c'étoit un cheval, à ce qu'on m'a dit, qui étoit maigre ; mais c'étoit un cheval enfin de chair & d'os : ils ne sont donc pas estropiés. Est-ce que tu leur

reproches d'être trop maigres ? On se moqueroit de toi. On voit bien qu'ils sont bien refaits. Ils appartiennent à des gens qui ont de la paille dans leurs sabots, & ces chevaux là se portent aussi bien que leurs maîtres. On a bientôt dit, cela ne vaut rien; mais il faut dire pourquoi. Est-ce qu'ils ont le poitrail trop étroit, les jambes trop longues ? Enfin on dit quelque chose. Tu serois bien embarrassé, si on t'obligeoit à dire tes raisons. Tu criailles encore contre les petits garçons qui ramassent de l'argent, & c'est ce qui m'a fait le plus de plaisir; à moi, ça m'a fait ressouvenir que nous y avons attrappé un écu & trois pieces de douze sols que nous avons mangés ensemble. Ah! mais ils ne sont pas beaux garçons ! Dame ils sont comme toi & moi. Est-ce que nous étions de beaux enfans ? Nous n'étions pas élevés à l'ombre, pour conserver nos teints frais comme

ces beaux messieurs qui font imprimer. Mais je voudrois bien les voir peindre au grand soleil comme toi, ou raper comme moi ; ils seroient bientôt sur les dents. Tiens, ça n'a pas plus de force qu'une puce, ça ne dure rien au travail. Et tu vois bien cette peau bien lisse, hé bien, ils l'usent en moins de rien à la frotter sur des visages repeints, où il y a un mordant qui les ronge bien vîte. Tout ça c'est de la crême fouettée, belle montre & peu de rapport.

Je suis fâché que tu ayes voulu faire le juge sur ce peintre ; car mon parrain, qui le connoît bien, m'a dit que c'est un bien habile homme ; que ça vous dessine d'une correction charmante, avec de la grace, de la naïveté ; enfin, que sais-je moi, il est dans l'admiration, & il s'y connoît lui. C'est bien le contraire de toi ; il est enchanté, il est étonné que ce peintre ait fait les têtes de ses per-

ſonnages ſi bien, les velours ſi velours, les chevaux ſi vivans & ſi bien faits; car il m'a dit à l'oreille, que juſques-là ce n'avoit pas été ſon métier, & que c'étoit un peintre de nudités anciennes. Vlà ce que c'eſt de s'informer; ſi tu avois demandé cela, tout le monde te l'auroit dit.

Après ça, qui ſait ſi ça ne lui fera pas de la peine, ſi on va croire que c'eſt vrai ce que tu as dis? Dame, quoique tu n'ayes prétendu que gouailler ſans mauvais deſſein, que ſait-on? Vraiment, je ſais bien que ſi tu diſois ce ſcrupule là à ton beau monſieu, il ſe mettroit à rire. Bon, eſt-ce qu'on ne verra pas (ce feroit-il) que ce n'eſt qu'un badinage, un après-ſoupé, une envie de contredire quelqu'un qui diſoit trop de louanges? Eſt-ce que vous croyez qu'on ſera aſſez bête pour donner à cela plus de valeur que ça n'en a? Tout ça peut bien être, réponds-je, mais pas moins

je crois que ce n'eſt pas trop bien fait.

Par exemple, c'eſt vrai ce que tu dis à l'autre, les arbres ſont un peu trop bleus; mais ce n'eſt pas un grand mal, & c'eſt bien aiſé à réparer. Le peintre l'auroit bien ſu de ſes amis, quand tu ne lui aurois pas dit. Ma foi, mon pauvre ami, ne vas pas récomparer ton feuillage à celui-là; mon parrain m'a dit que ce compere là ſait bien torcher ça autrement que toi.

Tu lui fais une vraie tracaſſerie ſur un nez retrouſſé. Eſt-ce que tu ne ſais pas qu'un écrivain qui a de l'eſprit comme quatre, a dit quelque part, qu'il ne falloit qu'un petit nez retrouſſé pour renverſer les loix d'un empire? Je n'ai pas appris de latin, mais je ſais cela, parce que j'écoute, & que je ne me dépêche pas de parler ſans ſavoir. Et puis eſt-ce qu'il eſt défendu aux femmes de quelque choſe

d'avoir un joli petit nez retroussé ? Il n'y a qu'à leur défendre tout de suite d'être jolies ; il n'y en a déja pas trop qui abusent de la permission. Tu te plains qu'on a mis devant le garçon déguisé ce qui pouvoit le tenter ; c'étoit bien le jeu : c'est justement ce qu'il falloit, pour voir s'il y mordroit. Il ne les auroit peut-être pas vues sans cela. Quand on ne se doute de rien, on songe à autre chose. Tu grondes encore de ce que l'homme au stratagême a l'air d'un fin matois. Est-ce que tu ne sais pas que ce monsieu Ulysse étoit un retapé ? Si le peintre a fait cela, il a mardine bien fait.

Qu'est-ce que tu veux dire avec ton tableau verd verd ? Il faut bien qu'il y ait du verd, puisque ça représente la campagne, où il y a de la verdure ; hors cela, qu'est-ce qu'il y a de verd ? Vlà comme tu fais ; tu dis un mot qui te paroît drôle, & tu crois en être quitte, & qu'on en rira

ſans regarder ſi tu as raiſon ou non. Pour moi, j'ai regardé de près la peinture, & je l'ai trouvée charmante. Il y a les plus jolies filles du monde; on n'en trouve pas quatorze à la douzaine de celles-là. Et puis c'eſt que c'eſt peint avec un air de facilité, avec une gentilleſſe; il y a de ſi jolies carnations: cela réveille, j'aime ça moi. Ma foi, tu as beau dire, celui-là n'eſt pas manchot, & ſes tableaux ſont bien agréables; tout cela eſt vivant, ça remue que c'eſt un plaiſir.

Tu ne ſais pas où ils vont, ni d'où ils viennent. Et quand nous allons à la butte Montmartre, & que nous voyons paſſer là-haut des gens qui vont à leurs affaires, eſt-ce que nous ſavons où, à moins que de leur demander? Ce n'eſt pas comme dans la plaine S. Denis, où l'on voit le chemin; ſur une montagne à peine le voit-on quand on y eſt. Je ne te le

mâcherai pas; tu n'es qu'un mal-adroit de t'aller attaquer à ces gens-là. Ils ſont armés juſqu'aux dents. Il y a long-tems que cela bat le fer, & ce n'eſt pas à eux qu'on en remontre.

Tu n'es pas content du tableau de cette dame à ſa toilette. Je ſais bien qu'elle eſt plus jolie & plus gaie que cela: je la connois; car c'eſt moi qui rape le tabac pour le valet de chambre: pas moins je la trouve charmante dans ſon portrait, & ſon mari un gros papa de bonne mine. Ils ne rient pas à gorge déployée comme tu voudrois, car tu es pour les gros ris; mais ils ont l'air gracieux, & c'eſt tout ce qu'il falloit ſelon moi. Si tu ſavois, tiens, c'eſt bien les plus honnêtes gens; auſſi ils aiment bien ceux qui le ſont, je t'en réponds, & vlà comme j'aime qu'on ſoit.

Tu rabâches auſſi en parlant de ces femmes qui jouent de la muſique, qu'on regarde celle qui n'eſt pas jolie, &

& qu'on écoute celle qui l'eſt davantage. Qu'eſt-ce que ça te fait à toi ? Elle ne te paroît pas aſſez jolie, laiſſe-la jouir de ſa bonne fortune. Mais l'autre qui eſt plus jolie ; eh bien, c'eſt apparemment qu'elle joue encore mieux, & ça fait qu'on l'écoute ; & ſi c'eſt cela que le peintre a voulu faire comprendre, qu'as-tu à dire ? J'en dis autant de ces trois portraits qui nous regardent : tu n'as qu'à t'imaginer qu'il paſſe quelqu'un qui leur dit, *bon jour, meſſieurs & dames* ; & tout d'un coup les voilà tous qui le regardent, & ça fait qu'on a le plaiſir de les voir. Eſt-ce que le peintre n'eſt pas le maître de ſuppoſer ça ? Ah ! mais, ils ont de grands yeux, eh bien, s'ils les ont. Va, quand il les auroit faits un peu plus grands, eſt-ce qu'on ſe brouille avec les gens pour cela ? Va-t-en dire à quelqu'un qu'on a tiré, *on vous a fait les yeux bien grands*, tu ſeras bien reçu.

Vlà ta diable de gueule, tu vois un gigot, encore qui n'eſt pas cuit, un pâté, & tout auſſi-tôt voilà le plus beau tableau du monde. Vraiment il eſt à tromper; mais il ne faut pas être mené comme ça par la gourmandiſe. Eſt-ce qu'il n'a pas fait auſſi une boule & des livres, qui ſont tout au mieux? Ça fait que tu n'as pas l'attention d'appercevoir l'ouvrage d'un peintre qui en vaut bien d'autres. Comment! toi qui es un deſſineur, tu ne vois pas cette boſſe blanche, ces papiers, ces compas, ces porte-feuilles? Tout cela ſort pourtant de la toile. Ah! c'eſt qu'il n'y a rien à manger. Du moins, tu aurois dû remarquer ces pêches ſi belles, ſi fraîches: apparemment que tu aimes à graiſſer le couteau. Tu n'as pas vu non plus ces deux tableaux de basrelief? Tu les auras pris tout bonnement pour de la ſculpture. Je n'y ai pas été attrapé moi; car je touche à

tout, quoique les Suiſſes ne veulent pas. Mais tu as paſſé là-devant comme quelqu'un qui ne s'y connoît pas. Il faut bien que tu conviennes que tu n'entends rien à la ſculpture, puiſque tu n'en as preſque rien dit; & pourtant mon parrain m'a dit qu'il y avoit gros à mordre. Mais ma foi, mon ami, je t'avertis que tu ne te connois pas mieux à la peinture.

Preuve de ça, c'eſt que tu as penſé être attrapé à ces tableaux faits à l'aiguille. C'eſt du bon ouvrage ça; mais je n'y ai pas été pris; j'ai vu la maille; je regarde de près moi. Et puis mon parrain m'a dit que les tableaux, ſur quoi ça eſt fait, ſont encore plus beaux. Vrai, j'ai été auſſi aiſe que toi de voir ces portraits là. Il y a un certain intérêt intéreſſant. Ça fait plaiſir, ça fait de la peine; nous aimons tant notre bon roi, nous regrettons ſi fort notre bonne reine; mais il faut vouloir ce que Dieu veut.

Toujours eſt-il vrai que nous prenons tant de plaiſir à voir ces perſonnes-là, que nous ſavons bon gré au peintre qui nous les montre.

Tu en reviens toujours à critiquer, en voulant que les tableaux ſoient auſſi beaux que la nature : témoin ce que tu dis ſur le portrait de monſeigneur le miniſtre. Songe donc que lui eſt bel & bien l'ouvrage de Dieu, qui lui a fait le corps & l'ame, au lieu que ſon portrait n'eſt l'ouvrage que d'un homme ; dame, il faut bien qu'il y ait de la différence. Tu as été bien aiſe de voir celui-là qui eſt debout avec une veſte de fer, & moi auſſi j'en étois bien curieux : il a l'air réſolu, vante-t-en.

Te vlà encore, tu bavardes à tort & à travers ſur les tableaux de Mars ſurpris par Vulcain, & de Pſyché, & ce ſont juſtement deux des plus beaux ouvrages qu'il y ait eu en tableaux. Je le ſais bien, mon parrain me l'a

dit ; & puis, qu'eſt-ce que tu dis ? Il falloit bien que cet Amour fût grand, gros & long, puiſqu'il étoit pour avoir une maitreſſe. Tu nous vas chercher un méchant caſaquin que tu as donné une fois en ta vie à ma couſine Fanchon, & tu reproches à mam'ſelle Nicolle, que tu aimes tant, un cotillon de ſiamoiſe que tu as acheté pour elle à la fripperie ; il le falloit bien, puiſque c'étoit ta brillante. Mais ce n'eſt pas là le mal, c'eſt que tu te fais paſſer pour un libertin ; tout le monde ne ſait pas que c'eſt en tout bien & tout honneur. Laiſſe ça à ce monſieu qui t'a attrapé ton écriture : il n'y a que ces gens-là à qui ça va ; encore le compere m'a-t-il la mine d'avoir ſouvent du *gratis*, & du meilleur pardeſſus le marché.

Tu n'aimes pas la vérité, mon ami, elle eſt par fois coriaſſe & de dure digeſtion. Seroit-ce à cauſe de cela

que tu n'en dis guere ? Je te l'abandonne, quoiqu'elle m'ait paru une grande créature bien tournée. Mais le petit Anachorette, hem, ſais-tu que ſi mon parrain n'avoit pas cru que cela fût trop cher pour ſes moyens, il l'auroit acheté ? Et cette pauvre Vénus, tu en veux bien à ſa hanche ; elle ne m'a pourtant pas choqué, & ſi je l'ai bien regardée ; car j'aime beaucoup cet habillement là. Dis-moi un peu, eſt-ce que le coup-d'œil général du tableau ne t'a pas fait plaiſir ? Il en a pourtant fait à tout le monde. C'étoit là de ces vérités qu'il falloit dire.

Je te trouve toujours faiſant quelque bévue. Où diable vas-tu chercher qu'il y eût des ſyndics dans le tems de l'hiſtoire de ce général ? Eſt-ce qu'il y a des ſyndics dans un ſénat ? Paſſe pour le bureau de nos communautés ; auſſi cela va comme ça peut. Faut voir comme nos jurés font la ribotte

à nos dépens ; mais il faudra bien qu'il y ait une fin. Qui eſt-ce qui ſait mieux que toi & moi combien l'argent eſt rare ? Pas par-tout pourtant, témoin de ce gros monſieu pour qui je rape de ſi bon tabac, qui m'y fait toujours mêler du macuba, & pas moins, fait pendre & fouetter ceux qui l'apportent. Va, je n'ai pas fait mes études, mais j'ai dans la tête des idées qui arrangeroient bien tout cela ; puiſque tout le monde s'en mêle, je peux bien rêver auſſi. Je ne te les dirai pourtant que quand tu m'auras écrit la lettre ſur les hommes de bois. C'eſt drôle des hommes de bois ! Eſt-ce qu'il y en a ?

Revenons à nos tableaux. Je ſais bien que tu n'aimes pas l'Hymen, puiſque depuis le tems tu n'as pas encore voulu épouſer ma couſine Fanchon, & la pauvre fille s'en chême. Il faudra pourtant bien que

ça finiſſe. Mais il ne faut pas que ta mauvaiſe humeur te faſſe t'en prendre à des tableaux, qui en ſont fort innocens. Puiſque tu t'accommodes mieux de l'Amour, parlons-en. Je ne ſuis pas de ton avis, il eſt bien vrai que je n'aime pas cet Amour, il n'eſt pas bien gentil; mais tu ne ſais ce que tu dis, quand tu prétends que la petite fille paſſeroit à travers la couronne; quand cela ſeroit, ne vois-tu pas que cet Amour, qui eſt une eſtatue, ou ne la lâchera pas, ou ne la donnera qu'à quelque grande fille forte, vigoureuſe, enfin en âge, & que cette petite morveuſe, qui s'aviſe de le prier avant le tems, ne l'aura pas? Otez-vous de là, ma belle enfant, laiſſez celles qui ſont preſſées faire leur prieres. Tu ne lui trouves pas d'épaules; mais à cet âge-là on n'en a guere; il lui en viendra en grandiſſant, & ſes pieds ne grandiront pas, parce qu'elle aura

ſoin

ſoin de mettre des ſouliers bien ferrés; elle n'a pas encore l'avantage d'avoir les doigts tout recroquevillés ; mais, donne-toi le tems, elle s'eſtropiera comme les autres.

Tu cries contre la blonde ; & ta mam'ſelle Nicole qui eſt rouſſe, comment t'en accommodes-tu ? Et pourquoi donc donnes-tu à ſon occaſion, tant de chagrin à ma couſine Fanchon ? A la bonne heure, que tu raiſonnes ſur la couleur des blondes, puiſque tu t'en eſcrimes ; mais veux-tu ſavoir où tu t'embrouilles ? c'eſt quand tu veux qu'elle ſe jette en avant de la fenêtre. Ne vois-tu pas que c'eſt une demoiſelle d'une certaine façon, qui eſt à ſon aiſe, puiſqu'elle a des rideaux de taffetas & des habits de belle toile d'Hollande ? Elle ne demeure donc pas au troiſieme au-deſſus de l'entre-ſol, comme mam'ſelle Nicole, mais bien au premier, & dans la rue S. Honoré. Il

faut donc qu'elle ſe retire en arriere, pour que tous les paſſans ne voient pas la petite galanterie qu'elle fait à ſon bon ami. Auſſi n'a-t-on pas eu envie de lui faire dire toutes les folies qui t'ont paſſé par la tête.

Enfin, te voilà donc content; c'eſt bien heureux, la petite fille, le petit chien. Je le crois bien : mon parrain m'a dit qu'il n'avoit jamais rien vu de plus beau, même de ce peintre là, qui eſt un vigoureux garçon quand il s'y met. Je n'aime pas à la vérité, non plus que toi, ce méchant garnement qui a voulu tuer ſon pere, ça porte malheur ces vilaines hiſtoires là. C'eſt dommage que ce peintre faſſe comme ça de mauvais rêves : témoin cet autre qu'on culbute de ſon lit. Mon parrain m'a pourtant dit qu'il y avoit bien du bon dans le tableau, & que c'eſt par accident qu'il a tombé dans le pot au noir. Tiens, il me vient

une idée, je voudrois qu'il nous fît un pauvre jeune homme qui vient de tirer à la milice, qui attrape le billet noir, & qui apporte cette nouvelle là à sa famille. J'ai vu déja un tableau de cette histoire là; il n'étoit pas beau; ça n'étoit pas par un bon peintre, & pas moins ça faisoit venir les larmes aux yeux. Juge donc si celui-ci vouloit s'en mêler, ce que ce seroit; on n'y tiendroit pas. Dame, je remarque tout, & si pourtant je ne fais pas l'entendu.

Tu ne le fais pas mal, toi, quand tu te berces de l'envie d'être reçu à l'académie royale. Ce n'est pas encore ton tour, ni celui de bien d'autres. Oh, oh, cela est difficile! Demande à tes confreres. Mais cela te donne occasion de dire des choses convenables au sujet de notre bon roi; tu me l'as volé, mais j'en suis charmé. De-là tu passes à une petite famille, dont tu me fais un tableau

qui m'a attendri. Je ne sais, ma foi, de qui tu veux parler; je connois tant de bonnes gens à qui cela va! Mais, tiens, ce n'est que parmi le petit monde qu'on voit cela; au diantre si les autres s'en doutent, & pourtant ils nous méprisent. Hé bien, il faut tâcher d'être honnête & heureux dans son coin: tu aurois pourtant bien pu te passer de draper le bon mari; qu'est-ce que cela fait qu'il soit large, s'il est bon homme? Tu en veux aux maris; tu as beau faire, tu y viendras.

Ah ça, avoue que tu étois bien brindzing quand tu m'as écrit. Tu bas la campagne; & il faut, pour te répondre, que j'en fasse de même. Voilà que tu reviens encore à ce même peintre, qui t'a déja tant passé par les mains. Tu ne veux pas que la nourrice du roi Triptolême soit une bonne nourrice. Tu ne sais donc pas que tout le monde l'est depuis que

ce fameux Genevois a déclamé sur ce chapitre, & qu'il a été suivi par je ne sais combien de grimauds, qui ne se doutent seulement pas de ce qu'on peut dire contre cette nouvelle fantaisie de mode. Je ne sais rien moi, & cependant je sais cela. Elle n'a guere de gorge : donc elle ne doit pas nourrir. Demande à tout plein de dames de condition & autres, qui n'en ont point du tout, & qui pas moins font de belles nourritures avec de la bouillie & de l'eau de gratin. Conviens donc que tu t'es diablement embrouillé par l'envie de bavarder. Tu fais le railleur, & tu crois rire en disant que quand le pain est à bon marché on fait beaucoup d'enfans : c'est ce que tu as dit de plus raisonnable. C'est bien du vrai cela. Je ne sais pas si ça été l'idée du peintre ; mais en tout cas elle est bonne. Je n'ai pas appris l'histoire, au moyen de quoi je ne saurois te dire s'il a eu

d'autres raiſons ; mais sûrement il ſait bien ce qu'il fait. Au pis aller, s'il a mis des petits Amours, il me ſemble à moi, que quand ils ſont jolis, cela ne gâte rien nulle part.

Tiens, Raphaël, vois-tu, faut être juſte, faut parler à charge & à décharge. Tu le tracaſſes par-tout où tu trouves qu'il n'a pas bien fait à ton gré, & tu ne dis preſque rien de je ne ſais combien de petits tableaux que tout le monde trouve charmans. Mon parrain m'a dit que ce ſont de petits *Albanes*. Je ne ſais pas ce que c'eſt, mais j'ai vu que cela vouloit dire qu'il étoit bien content.

Tu t'embarbouilles bien auſſi touchant ce qui concerne le Dieu de la bouteille. Comment ! il ne faut pas être vigoureux pour bien boire ? Et puis c'étoit un vivant qui n'étoit pas aiſé quand il étoit un peu collé ; il en avoit tant roſſé. Il faut être fort pour battre les gens quand on eſt gris. De

plus, eſt ce que tu ne ſais pas que les buveurs aiment les groſſes dondons?

Pardine, j'aime bien à t'entendre dire : cela eſt mal deſſiné, cela n'eſt pas bien colorié. Tu conviens toi-même que tu n'as appris ni l'un ni l'autre, ou ſi peu que ce n'eſt pas la peine de le dire ; cependant tu fais le plaiſant. A un autre tableau, le Centaure eſt trop blanc, il a les pieds caſſés ; tu ne ſais donc pas que ce Centaure là n'étoit pas un poliſſon, qu'il avoit du linge blanc tant qu'il vouloit. C'étoit un précepteur, un docteur, un ſavant, & qui avoit même des qualités qu'ils n'ont pas tous, & qui ne ſont pas données à tout le monde. Comment ſais-tu s'il a les pieds caſſés, puiſqu'à peine lui voit-on le train de derriere ? Il ne faut pas être méchant, & penſer mal des gens, parce qu'on ne voit pas ce qu'ils font. Et puis, pourquoi tracaſſer pour des miſeres? On m'a dit à

moi que ce jeune homme là avance à merveille, & je crois ce qu'on me dit, quand ce ſont de bonnes gens qui me le diſent. Il n'y a qu'une cervelle comme toi qui puiſſe s'aviſer de comparer Vénus à la ſœur Magdelaine; après tout, c'eſt une bonne fille, il eſt toujours bon de lui reſſembler.

Je te reconnois bien, tu aimes mieux un pâté qu'une belle maiſon, de belles pieces d'eau. Fi! eſt-ce qu'il faut être comme ça ſur ſa bouche? D'ailleurs, cela empêche-t-il que ce ne ſoient de beaux tableaux? Hé bien, s'ils ne te plaiſent pas, ils plaiſent à d'autres, auſſi bien que les dogues, les oies & autres bêtes. Tu n'en aimes que les œufs, c'eſt ton genre; reſtes-y, & ſi tu avois bien fait, tu n'en ſerois pas ſorti, & tu ne mettrois pas dans le cas de te dire: ſavetier, ne paſſe pas la ſemelle.

C'eſt ce qui t'arrive, quand en revenant à ce peintre à qui tu en veux

tant, tu t'aviſes de dire qu'Endymion a une jambe & une cuiſſe monſtrueuſes. Qu'en ſais-tu ? Pourquoi eſt-ce que perſonne ne voit cela que toi ? Celle-ci a la peau trop rouge ; celle-là eſt flagellée. Cela te va bien ! Eh ! pardine, eſt-ce que tu crois que toutes les femmes ſont auſſi blanches que mam'ſelle Nicole la rouſſe ? Il y en a bien davantage de brunes, qui n'en valent pas moins leur prix. Mais, j'entends ce que cela veut dire ; tu mitonnes de planter là ma couſine, parce qu'elle eſt un peu brune ; mais, écoute Raphaël, ne t'en aviſes pas, vois-tu ; je ſuis ſon couſin, & je ne badine pas.

Je n'ai pas envie qu'elle tombe dans le cas de devenir un modele honnête. Vraiment, tu en tiendrois de beaux diſcours, à en juger par ce que tu dis de cette pauvre honnête fille qui a été entraînée par la miſere à faire ce vilain métier. Voilà bien

des raiſons ; hé bien, c'eſt une pauvre fille à qui une femme du métier a dit, vous voilà miſérable, qu'eſt-ce que vous voulez faire ? Broder ! vous gagnerez huit ſols par jour ; mendier ! vous ſerez arrêtée. Je connois un fort honnête homme de peintre qui ſe ſert de modeles, qui les paie bien, & qui n'eſt pas vicieux ; vous gagnerez votre argent ſans danger. Elle l'a crue ; mais vlà qu'elle devient ſi honteuſe qu'elle ſe met à pleurer. La femme, qui n'eſt pas tout-à-fait une abandonnée, la réconforte en pleurant, parce que quand une femme pleure, ça fait pleurer l'autre. Elle la cache avec ce qu'elle trouve le premier ſous ſa main (ſon mantelet) ; tu voudrois qu'elle la couvrît de ſa robe ; oui, mais nous ne la verrions plus. Donne-toi le tems, elle va le faire tout-à-l'heure. Le peintre lui dit, qu'eſt-ce que c'eſt, mademoiſelle ? Ne vous chagrinez point, ne pleurez

pas, tout de gré, rien de force; je vous en eſtime davantage. Si cela vous fait tant de peine, r'habillez-vous, j'en chercherai une autre.

Ça me fait ſouvenir d'une hiſtoire, quand j'étois chez M. *Couſtou* le pere, où je pilois le marbre pour les compagnons qui faiſoient du ſtuc. C'étoit un fier luron pour la ſculpture, auſſi bien que ſon frere, vantes-t-en; auſſi il a laiſſé de bonne race. Il faiſoit ces grands chevaux qui ſont à Marly à l'abbreuvoir. Un monſieu qui l'étoit venu voir, ne trouvoit pas bon qu'il n'avoit pas fait la bride tendue: lui qui ſavoit que ça auroit mal fait, que ça auroit eu l'air de deux bâtons, ſais-tu bien ce qu'il a répondu? monſieu, ſi vous étiez arrivé un inſtant plutôt, vous auriez vu la bride tendue; mais ces chevaux là ont la bouche ſi tendre, que cela ne dure qu'un clin d'œil. Eſt-il bon celui-là? Vlà comme faut répondre à ceux qui font les raiſonneux.

Je reviens à notre modele : c'eſt une vraie tracaſſerie que ce que tu dis qu'il y a déja trois heures de ſéance, & qu'il a bien fallu ce tems-là pour eſquiſſer le tableau. Cela fait bien voir que tu ne prends guere le modele. Eſt-ce que tu ne ſais pas qu'on eſquiſſe toujours le tableau avant que la fille vienne, afin de ne la pas tenir ſi long-tems ? On attrape ce qu'on peut avec ces demoiſelles là ; elles ſe tiennent peu de tems, & fort mal. A propos de ça, tu es un bien pauvre écolier ; qu'eſt-ce que tu as donc fait au collége ? Comment ! tu as beſoin d'un maître de penſion pour t'expliquer quatre mots de latin ? Ah ! mon ami Raphaël, tu ne fais guere d'honneur à tes régens.

Je laiſſe là tout ce que tu as dit des ſculptures & des images ; mais que t'a donc fait ce M. *Cochin*, que tu le baignes comme ça à l'eau-roſe ? Qu'as-tu donc vu de ſi merveilleux ?

Tiens, moi, j'y ai regardé, à ces morceaux que tu appelles de *l'Hiſtoire de France.* Quelle drôle d'hiſtoire! On n'y comprend rien, & ſi il a mis en bas bien des paroles; on n'en eſt pas plus avancé. Je n'y ai vu, moi, qu'une confuſion, un ſalmi, une macédoine de têtes, de bras, de jambes, qu'on ne ſait à qui elles appartiennent. Il ſembleroit une fricaſſée de poulets. Et tout cela encore aſſez cochonnement deſſiné; & puis eſt-ce que c'eſt là les habits? Je ne ſuis pas une bête. Quand je vas dans les rues le jour de la Fête-Dieu, je regarde les tapiſſeries; c'eſt là qu'on voit comment eſt-ce qu'on étoit habillé du tems du roi Dagobert; mais ces deſſineurs ne regardent à rien. Et dans ces deſſins rouges, eſt-ce qu'il n'y a pas quelques cuiſſes qui ont bien de la peine à s'arranger avec les jambes par-deſſous les juppes, ſur-tout celui-là qu'il appelle *la Compoſition*, & qui a l'air d'une

ſainte qu'un ange emporte en paradis? Il y a la cuiſſe qui ne ſait d'où elle vient ; c'eſt un *apoſthéme*.

Tu l'as bien ménagé ; hé bien c'eſt un ingrat ; il a dit à mon neveu, qui eſt ſon frotteur, qu'il en étoit fâché ; qu'il aimeroit mieux être avec les autres ; que c'étoit fort bonne compagnie. Ah, que c'eſt bien fait !

Je ne veux pas m'embarraſſer de ce que tu as dit des ſculptures, excepté que tu as voulu donner une petite tape en paſſant à ce ſculpteur qui eſt ſi habile homme, qui a tant de réputation. Tu coules là tout doucement, qu'on n'a pas rendu la fineſſe, l'élégance & la nobleſſe de l'original, à propos du buſte de madame la comteſſe D***. Mon parrain m'a dit que cela ne ſe pouvoit pas ; que quand une fois la nature eſt à un certain point de beauté, on ne peut plus y arriver ; qu'on eſt bien heureux qnand on en approche tant ſeulement ;

& il étoit bien content de la façon dont on en avoit approché.

A propos de cette eſpérance, je ne te paſſe pas que tu as calomnié ma couſine Fanchon, en diſant qu'elle t'a fait maigrir; ſembleroit-il pas qu'elle t'auroit fait attendre bien long-tems? Ah! je crois qu'on y ſeroit bien venu à vouloir faire la ſucrée avec un grivois comme toi. Va, je ſais à quoi m'en tenir. En tout cas, tu t'en es bien dépiqué; car tu eſt gras à lard, & tu as la face ronde comme un moine.

J'ai grand regret de t'avoir reprêté ma lettre; ſi je l'avois déchirée ſur le champ, tu ne l'aurois pas recopiée & donnée à ce monſieu, & tout ce grabuge ne ſeroit pas arrivé. Ah ça, ne vas pas lui donner celle-ci. Ce n'eſt pas que ça me faſſe rien, mais c'eſt que je n'ai pas autant d'eſprit que toi, & je ne veux pas qu'on le ſache; & puis, je n'ai pas fait mes études. Jarni que je ſuis fâché que cela ſoit moulé!

Mais c'eſt que ton diable d'écrit m'a fait rire ; & je ſuis comme je ne ſais combien de filles, je n'ai pas de force quand je ris. Adieu. Bonjour. Serviteur.

On a cru devoir joindre ici un extrait du jugement que l'auteur de l'Année-Littéraire (année 1769, cahier 28, pag. 20) *a porté de ces deux pieces.*

C'EST avec cette plaiſanterie, cet eſprit, cette ſagacité, ce ſavoir même, que l'écrivain, caché ſous le nom de *M. Jérôme*, combat quelques-unes des obſervations du cenſeur qui a pris le maſque de *Raphaël*. On peut faire au premier le même reproche que j'ai fait au ſecond, c'eſt-à-dire, d'ériger un rapeur de tabac en connoiſſeur, en Ariſtarque, en juge, & d'emprunter l'idiome de la plus vile populace. Mais du moins l'auteur de la réponſe eſt plus pardonnable que l'auteur

l'auteur de la *lettre ;* celui-ci a donné l'exemple ; celui-là ne pouvoit guere ſe diſpenſer de lui répondre ſur le même ton. L'un & l'autre ont beaucoup de talens & de lumieres ; le ſecond ſur-tout me paroît très-verſé dans la connoiſſance de la peinture. Tous deux ſont en état d'écrire avec nobleſſe ; je les invite à ne plus prendre leurs acteurs & leur ſtyle dans la derniere claſſe des plébéiens. Ces deux écrits, qui n'ont contr'eux que la forme, ſont très-eſtimables quant au fond, & méritent d'être recueillis.

Fin du Tome ſecond.

TABLE
DES PIECES
Contenues dans ce Recueil.

LETTRE à un amateur, en réponse aux critiques qui ont paru sur l'exposition des tableaux. page 1

*Réflexions sur la critique des ouvrages exposés au sallon du Louvre, qui a paru sous le titre d'*Extrait des observations sur la physique & les arts. 50

De la diversité des jugemens sur la ressemblance des portraits. 70

*Réponse de M. C**, à des observations d'amateurs, insérées dans* l'Observateur Littéraire, *année 1759, cahier 24, page 243.* 88

Lettre à M. Freron. pag. 103

Des Peintres anciens & de leurs manieres. 124

Lettre à M. de Baſtide. 173

*De la connoiſſance des arts fondés ſur le deſſin, & particuliérement de la peinture. Par M. C*****.* 196

Lettre aux Auteurs de la Gazette Littéraire. 228

LETTRE. Eſſai ſur la vie de M. Deshays. 241

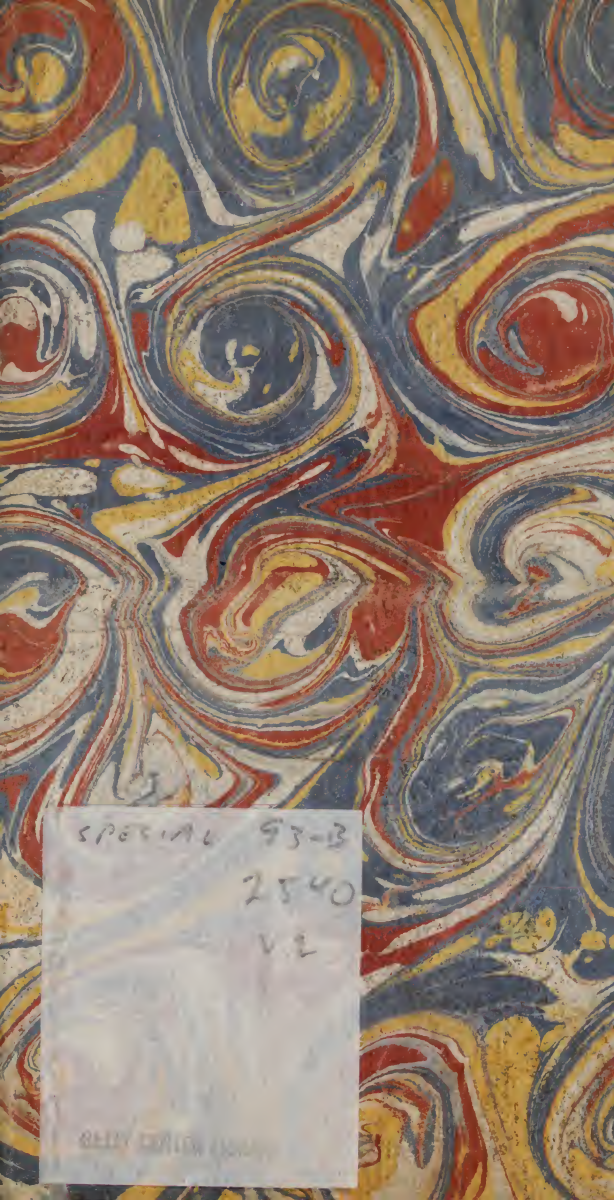
Lettre ſur les peintures, gravures & ſculptures qui ont été expoſées cette année au Louvre; par M. RAPHAEL, Peintre, de l'Académie de Saint Luc, Entrepreneur Général des Enſeignes de la Ville, Fauxbourgs & Banlieue de Paris; à M. JÉROME, ſon ami, Rapeur de Tabac & Riboteur. 261

Réponſe de M. JÉRÔME, Rapeur de

Tabac, à M. RAPHAEL, Peintre, de l'Académie de S. Luc, Entrepreneur général des Enseignes de la Ville, Fauxbourgs & Banlieue de Paris. 312

Fin de la Table du Tome second.

3 wl
case 7 H


SPECIAL 93-B
2540
V.2